



PHILOSOPHIE

Rédactrice-conseil
LAURA D'OLIMPIO

Illustrations
ROBERT FISZER



Translation from the English language edition of:
short cuts PHILOSOPHY - © UniPress Books Ltd 2023

Éditeur : Jason Hook
Directeur artistique : Alexandre Coco
Éditrice consultante : Kate Duffy
Éditrice d'acquisition : Katie Crous
Illustrateur : Robert Fiszer

Traduction et mise en page de l'édition française : Benjamin Peylet

ISBN (papier) : 978-2-7598-3454-9

ISBN (ebook) : 978-2-7598-3455-6

Imprimé en Chine

Copyright © EDP Sciences 2024

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

1 MÉTAPHYSIQUE

8

Y a-t-il quelque chose au-delà du moi ?	14
Le libre arbitre existe-t-il ?	16
Qu'est-ce qu'un langage ?	18
Le temps existe-t-il ?	20
Qu'est-ce qu'une couleur ?	22
Pourquoi parlons-nous d'âmes sœurs ?	24
Qu'est-ce qui fait de moi ce que je suis ?	26

2 ÉPISTÉMOLOGIE

28

Qu'est-ce que la connaissance ?	34
Peut-on se fier à nos sens ?	36
Nos émotions peuvent-elles être rationnelles ?	38
Qu'est-ce que l'intelligence ?	40
Qu'est-ce qu'un vice épistémique ?	42
Pourquoi éduquer les citoyens ?	44
Quel problème pose l'endoctrinement ?	46

3 LOGIQUE

48

L'explication la plus simple est-elle toujours la meilleure ?	54
Qu'est-ce qu'un syllogisme ?	56
Comment repérer un sophisme ?	58
Qu'est-ce qu'un paradoxe ?	60
Pourquoi éviter les attaques personnelles ?	62

4 ESTHÉTIQUE

64

Est-ce de l'art ?	70
La beauté est-elle dans l'œil du spectateur ?	72
L'auteur est-il mort ?	74
Avons-nous vraiment peur des monstres ?	76
La censure est-elle parfois nécessaire ?	78

5 MORALE 80

Qu'est-ce que la vie bonne ?	86
Existe-t-il des règles morales universelles ?	88
Peut-on sacrifier une personne pour en sauver d'autres ?	90
Quels droits pour les animaux ?	92
Pourquoi pas la machine à expérience ?	94
Avons-nous l'obligation de soins ?	96
À Rome, faut-il faire comme les Romains ?	98

6 POLITIQUE 100

Qu'est-ce que la liberté ?	106
Faut-il limiter la liberté ?	108
La démocratie est-elle la meilleure forme de gouvernement ?	110
Pourquoi devrions-nous tous être féministes ?	112
Les punitions sont-elles nécessaires ?	114
Quel est le problème du capitalisme ?	116
Sommes-nous des citoyens du monde ?	118

7 RELIGION 120

Une chose peut-elle naître de rien ?	126
Un miracle peut-il se produire ?	128
Dieu est-il mort ?	130
Comment expliquer l'existence du mal ?	132
Est-il raisonnable de croire ?	134
Dieu peut-il être partout ?	136

8 TECHNOLOGIE 138

Les IA veulent-elles des droits ?	144
Ma mémoire est-elle téléversée sur mon smartphone ?	146
Y a-t-il de bonnes raisons de cloner ?	148
Le médium est-il le message ?	150
La technologie rend-elle toutes les guerres injustes ?	152
Qu'est-ce qu'une chambre d'écho ?	154

BIBLIOGRAPHIE	156
NOTES SUR LES CONTRIBUTEURS	157
INDEX	158
REMERCIEMENTS	160

INTRODUC

Le mot philosophie vient du grec, *philo-sophia*, « amour de la sagesse ». Les philosophes aiment les grandes questions : le libre arbitre existe-t-il ? Qu'est-ce qu'une vie bonne ? La démocratie est-elle la meilleure forme de gouvernement ? Apporter des réponses à ces questions s'avère toujours difficile en raison de la pluralité des points de vue possibles. *Short Cuts : Philosophie* propose un parcours pour découvrir ces curieux concepts et ces idées fascinantes. C'est aussi une invitation à les explorer par nous-mêmes.

Nous commencerons par la métaphysique, qui s'attache à découvrir ce qu'est la réalité. Les métaphysiciens s'intéressent à la nature fondamentale des objets, par le libre arbitre humain ou la possibilité d'univers parallèles. Ils veulent savoir si les choses sont telles qu'elles nous paraissent et inventent pour cela des expériences de pensée qui se jouent de nos intuitions. Nous passerons ensuite à l'épistémologie, l'étude de la connaissance. Les épistémologues déterminent ce que nous savons et comment nous le savons. Ils analysent les justifications de nos hypothèses et les preuves à l'appui de nos croyances. Ils posent des questions telles que « comment être sûr que nous sommes réveillés plutôt qu'en plein rêve ? ».

TION

Dans le chapitre 3, les logiciens nous fourniront les règles du débat juste. Ils n'aiment pas les arguments irrationnels ni les attaques personnelles pour l'emporter à tout prix. Au chapitre 4, nous nous intéresserons à la beauté, à l'art et au plaisir qu'ils nous procurent. Les esthéticiens cherchent à définir ces concepts de beauté et de valeur artistique. Les moralistes, qui cherchent à déterminer le bien et le mal, le juste et l'injuste, auront aussi leur moment, au chapitre 5, qui pose les questions éthiques et se demande si les théories morales nous aident à y répondre.

Nous plongerons ensuite en politique, où les philosophes cherchent à préserver l'autonomie des individus tout en minimisant les maux, à trouver le meilleur équilibre entre droits individuels et bien commun. En philosophie de la religion, nous nous demanderons si Dieu existe, si les miracles sont possibles et quel genre de preuves la religion admet. Nous nous intéresserons enfin à la technologie, où les philosophes nous montrent qu'ils contribuent aux débats sur les innovations. Ils se demandent si l'intelligence artificielle est une bonne idée, si les drones militaires sont éthiques, ou comment la vie en ligne nous change.

Découvrez avec nous 50 questions stimulantes et les réponses qu'y ont apportées les esprits les plus affûtés.

LIBRE ARBITRE



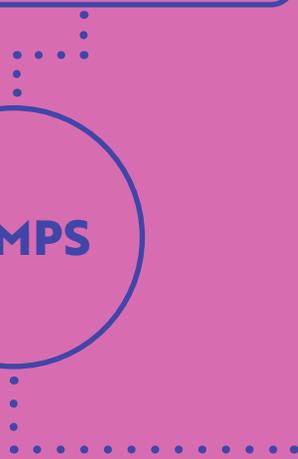
DÉTERMINISME

LANGAGE



DIEU

TEMPS



**VOYAGE DANS
LE TEMPS**



TÉLÉPORTATION



CHAPITRE 1

MÉTAPHYSIQUE

UNIVERS
PARALLÈLES

RÉALITÉ
OBJECTIVE

QUALIA

AMOUR

IDENTITÉ
PERSONNELLE

Les philosophes qui enquêtent sur la nature de la réalité et s'intéressent à la nature humaine au niveau fondamental peuvent être désignés comme des métaphysiciens. La **MÉTAPHYSIQUE** est la branche de la philosophie qui s'attache à déterminer ce qui est réel, et pourquoi. Elle cherche des réponses logiques, non contradictoires, à des questions à propos de « la vie, l'univers et tout le reste ».

Comme nous en sommes à citer le *Guide du routard galactique* de Douglas Adams, il paraît à propos de préciser que la science-fiction joue très souvent avec des concepts philosophiques, comme le **VOYAGE DANS LE TEMPS** et les **UNIVERS PARALLÈLES** (ou les scénarios de « Terre jumelle »), les monstres, les zombies et les aliens. Ces concepts impliquent tous de répondre à des questions importantes quant à leur définition. Par exemple, quand cesse-t-on d'être soi-même pour devenir un zombie ? Quand la mémoire s'enfuit ? Mais alors, comment s'en rendre compte ?

Les métaphysiciens sont également curieux de savoir s'il existe vraiment une **RÉALITÉ OBJECTIVE**. Si nous nous accordons sur des caractéristiques du monde extérieur, c'est que nous ne sommes pas les prisonniers d'une **EXISTENCE SOLIPSISTE** dans laquelle personne ne peut jamais être sûr que les autres partagent son expérience du monde. Il est important de savoir si les autres perçoivent bien les mêmes choses que nous. Par exemple, si je dis

que ceci est « bleu » ou que c'est un « arbre », j'aimerais être sûr que c'est également bleu, ou un arbre, selon vous.

Il est très difficile de prouver que je partage le monde avec d'autres êtres conscients. Comment puis-je être certain de ne pas être un cerveau dans une cuve, ou que les autres humains ne sont pas en réalité que des robots très bien faits? Même en admettant que les humains sont des êtres conscients, sensibles, sachants et pensants, des questions demeurent. Sommes-nous sûrs de posséder un **LIBRE ARBITRE**? J'ai l'impression de prendre mes propres décisions, mais tout est peut-être **DÉTERMINÉ**.

Ou, comme le disait **RENÉ DESCARTES**, peut-être que tout est en réalité contrôlé par un malin génie! Descartes estimait que la seule porte de sortie face au subjectivisme solipsiste était de se fier à nos sens. Mais ce n'est possible qu'en sachant que le monde, et les humains qui en font partie, a été créé par un **DIEU** omnipotent et bienveillant.

Cela nous mène à une autre grande question : Dieu existe-t-il? Si oui, quelles sont ses caractéristiques? Ces questions, dont aussi celle des **MIRACLES**, sont à la frontière de la métaphysique et de la philosophie de la religion. Les humains sont poussés d'instinct à comprendre le monde dans lequel ils sont plongés, c'est pourquoi les questions métaphysiques sont au cœur de l'**ENQUÊTE PHILOSOPHIQUE**. Étant donné que les métaphysiciens ne sont pas souvent d'accord entre eux, il est possible qu'aucune certitude ne puisse ici être trouvée.

VOYAGE DANS LE TEMPS

Déplacement entre deux points du temps qui donne naissance à des contradictions philosophiques, tels que le paradoxe du grand-père.

UNIVERS PARALLÈLES

Univers qui coexistent avec le nôtre, mais hors de lui, parallèle ou distant. Il peut en exister une infinité.

PARADOXE DU GRAND-PÈRE

Si vous allez dans le passé et que vous tuez votre grand-père, vous n'auriez jamais pu naître, donc vous n'auriez pas pu voyager dans le passé pour tuer votre grand-père non plus...

MÉTAPHYSIQUE

Branche de la philosophie vouée à déterminer ce qui est réel, et pourquoi.

ENQUÊTE PHILOSOPHIQUE

Exploration logique de la nature fondamentale de l'existence, de la réalité et du savoir.

RENÉ DESCARTES

(1596–1650) Philosophe français, mathématicien et physicien, bien connu pour sa célèbre phrase « je pense, donc je suis ».

THOMAS HOBBS

(1588–1679) Philosophe anglais qui avançait que nous sommes libres d'agir comme nous l'entendons en l'absence « d'obstacles externes ».

DÉTERMINISME

DÉTERMINISME

Idée selon laquelle, dans certaines situations, nos comportements sont entièrement déterminés par les causes qui les précèdent.

RÉALITÉ OBJECTIVE

Réalité physique dans laquelle nous existons tous, indépendamment de nos façons de la percevoir.

LIBRE ARBITRE

LIBRE ARBITRE

Capacité de choisir librement entre différents comportements possibles.

IDENTITÉ PERSONNELLE

Théorie de ce qui fait le soi. Par exemple, seriez-vous toujours le ou la même après un changement d'apparence, de genre, de parents, ou de votre passé?

EXISTENCE SOLIPSISTE

Idée que le soi est la seule chose qui existe avec certitude, qu'un individu ne peut pas être certain que d'autres que lui existent ou qu'ils perçoivent le monde comme lui.

INVERSION DU SPECTRE DES COULEURS

Expérience de pensée dans laquelle on imagine deux personnes dire d'un objet qu'il est rouge, mais si l'un le perçoit rouge, l'autre y réagit par la sensation de ce que nous appellerions le bleu.

DIEU

Créateur omniscient, omnipotent, omniprésent et d'une bienveillance infinie, être suprême.

MIRACLES

Phénomènes inexplicables dans le cadre des lois de la science ou de la nature.

Y a-t-il quelque chose au-delà du moi ?

→ Je suis sûr d'exister, puisqu'en douter, ce serait penser... or, il faut bien qu'existe ce qui pense ! Mais je suis moins sûr que le monde extérieur existe, parce que j'ai besoin de mes sens pour en apporter la preuve et que mes sens me trompent souvent.



Posez-vous cette question : comment pouvez-vous être sûr d'être éveillé en ce moment, plutôt qu'en plein rêve ? Sur quelles preuves votre réponse s'appuie-t-elle ?

Des films comme *Matrix* et *Inception* ont joué avec cette idée. Ils se sont attaqués à un concept qui préoccupait déjà le philosophe René Descartes. Celui-ci cherchait à établir le savoir sur des bases solides au moyen du doute méthodique, devenu par la suite ce que l'on appelle le scepticisme cartésien. Il refusait de faire confiance à un élément qui l'avait trompé auparavant, ne serait-ce qu'une fois, et, pour cette raison, avait laissé de côté ses sens et ses émotions.

Pour le dire autrement, si nos yeux se trompent à la moindre illusion d'optique et que nos sensations sont volatiles, comment sommes-nous sûrs que le monde extérieur est le même pour tout le monde ?

La solution de Descartes est de commencer par ce dont on ne peut douter : si on doute, c'est qu'on pense.

La fameuse phrase *cogito, ergo sum* — « Je pense, donc je suis » — démontre qu'il y a au moins un ego ; un « je » qui pense et qui doute, dont je peux être sûr de l'existence. Mais il est très difficile de prouver l'existence d'autre chose, au-delà de soi.

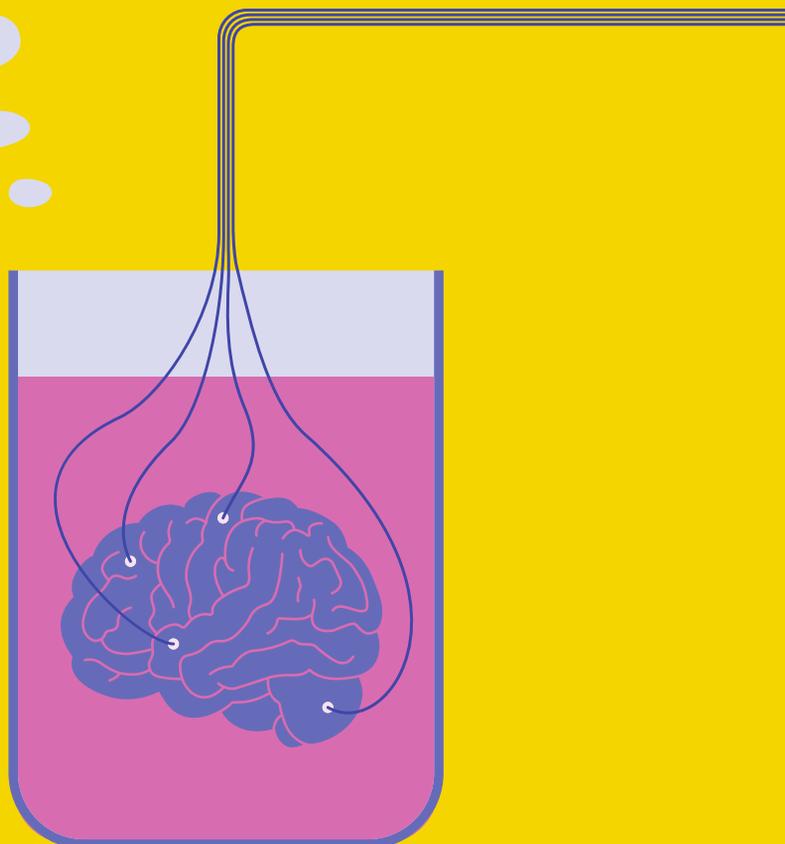
George Berkeley a proposé une critique de Descartes. En tant qu'empiriste, qui ne tire ses preuves que du monde matériel, il avançait que tous les objets physiques n'existent que quand ils sont perçus par les sens. Sa théorie, *esse est percipi* — « Être, c'est être perçu » — aboutit à une forme de solipsisme, puisqu'elle suggère que l'existence dépend de l'existence d'un esprit.

Berkeley affirme que, au bout du compte, tout existe dans l'esprit de Dieu : la seule entité stable par laquelle existe tout le reste.

SCEPTICISME CARTÉSIEN



L'expérience de pensée du « cerveau dans la cuve » illustre le scepticisme cartésien. Imaginez qu'on vous affirme que vous n'êtes qu'un cerveau dans une cuve, relié à un ordinateur qui simule toutes vos expériences (telles que lire un livre). Comment prouver que ce n'est pas le cas ?



Le libre arbitre existe-t-il ?

→ La réponse à cette question dépend beaucoup des définitions de « libre » et de « arbitre ». Les philosophes ont montré que certaines étaient compatibles avec le déterminisme, mais pas toutes.



Pour beaucoup, le libre arbitre est une composante essentielle de notre humanité. Nous tissons notre propre destin par le choix de nos actes. Prenez par exemple Karine, qui a choisi de manger un croissant au lit pour le petit déjeuner. Elle se sent tellement libre !

Mais que veut-on dire par libre arbitre ? Le philosophe anglais Thomas Hobbes disait que nous sommes libres tant que nos actes ne rencontrent pas « d'obstacles extérieurs ». Karine est libre de manger des beignets au lit tant que sa mère ne surgit pas dans sa chambre pour lui imposer une nourriture plus saine. La définition de Hobbes est simple et claire, mais certains, éclairés par la science actuelle, s'inquiètent d'autres obstacles à la liberté : Karine ne rencontre aucun obstacle *extérieur*, c'est entendu, mais la description complète de la configuration de ses neurones (appelons-la CNI) et des lois de la nature pourrait la montrer incapable de manger autre chose que des beignets à ce moment-là. C'est ce qu'on appelle le déterminisme.

Ceux qu'on appelle les compatibilistes avancent que, même si le déterminisme était

vrai, il n'empêcherait pas le libre arbitre. Ils disent que si Karine était dans un état mental différent (CN2), elle aurait envie de fruits et pourrait en manger, qu'elle reste donc libre. C'était la position de l'Écossais David Hume. Mais le cerveau de Karine aurait-il vraiment pu être dans l'état CN2 ? Telle est la question. C'est pourquoi bien des incompatibilistes affirment que le libre arbitre et le déterminisme ne peuvent pas être vrais tous les deux en même temps.

Les incompatibilistes qui optent pour la liberté (les libertariens) disent que la volonté humaine fait partie des causes physiques, bien qu'elle en diffère — mais comment ?

Ceux qui choisissent le déterminisme affirment que notre impression de libre arbitre est une illusion. Le Hollandais Baruch Spinoza formulait ici une idée intéressante. Il disait que, même si Karine ne pouvait pas éviter de manger des beignets au lit par la force de sa volonté, si elle se constituait une meilleure idée de la réalité, elle en viendrait à améliorer son alimentation et vivrait plus sagement une vie qui en serait ainsi plus libre.

DÉTERMINISME

Le déterminisme suppose, par principe, l'existence d'une description complète, à l'instant t , de notre configuration neuronale et des lois de la nature qui montrerait qu'on ne pouvait pas agir autrement à cet instant. En vertu de ce principe, Karine, dessinée ci-dessous, ne peut pas faire autrement que manger des beignets au lit. Pourtant, même dans ce cas, les philosophes ne sont pas tous d'accord pour en déduire que cela priverait Karine de libre arbitre.



Qu'est-ce qu'un langage?

→ Un langage n'est pas qu'un ensemble d'étiquettes qu'on colle aux choses, c'est une sorte de jeu qu'on pratique entre humains et dont nous nous rappelons mutuellement les règles en permanence. Il ne peut exister de langage « privé », propre à un individu.



Le langage est une part fondamentale de notre humanité. Enfants, nous apprenons qu'il est possible de désigner une chose à l'aide de mots. L'énorme importance de cette étape est bien décrite par Helen Keller, devenue sourde et aveugle à un très jeune âge. Bien inspirée, sa tutrice avait placé la main d'Helen sous un filet d'eau, tandis qu'elle écrivait le mot sur sa peau. Helen écrivit : « J'ai senti alors une présence brumeuse, oubliée de longue date, une pensée prodigieuse et excitante... J'ai su à ce moment que "e a u" désignait cette chose froide et merveilleuse qui coulait le long de ma main. Ce mot vivant m'a réveillé l'âme, il lui a donné la lumière, l'espoir et la joie, il l'a libérée! »

Il est tentant de généraliser à partir de tels exemples et de dire que le langage est essentiellement un ensemble d'étiquettes qu'on assigne aux objets. À mesure que notre pensée se raffine, qu'elle devient plus sophistiquée, nous passons de l'étiquetage d'éléments quotidiens comme « l'eau » à celui d'idées plus abstraites, comme « l'amour » et « la justice ».

Dans ses *Investigations philosophiques* (1953), le philosophe autrichien et britannique Ludwig Wittgenstein affirmait toutefois qu'il s'agit d'une « image philosophique trompeuse ». Il y indiquait, en prêtant attention à l'utilisation précise des mots, que « cinq », par exemple, ne désigne pas un objet, mais une façon de compter (« un, deux, trois, quatre, cinq... »). De même, « la douleur » n'est pas un objet, mais un ensemble complexe de comportements et de réponses. Wittgenstein disait qu'apprendre un mot, c'est apprendre une règle. Et comme les jeux nous en apprennent long sur les règles, par exemple leur tendance à faire émerger des systèmes, Wittgenstein nous invitait à voir le langage comme un jeu.

Mais les règles d'un jeu ont besoin d'une communauté qui les appliquera et les fera respecter, car, comme le notait Wittgenstein, « si j'estime qu'est correct tout ce qui me paraît correct, c'est que nous ne pouvons pas parler ici de rectitude ». Il s'ensuit que, malgré ma précieuse singularité, il ne peut exister de langage privé que je pourrais inventer pour mon seul usage personnel.

LE JEU DE LANGAGE DE WITTGENSTEIN

Ludwig Wittgenstein ne voyait pas le langage comme un ensemble d'étiquettes attribuées aux objets. Selon lui, c'était plutôt un jeu dans lequel les mots reçoivent un sens grâce à certaines «règles». Wittgenstein nous invitait à imaginer un chantier de construction, et dans celui-ci un

ouvrier qui demanderait «une plaque», «un bloc», «une colonne», tandis que son assistant serait chargé d'amener les objets en question. Ici, ce mode de communication très simple se traduit uniquement par des ordres, et forme ce que Wittgenstein appelait «la langue des ouvriers».



Le temps existe-t-il ?

→ Le temps peut être considéré comme une quatrième dimension, tout aussi réelle que les trois autres. Cela semble paradoxal parce qu'on pourrait ainsi voyager dans le passé et tuer son grand-père. Mais ce scénario étrange n'est pas logiquement impossible.



Le temps est une énigme. Saint Augustin (354–430) a dit un jour qu'il le comprenait parfaitement, mais que, dès qu'il essayait de l'expliquer, il n'y comprenait plus rien.

Le temps paraît à la fois immobile et en déplacement. Il se déplace puisqu'il passe constamment, à mesure que le futur devient présent, puis passé. Mais il est aussi immobile, puisque les différents points du temps sont toujours placés de la même façon (1823 a toujours été et sera toujours avant 1923).

Afin d'exprimer ce concept, le métaphysicien anglais John McTaggart a analysé le temps comme une « série A » faite du passé, du présent et de l'avenir, et d'une série B faite de l'avant et de l'après. Comme la série A change, mais que la série B ne change pas, certains philosophes ont affirmé que seule la série B était réelle. Si on représente le temps comme une quatrième dimension, où le passé, le présent et le futur existent, disposés dans le bloc univers (un bloc à quatre dimensions d'espace-temps qui contient tout l'espace et tout le temps de l'univers), il paraît pourtant que le passé

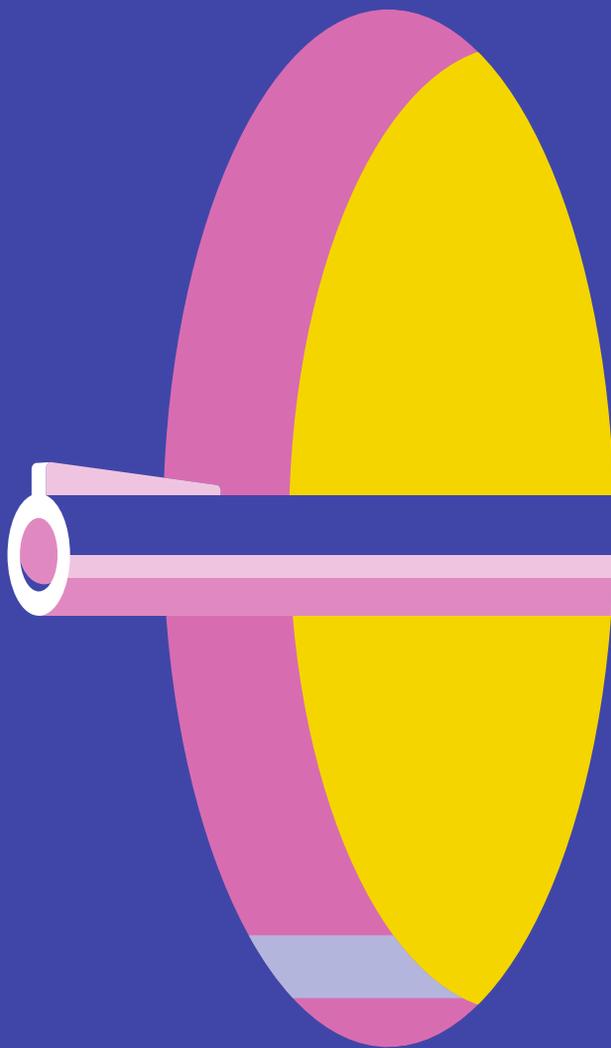
a bien une forme d'existence et que le futur est bien disposé d'une certaine façon.

Les physiciens ont beaucoup à dire sur la possibilité physique du voyage dans le temps, mais les philosophes en explorent la possibilité logique et les contradictions que ce concept engendre.

L'un des arguments les plus connus en faveur de l'impossibilité du voyage dans le temps est le paradoxe du grand-père. Le philosophe américain David Lewis n'était cependant pas d'accord pour conclure à l'impossibilité logique du voyage dans le temps. Il admettait que pouvoir voyager dans le passé signifiait pouvoir tuer son grand-père, mais ajoutait qu'il fallait bien comprendre ce que « pouvoir » voulait dire ici. Selon lui, la phrase « si je retournais en 1952, je pourrais tuer papy » est compatible avec certains faits sur le plan logique, comme de savoir utiliser une arme et de viser toujours juste. Néanmoins, elle est incompatible avec d'autres : votre papy n'est pas mort, puisque vous êtes toujours là. Ainsi, vous auriez pu tuer grand-père en un certain sens, mais dans un autre, vous n'auriez pas pu, puisque vous ne l'avez pas fait.

LE PARADOXE DU GRAND-PÈRE

Si le voyage dans le temps était possible, vous pourriez aller dans le passé tuer votre grand-père avant la naissance de vos parents. Mais si vous le faites, alors vous ne pourrez plus être né. Mais dans ce cas, vous n'existeriez pas (faute d'être né) et vous existeriez (puisque vous avez tué votre grand-père). La contradiction logique est évidente, et le voyage dans le temps est impossible.



Qu'est-ce qu'une couleur ?

→ Les propriétés physiques des objets expliquent leur couleur perçue, mais elles ne disent rien de la sensation que cette couleur produit en nous. Il paraît pourtant délicat d'affirmer que la couleur existe hors des objets.



Il paraît impossible d'expliquer la « rougeur » à quelqu'un qui n'a jamais vu de rouge. On peut essayer, en disant par exemple que c'est « comme un son de trompette », mais cette description est très indirecte ; ne pourrait-elle pas s'appliquer tout aussi bien à un bleu vif ?

Nous pouvons décrire les propriétés physiques des objets qui nous paraissent rouges. Par exemple, ils réfléchissent la lumière autour d'une longueur d'onde de 700 nm. Mais l'expérience de pensée du spectre inversé nous indique que cela n'épuise pas le sujet de la rougeur. Nous pouvons imaginer une personne qui réagirait à cette même longueur d'onde par la sensation que nous appelons « bleu », mais qui aurait appris à associer cette sensation aux objets rouges (comme les panneaux stop et les cerises mûres), et qui nommerait donc cette sensation « la rougeur ». Nous ne connaissons pas de telles personnes, mais ce scénario n'est-il pas néanmoins possible ?

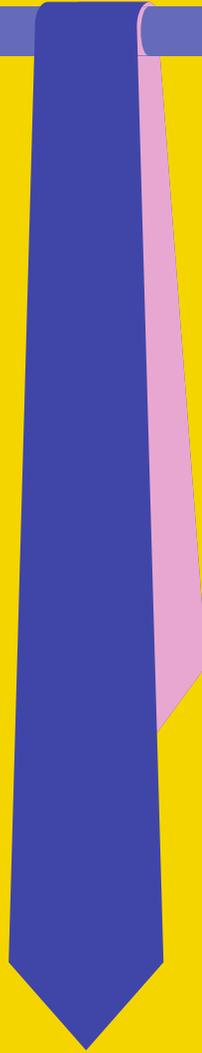
Voilà pourquoi tant de philosophes actuels parlent des *qualia* : cette manière singulière que nous avons d'expérimenter des choses aussi

abstraites que les couleurs. Mais il apparaît alors que chacun de nous aurait en lui deux idées de la rougeur. La première, la *quale* de cette idée, désigne sa propre sensation de la rougeur — les choses qui lui paraissent rouges. La deuxième, l'idée commune, désigne les choses que tout le monde s'accorde à trouver rouges.

Certains philosophes jugent que la *quale* est la signification véritable de la rougeur : nous nous accordons à qualifier des objets de rouges parce que nous les voyons rouges. Mais le philosophe américain Wilfrid Sellars n'est pas d'accord. Il décrit John, un vendeur de cravates qui sait que l'éclairage de son magasin fait parfois paraître bleues des cravates qui en réalité sont vertes. John dit : « Cette cravate paraît bleue dans le magasin, mais allez voir dehors... » Sellars note que John ne dit d'une cravate qu'elle paraît bleue que s'il a de bonnes raisons de penser que ce n'est pas le cas. Sinon, il dit qu'elle est bleue, tout simplement. La *quale* du bleu est parfois utile, mais elle tire son sens de l'idée commune, et non l'inverse. Il serait donc trompeur de dire que les couleurs, sous forme de *qualia*, existent vraiment.

L'IDÉE DE QUALIA

Dire d'une cravate qu'elle a l'air bleue ne revient pas à dire qu'elle est bleue. Selon Wilfrid Sellars, cela nous indique que les qualia des couleurs n'existent pas indépendamment d'idées communes et vérifiables sur les couleurs. Une autre raison de nier l'existence des qualia, selon Sellars, c'est que nous pourrions créer un langage entièrement composé de déclarations sur la façon dont les choses sont sans aucune référence à ce qu'elles semblent être, mais que le contraire est impossible.



Pourquoi parlons-nous d'âmes sœurs ?

→ D'anciens mythes content l'existence de quelqu'un, quelque part, si semblable à nous que nous pourrions partager la même âme. C'est une idée enivrante et, en un sens, une source d'espoir, mais, pour le salut de notre âme, ne faudrait-il pas viser plus haut ?



Dans la catégorie des exposés philosophiques sur l'amour, il est difficile de surpasser le dialogue de Platon intitulé *Le Banquet*. Cette œuvre drôle et émouvante décrit un dîner où les invités tiennent chacun à leur tour un discours en hommage à l'amour.

L'idée que l'amour est une quête de l'âme sœur est exposée dans le discours du dramaturge Aristophane. Il y raconte que les humains étaient autrefois des créatures à quatre bras, quatre jambes et deux visages, chacun d'un côté de la tête. Ces créatures se déplaçaient comme une roue, et elles étaient arrogantes et irritantes au point que les dieux, exaspérés, décidèrent de les couper en deux verticalement pour que cessent leurs simagrées. Perdant ainsi une moitié d'elles-mêmes, les créatures devinrent bien plus faibles et faciles à contrôler.

Le mythe d'Aristophane exprime avec force ce désir, que ressentent nombre d'entre nous, de rencontrer un partenaire qui nous serait si semblable que sa seule

présence à nos côtés suffirait à parachever nos vies. Cependant, cette œuvre est une comédie. Les images évoquées sont plutôt ridicules. Platon propose ensuite une vision plus sérieuse de l'amour par l'intermédiaire de son professeur, Socrate, qui expose ce qu'une sage nommée Diotime lui a enseigné sur Éros, dieu de l'amour. Diotime avait dit à Socrate qu'Éros était un enfant de l'amour, conçu par sa mère, Pauvreté (*Penia*), à l'insu de son père, Expédient (*Poros*). Ainsi, contrairement à ce qu'on pense souvent, Éros serait un pauvre mendiant. L'amour ne parachève pas la vie d'Éros, au contraire : il cherche désespérément ce qu'il n'a pas et puise dans les ressources de son père les moyens de posséder tout cela, au fil du temps, à la manière des amants.

Diotime dit ainsi, à sa façon, que le précieux amour n'est pas de trouver celui qui « correspond » à ce qu'on est, mais celui qui nous emplit de l'humble désir de devenir meilleur, d'aller au-delà de ce qu'on aurait pu imaginer être sans lui.

LA DIVISION DE L'ÂME HUMAINE CHEZ ARISTOPHANE

Selon Aristophane, l'humanité serait issue d'êtres bicéphales et pourvus de huit membres, si incontrôlables qu'ils auraient tenté d'envahir l'Olympe et de détrôner les dieux. En désespoir de cause, les dieux nous auraient coupés en deux et condamnés à errer sur Terre à la recherche de «l'autre moitié». Ils auraient aussi dit que, si nous ne nous comportons toujours pas correctement, ils nous couperaient de nouveau, si bien qu'il nous faudrait marcher sur une seule jambe.



Qu'est-ce qui fait de moi ce que je suis ?

→ L'identité est une question philosophique importante. Selon Locke, ce qui fait le moi est la conscience de l'identité à travers le souvenir des expériences passées. Mais si je me téléportais, les copies de mon moi, pourvues de mes souvenirs, seraient-elles toujours moi ?



Seriez-vous toujours vous-même si vous changiez d'apparence, de genre, ou de passé ? Beaucoup répondent oui à toutes ces questions, mais comment le savoir vraiment ? Y a-t-il en nous un moi essentiel qu'un examen pourrait révéler, ce que les philosophes nomment l'identité personnelle ?

L'Anglais John Locke professait que l'identité était chose plus compliquée pour les êtres que pour les objets inanimés. Une chaise trouve son identité dans la matière qui la compose, mais les êtres vivants remplacent toutes leurs cellules en permanence, et pourtant ils continuent de vivre. Pour savoir ce qui demeure, Locke recommande de partir du fait qu'une personne est « un être pensant et intelligent, capable de raison et de réflexion, et qui peut considérer soi-même comme le même ». Cela nous suggère de lier l'identité personnelle à la continuité de notre conscience de soi dans le temps grâce au pouvoir de la mémoire. Si je me rappelle le passé de X, alors je suis X.

Les philosophes ont toutefois soulevé beaucoup de problèmes au sujet de cette théorie. Si je perds la mémoire après un coma,

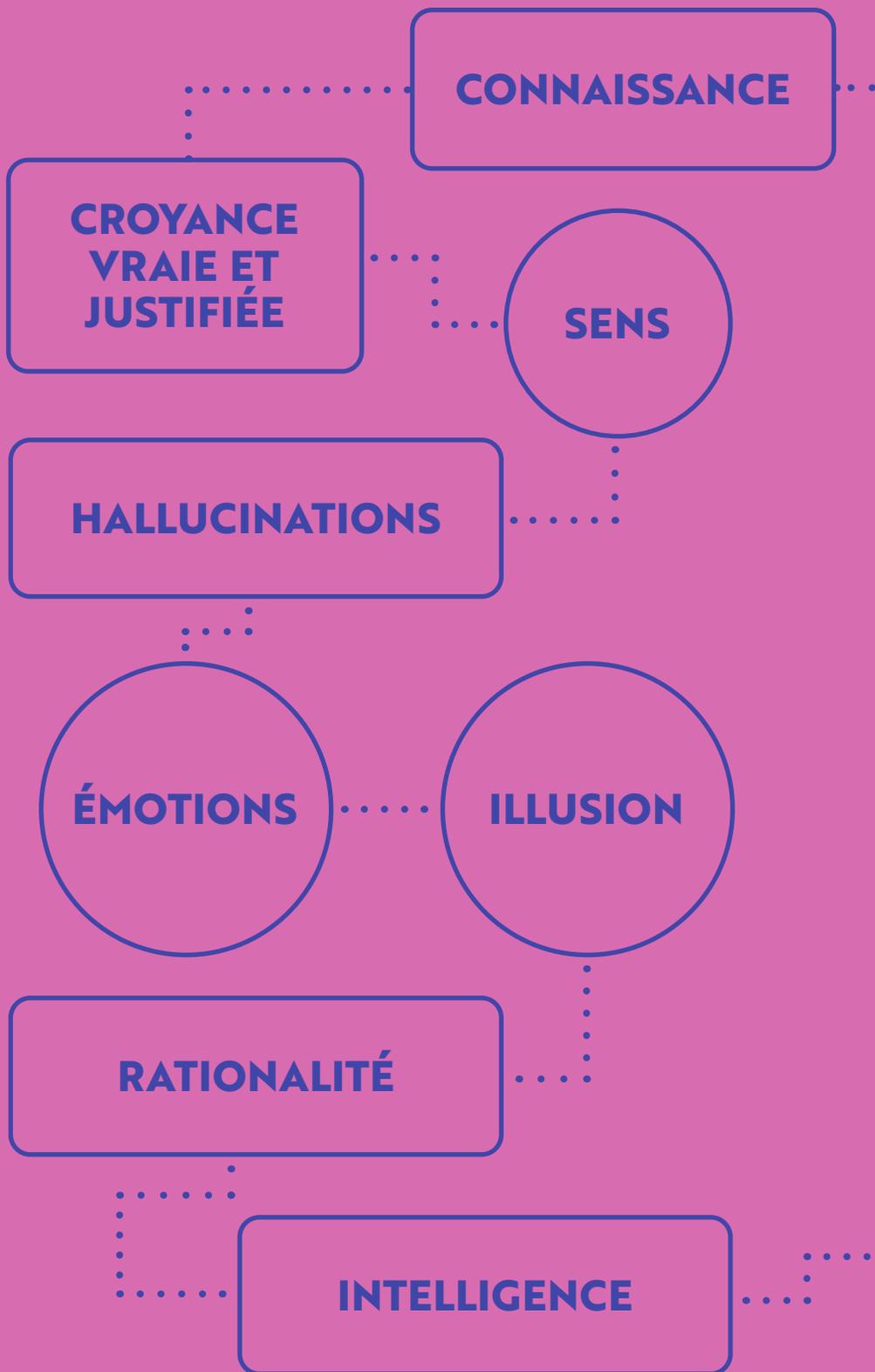
ou par sénilité ? L'Écossais Thomas Reid décrit ainsi un général à la retraite qui se souvient d'avoir été un officier courageux. L'officier en question se rappelait avoir été un vilain garçon, mais le général à la retraite, lui, ne s'en souvient plus. Il semble ici que Locke serait forcé d'en conclure que le général et l'officier sont la même personne, de même que l'officier et le vilain garçon, mais que le général et le garçon sont deux personnes différentes ; une contradiction logique.

D'autres problèmes naissent de scénarios de science-fiction, par exemple en tenant compte de la téléportation qui paraît autoriser un « moi » à devenir deux ou plus. Imaginez que je sois dans un téléporteur qui envoie ma copie sur une planète lointaine sans détruire l'original. Lequel est le vrai moi ? Le Britannique Derek Parfit se sert de cet exemple et recommande de conserver le critère de Locke, mais de remplacer son concept d'identité personnelle « tout ou rien » par celui de survie personnelle, qui accepte aussi le « plus ou moins ». Nous pourrions ainsi dire par exemple « je suis 60 % de ce que j'étais à 16 ans ».

LE PARADOXE DU TÉLÉPORTEUR

Le capitaine Kirk rentre dans le téléporteur (A) qui le copie sur une planète lointaine (B), mais un problème survient qui l'empêche de détruire l'original resté à bord du vaisseau (C). Nous avons trois options : (1) A est identique à B, mais pas à C; (2) A est identique à C, mais pas à B; ou (3) A n'est identique ni à B ni à C. Nous ne pouvons pas dire que A est identique aux deux, parce que B et C ne le sont pas. Derek Parfit dirait que A a survécu en B et en C.





CHAPITRE 2

ÉPISTÉMOLOGIE

DÉMOCRATIE



AUTONOMIE



CROYANCES



VICES
ÉPISTÉMIQUES



QI

L'**ÉPISTÉMOLOGIE** est l'étude de la **CONNAISSANCE**. Les épistémologues se concentrent sur ce que nous pouvons savoir, et comment, à quelles conditions. Nous pourrions nous demander s'il est seulement possible de connaître quoi que ce soit avec certitude. La quête de certitude est une tentative d'accéder à la **VÉRITÉ**. La clarification des concepts est un bon point de départ; il faut définir les termes clés. C'est ce qui nous permet d'établir la prémisse d'un argument. Définir la connaissance n'est pas facile, mais les épistémologues sont nombreux à défendre le « modèle standard », dans lequel la connaissance est une **CROYANCE VRAIE JUSTIFIÉE**.

Je sais qu'une chose est vraie si je peux la justifier, si je dispose de bonnes preuves pour y croire, si c'est effectivement ce qu'il se passe et que je le tiens donc pour vrai. Si je crois qu'il a plu parce que le sol est mouillé et que le bulletin météo prévoyait de la pluie, ma croyance est justifiée. Mais ce n'est une connaissance que s'il a effectivement plu — peut-être qu'en fait des arroseurs automatiques avaient mouillé la chaussée.

La connaissance est utile, c'est pourquoi l'éducation est jugée précieuse dans nos sociétés. Non seulement nous voulons que les gens apprennent des choses, nous voulons aussi qu'ils les comprennent bien. Nous avons besoin que les citoyens soient des **PENSEURS CRITIQUES** pour que la démocratie fonctionne, puisque ce sont eux qui prendront les décisions. Il ne faudrait pas qu'ils soient trop influencés par des émotions irrationnelles.

Ce qui ne veut pas dire que toutes les **ÉMOTIONS** sont irrationnelles. Les émotions telles que la compassion et l'amour sont parfois raisonnables. Elles contiennent des éléments de connaissance ou de croyance. Je peux m'assurer que ressentir de la compassion pour telle personne en telle situation est approprié, tout comme je pourrais ressentir une colère justifiée face à une injustice flagrante. Mais quand les émotions sont trop fortes ou qu'elles sont ressenties dans des situations qui ne les justifient pas, elles peuvent constituer des vices épistémiques (intellectuels) ou moraux.

Les **VICES ÉPISTÉMIQUES** sont des schémas de pensée qui ne déroulent pas correctement les conclusions logiques d'une prémisse. Par exemple, la tendance à l'entêtement, à la fermeture ou au dogmatisme peut nuire à la bonne évaluation des preuves, cela peut nous empêcher de croire les faits, d'admettre la réalité. Un exemple de ce mode de pensée est le conspirationnisme, qui rend certains très sûrs de leurs **CROYANCES**, pourtant constituées de conclusions fausses en raison de la mauvaise évaluation des preuves ou de leur manipulation.

Il est important de former les gens à la logique, à la pensée critique, pour qu'ils accèdent à la connaissance et à la compréhension. C'est un signe d'**INTELLIGENCE**. Certains estiment l'intelligence innée, d'autres jugent qu'elle s'apprend et s'entretient. Cependant, quand ils transmettent la connaissance, les pédagogues doivent éviter d'**ENDOCTRINER** leurs élèves, car il faudra qu'ils deviennent des individus responsables et autonomes.

VÉRITÉ

Ce qui est en accord avec les faits ou la réalité.

VÉRITÉ

ILLUSION

Perception, expérience sensorielle mal interprétée. L'illusion d'optique trompe l'œil en apparaissant différemment de ce qu'elle est.

HALLUCINATION

Phénomène dans lequel on sent quelque chose qui pourtant n'est pas présent.

CROYANCES

Choses qu'on tient pour vraies ou réelles, avec ou sans preuve.

MARY WOLLSTONECRAFT

(1759–1797) Philosophe britannique, militante des droits des femmes, ce qui lui valut le surnom de « serpent philosophe »!

ENDOCTRINEMENT

Enseignement d'un ensemble d'idées ou d'attitudes effectué de manière à court-circuiter la rationalité de l'apprenant et qui refuse la possibilité de la critique.

FONDAMENTALISME

Adhésion rigoureuse aux principes d'un domaine ou interprétation littérale des textes religieux.

ÉPISTÉMOLOGIE

ÉPISTÉMOLOGIE

Théorie et étude de la connaissance, de la formation et de la justification des croyances.

AUTOCRITIQUE

Examen de ses propres croyances.

ÉMOTIONS

Sentiments ou états mentaux doués d'une composante cognitive qui dérivent des circonstances, de l'humeur, ou de relations tierces, telles que l'angoisse, la peur, l'amour et le deuil.

DAVID HUME

(1711–1776) Philosophe écossais de l'époque des Lumières qui affirmait que « la raison est et ne doit être que l'esclave des passions ».

CONNAISSANCE

Parfois définie comme croyance vraie justifiée. Certains jugent toutefois cette définition insuffisante.

CROYANCE VRAIE JUSTIFIÉE

Définition de la connaissance par trois critères : on ne peut connaître que le vrai; il faut y croire; cette croyance doit être justifiée par des preuves solides.

SAVOIR

PENSÉE CRITIQUE

Discipline intellectuelle qui vise à analyser et évaluer l'information en vue de former un jugement qui guidera les croyances et les actes.

VICES ÉPISTÉMIQUES

Habitudes de pensée ou traits de caractère qui s'opposent à l'acquisition du savoir, dont la crédulité et le dogmatisme.

INTELLIGENCE

Capacité d'atteindre la connaissance et d'en tirer des conclusions, résoudre des problèmes, maîtriser des compétences et des talents.

Qu'est-ce que la connaissance ?

→ Connaître une chose, c'est la croire vraie. Mais il n'y a pas que cela. Au minimum, cette croyance vraie doit aussi être justifiée : il faut de bonnes raisons de croire.



Si quelqu'un *croit* que la vitesse de la lumière est d'un kilomètre par seconde, il ne *connaît* pas la vitesse de la lumière, puisque celle-ci vaut en réalité trois cents millions de mètres par seconde. Seules les croyances vraies sont des connaissances, ce qui n'est pas toujours le cas. Par exemple, le joueur qui affirme savoir que la roulette va tomber sur noir n'en sait rien, en réalité, même si elle tombe en effet sur le noir au bout du compte. Un coup de chance n'est pas une connaissance.

La difficulté de définir la connaissance nous suit depuis longtemps. Il y a plus de deux mille ans, Platon se posait déjà la question dans le *Théétète* et remarquait sa complexité. Au milieu du XX^e siècle, il est apparu à certains qu'ils pouvaient définir la connaissance comme une « connaissance vraie justifiée ». En 1956, l'Anglais Alfred Ayer écrivait ainsi que l'on connaissait quelque chose quand on se jugeait à bon droit certain d'une croyance

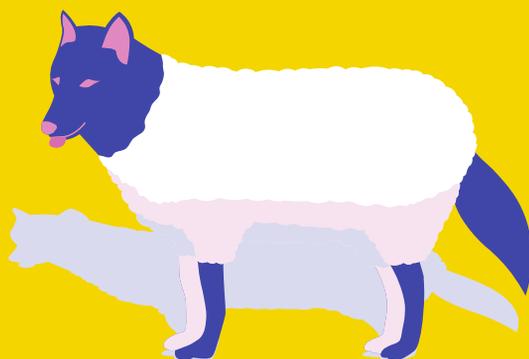
vraie. Si vous avez des éléments à l'appui de votre croyance en une vitesse de la lumière de trois cents millions de mètres par seconde, par exemple si vous l'avez lu dans un livre de physique, nous pouvons dire que vous connaissez la vitesse de la lumière.

Cela paraissait plausible de définir ainsi la connaissance jusqu'à un article de l'Américain Edmund Gettier, en 1962, qui rejetait cette définition. Prenons cet exemple dans le style de Gettier : on suppose que vous regardez une horloge et que vous notez qu'elle indique midi. Il est en effet midi. C'est donc que vous savez qu'il est midi, puisque votre connaissance de l'heure est vraie et justifiée. Mais si l'horloge est arrêtée à votre insu et qu'elle indique midi, pouvons-nous toujours dire que vous savez qu'il est midi ? Peut-être pas. Cela nous montre qu'il y a peut-être plus, dans la connaissance, qu'une croyance vraie justifiée. Ce en quoi consiste ce « plus » fait encore l'objet de débats parmi les philosophes.

LE MOUTON DANS LE CHAMP DE RODERICK CHISHOLM

L'Américain Roderick Chisholm nous propose ce scénario : vous pensez voir un mouton dans un champ. En réalité, c'est un chien déguisé en mouton. Malgré cela, vous établirez alors votre croyance de la présence d'un mouton dans le champ. Supposons maintenant qu'il y ait

vraiment un mouton dans le champ, hors de votre champ de vision. Savez-vous qu'il y a un mouton dans le champ? Votre croyance est vraie, elle est justifiée (il y a bien un mouton dans le champ, après tout), mais la considérer comme une connaissance pose problème.



Peut-on se fier à nos sens ?

→ Nos sens, la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût, nous informent sur le monde. Mais ils ne sont pas parfaits et peuvent même nous induire en erreur.



Nos sens nous fournissent des moyens de connaître le monde qui nous entoure. On peut savoir qu'il pleut en regardant par la fenêtre, ou ce qu'un ami pense en l'écoutant parler. Une grande partie de notre savoir scientifique vient de nos observations. Cependant, nos sens ne sont pas infaillibles. Au XVII^e siècle, René Descartes a fait remarquer que nos sens nous trompent parfois. Par exemple, un bâton droit plongé dans l'eau apparaît cassé, mais ce n'est qu'un effet de la réfraction. En pareil cas, nos sens échouent à nous fournir la connaissance des propriétés réelles du bâton. Descartes a imaginé d'autres scénarios de ce genre.

Supposez que vous voyez plusieurs dodos dans votre jardin. Vous pourriez penser que vos sens viennent de vous informer de la connaissance que les dodos ne sont pas éteints. Toutefois, comme Descartes le faisait remarquer, et si vous rêviez ? Dans ce cas, vos sens n'aboutiraient à aucune connaissance. Ou supposez, comme Descartes l'imaginait encore, qu'un malin génie vous trompait

sur l'existence du monde en dehors de vous. Il pourrait par exemple être lui-même responsable de toutes vos expériences sensorielles. Rien de ce que vous percevez du monde n'existerait vraiment.

Prenez un exemple plus réaliste : les hallucinations, ce phénomène bien documenté dans lequel on perçoit quelque chose qui n'est pas là. Supposez que vous voyez quelqu'un que personne d'autre ne voit, ou que vous entendez une voix que personne n'entend. Comment savoir que ce n'est pas une hallucination ? Si vous manquez de sommeil, que vous êtes schizophrène ou que vous avez pris du LSD, vos sensations pourraient très bien être des hallucinations, après tout. Tout cela est possible, mais cela ne montre pas, toutefois, que nos sens ne sont pas fiables en conditions normales. Il serait difficile de survivre sur cette planète si nos sens nous trompaient très régulièrement. Cependant, étudier en détail ces cas où en effet ils nous trompent pourra nous informer sur leur fiabilité réelle.

L'ILLUSION DE MÜLLER-LYER

L'illusion de Müller-Lyer est une illusion d'optique très connue qui démontre que nos sens nous trompent parfois. Pour beaucoup, la ligne du bas paraît plus longue que celle du dessus. Cependant, si vous les mesurez toutes les deux, vous verrez qu'elles font la même taille. Mais même munis de cette connaissance, nous continuons à les voir de longueurs différentes.



Nos émotions peuvent-elles être rationnelles ?

→ Non seulement la rationalité s'applique à certaines émotions, autrement dit nos pensées les affectent, mais les émotions jouent un rôle dans la prise de décision rationnelle.



Les humains ressentent beaucoup d'émotions, de genre différent, dont l'angoisse, la peur, l'amour, le deuil ou la colère. Ces états mentaux sont-ils rationnels ? Au XVIII^e siècle, l'Écossais David Hume suggérait que les émotions n'étaient ni rationnelles ni irrationnelles. Il les considérait comme des perceptions (comme la sensation de froid), car elles nous arrivaient simplement, quelles que soient nos pensées. Par exemple, peu importe ce que vous pensez de l'été australien, quand vous sortez sous 46 °C, vous sentirez la chaleur du soleil. Existe-t-il des cas où l'émotion n'est pas rationnelle ? Prenez l'angoisse ressentie quand on se prépare à parler en public. On peut toujours se dire qu'on est bien préparé et qu'il n'y a rien à craindre, parfois l'angoisse nous envahit néanmoins, malgré nos raisonnements. Nous ne faisons que vivre cette émotion.

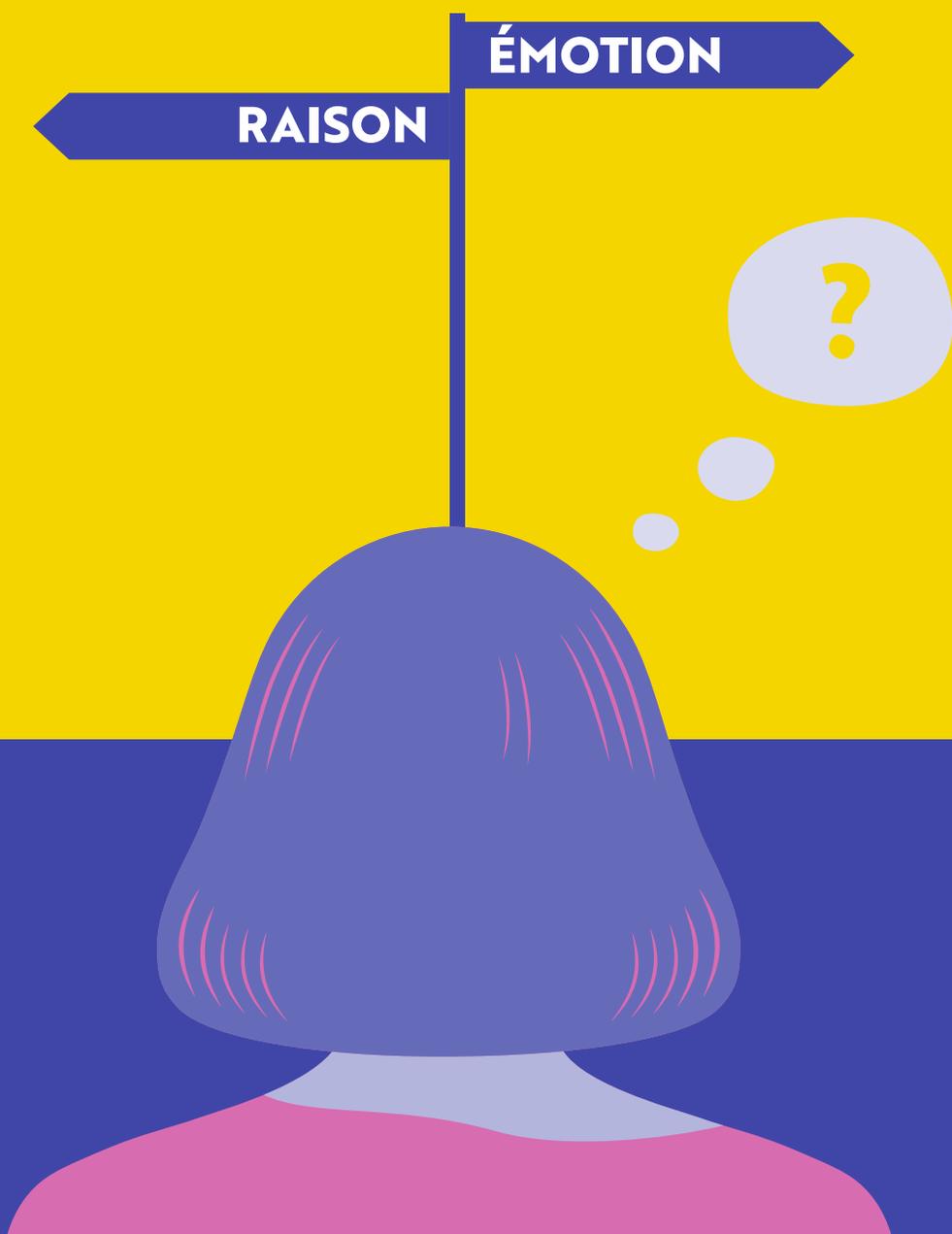
L'Américaine Martha Nussbaum a contesté que les émotions n'aient rien à voir avec la raison en faisant remarquer que certaines, par exemple la colère,

présentaient une composante cognitive et pouvaient donc être soumises à une analyse rationnelle. Supposez que vous êtes en colère après quelqu'un qui a répandu une rumeur à votre propos. Si vous découvrez finalement que cette personne n'est pas responsable de la propagation de la rumeur, la colère que vous ressentez contre elle deviendra irrationnelle et on pourrait à juste titre vous reprocher de l'entretenir. Il semble donc que certaines émotions soient raisonnables ou déraisonnables et que nous pouvons être loués ou blâmés de les ressentir.

On nous conseille souvent de faire usage de raison plutôt que d'émotion quand il s'agit de prendre une décision. Toutefois, le neuroscientifique Antonio Damasio avance que cela devrait être le contraire. Ses études sur des patients dont la partie émotionnelle du cerveau avait été endommagée lui ont montré que la prise de décision leur posait de gros problèmes. Il en concluait que les émotions jouent un rôle indispensable dans la prise de décision rationnelle.

LA RATIONALITÉ DE NOS ÉMOTIONS

Émotions et rationalité sont souvent opposées. Cependant, des études récentes ont montré que nos émotions jouent un rôle central dans la prise de décision rationnelle. Par exemple, face à une alternative, s'imaginer les regrets, l'angoisse ou la crainte qu'un choix vous causerait vous aidera à retenir la meilleure option.



Qu'est-ce que l'intelligence ?

→ Nous aimerions tous en avoir, certes, mais qu'est-ce que c'est, au juste ? La faculté d'acquérir des connaissances, de penser et de résoudre des problèmes, de cultiver ses talents et plus encore...



Lorsqu'on se demande ce qu'est l'intelligence et qui en dispose le plus, des personnalités telles que le physicien Albert Einstein viennent à l'esprit. Pourquoi ? Dans son ouvrage de 1949 *The Concept of Mind*, le Britannique Gilbert Ryle dit que, quand nous parlons de gens intelligents, nous employons des adjectifs tels que malins, logiques, inventifs, méticuleux, etc. À l'opposé, nous disons de ceux supposés en manquer qu'ils sont bêtes, inattentifs ou déraisonnables, bien qu'une personne intelligente puisse être tout ça à l'occasion. Selon Ryle, Einstein était intelligent parce qu'il était logique et malin dans sa façon d'inventer de multiples théories scientifiques et d'acquérir la connaissance.

Toutefois, ce n'est pas la seule manière de faire preuve d'intelligence. Ryle parle ainsi des connaissances dont nous faisons preuve quand nous apprenons quelque chose, par exemple à jouer du violon. Nous disons parfois de certaines compétences, telles que jouer d'un instrument, qu'elles requièrent de l'intelligence pour être maîtrisées. Nous parlons aussi de l'intelligence de l'espèce

humaine en général, par exemple sa faculté d'autocritique.

Dans les années 1960, le psychologue Raymond Cattell a distingué deux intelligences : l'intelligence fluide, qui emploie le raisonnement pour la résolution de problèmes nouveaux ; et l'intelligence cristallisée, qui s'appuie sur les connaissances acquises. Pour concevoir la théorie de la relativité restreinte, Einstein a fait preuve d'intelligence fluide. Pour écrire l'article qui explique sa théorie, c'est son intelligence cristallisée qui a travaillé, à partir de ses connaissances des symboles mathématiques et des règles de grammaire.

L'intelligence est-elle héréditaire ? Peut-elle s'apprendre ? Se cultiver ? Les compétences s'apprennent, l'information se transmet, mais des facteurs environnementaux tels que la malnutrition, les négligences et les violences affectent le développement de l'intelligence. Le code génétique compte aussi : selon les scientifiques, tout un réseau de gènes contribue au quotient intellectuel (QI). Mais la pertinence des tests de QI pour mesurer l'intelligence est aujourd'hui débattue.

L'EFFET FLYNN

L'effet Flynn désigne l'augmentation des scores aux tests de QI de ces dernières décennies. Les chercheurs débattent pour savoir si cela signifie que l'espèce humaine est en moyenne plus intelligente aujourd'hui qu'il y a 70 ans.

$$F = G \frac{m_1 \times m_2}{r^2}$$

$$F_{\mathfrak{BA}}(t_u) = -f_N(t_u) \frac{M_A(t_u) M_{\mathfrak{B}}(t_u)}{(\overline{A\mathfrak{B}}(t_u))^2} \vec{e}_{A\mathfrak{B}}$$

$$f_N(t_{u1}) \frac{M_A(t_{u1}) M_{\mathfrak{B}}(t_{u1})}{\overline{A_1 \mathfrak{B}_1}^2} = \frac{M(t_{u1})}{\overline{A\mathfrak{B}}(t_{u1})}$$



Qu'est-ce qu'un vice épistémique ?

→ Les vices épistémiques sont des traits de caractère ou des attitudes susceptibles de nous barrer l'accès aux savoirs. S'en débarrasser exige d'en prendre conscience.

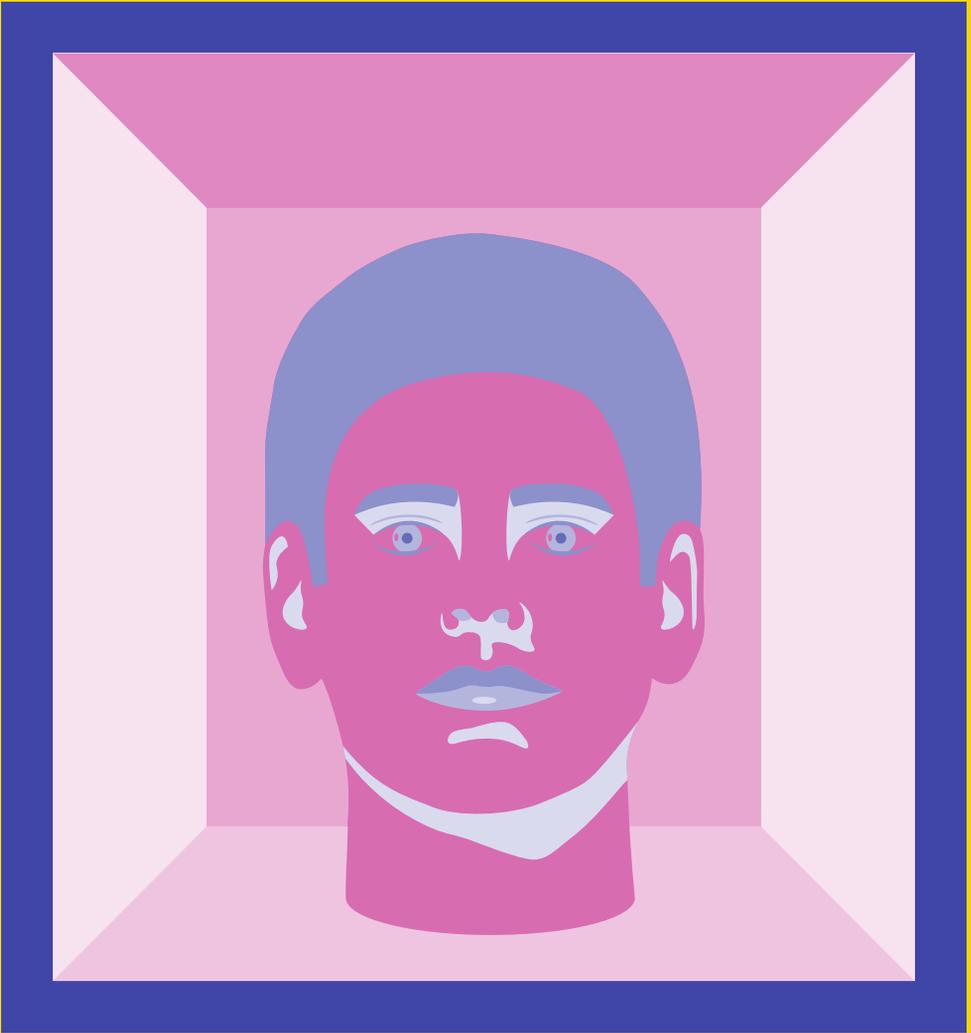


Les vices épistémiques, tels que la fermeture d'esprit, la crédulité, la pensée magique et le dogmatisme sont des traits de caractère, des attitudes ou des dispositions qui empêchent l'acquisition de certaines connaissances. Prenons par exemple une personne crédule qui croit tout ce qu'elle lit sur Internet. Elle se formera bien sûr des croyances vraies de temps en temps, mais la plupart du temps ce seront des croyances fausses étant donné la quantité de fausses informations sur Internet, ce qui ne pourra pas compter comme un savoir. Après tout, la connaissance exige des croyances vraies. Quelqu'un affligé d'un vice épistémique n'échoue pas nécessairement à former des croyances vraies, mais il part sous ce rapport avec un désavantage. Une personne fermée d'esprit qui ne remet jamais en question ses croyances peut bien en abriter de vraies, elle conservera surtout de nombreuses croyances fausses qui s'accumuleront faute d'autocritique.

L'arrogance est un autre vice épistémique fréquent, qui nous empêche d'apprendre des autres. Pensez à quelqu'un qui s'estime

plus malin que tout le monde et qui méprise l'opinion des autres. Le philosophe Quassim Cassam a fait remarquer que, vu la complexité du monde et la quantité de choses que nous apprenons les uns des autres, les personnes arrogantes se compliquent beaucoup la tâche.

Tous les traits de caractère qui s'opposent à l'acquisition de connaissances ne sont pas des vices. Par exemple, je peux avoir une mauvaise mémoire et oublier des noms, des instructions, etc. Cela m'empêchera d'acquérir certains savoirs, je ne pourrai pas pointer la Tanzanie sur une carte ni nommer le continent où se trouve ce pays. Cassam précisait que nous ne qualifierions pas cela de vice épistémique, parce que ce n'est pas le genre de choses qu'on pourrait se forcer à changer (à moins bien sûr que ces oublis soient presque volontaires, chez quelqu'un de négligent, par exemple). Se débarrasser de ses vices épistémiques peut être difficile, car il faut avoir beaucoup de recul sur soi et faire preuve d'autocritique. Quelqu'un de fermé d'esprit ou d'arrogant pourrait bien ne jamais reconnaître ses vices épistémiques.



LES DANGERS DE LA FERMETURE D'ESPRIT

Quelqu'un de têtu ou d'esprit fermé refusera souvent d'abandonner ses croyances, même face aux preuves contraires. Par exemple, quelqu'un qui, devant les preuves du changement climatique, continuerait de croire que rien

n'a changé depuis des centaines d'années, serait fermé d'esprit. S'il s'agit d'une personnalité pourvue du pouvoir de changer la loi ou d'influencer les comportements, les conséquences de cette fermeture pourraient être graves.

Pourquoi éduquer les citoyens ?

→ Il est important d'éduquer les citoyens parce que cela garantit leur autonomie, cela contribue à combattre l'injustice et les inégalités et leur donne les outils nécessaires pour participer à la vie démocratique.



Tout le monde juge l'éducation très importante. Mais pourquoi ?

L'éducation nous aide à connaître

le monde tel qu'il est : ce qui est dangereux, ce qui ne l'est pas, quels aliments sont sains, quels métiers valent la peine. De même, face à des difficultés, l'éducation nous aide à trouver des solutions, comme elle le fait pour les problèmes universels tels que la pauvreté et les inégalités. Sans compter que les pays bénéficient de l'innovation et des progrès technologiques que génèrent les citoyens bien éduqués.

Au XVII^e siècle, John Locke estimait important d'éduquer les enfants qui viennent au monde avec l'esprit vierge, une *tabula rasa* dépourvue de toute idée préconçue, prête à être informée par l'expérience. Les jeunes esprits peuvent être dirigés en différentes directions à la manière de l'eau, pensait Locke, c'est pourquoi l'éducation morale est essentielle, afin qu'ils deviennent des citoyens responsables. Locke considérait aussi l'éducation nécessaire à la pensée critique,

et au développement de la raison, qui nous permet de penser par nous-mêmes et de prendre le contrôle de nos vies.

Au XVIII^e siècle, la philosophe féministe Mary Wollstonecraft avançait qu'il était injuste que les femmes ne reçoivent pas la même éducation que les hommes. Elle soulignait que ce manque d'éducation les privait de disposer des mêmes opportunités. L'éducation joua un grand rôle dans le mouvement des suffragettes au XIX^e siècle, qui aboutit au droit de vote des femmes.

L'éducation permet aux citoyens de participer pleinement à la vie démocratique. Au XIX^e siècle encore, le philosophe et économiste politique anglais John Stuart Mill jugeait important cette participation, car elle forge la personnalité : elle nous encourage à nous battre pour nos intérêts et à formuler nos griefs. L'éducation permet aux citoyens de connaître leurs droits, de remarquer quand on les en prive et de pouvoir pousser à un changement politique lorsque cela s'avère nécessaire.

LA TABULA RASA DE LOCKE

John Locke pensait que nous venons au monde telle une « tabula rasa » – un esprit vierge de toute idée, prêt à s'imprégner de nos expériences. Cette idée est controversée de nos jours, mais l'importance des premiers apprentissages n'en demeure pas moins capitale.

Les enfants privés d'une éducation précoce risquent de rencontrer plus tard des obstacles importants dans leur vie professionnelle ou des problèmes de santé. C'est pourquoi le droit à l'éducation figure dans la Déclaration universelle des droits de l'homme.



Quel problème pose l'endoctrinement ?

→ L'endoctrinement est nuisible, car il mine l'autonomie de l'individu. Par ailleurs, il endommage sa pensée critique et ralentit l'acquisition de croyances vraies.



L'endoctrinement est l'enseignement d'un ensemble de croyances, d'idées ou d'attitudes effectué de telle manière qu'il n'admet pas la critique ou le questionnement. Par exemple, l'Église baptiste de Westboro (EBW), une secte fondamentaliste chrétienne des États-Unis, endoctrine les enfants de la congrégation en leur enseignant qu'ils brûleront en enfer si jamais ils s'éloignent ou mettent en doute la doctrine extrémiste de l'Église. Cela nuit aux enfants sur quatre aspects, au moins. D'abord, ils ne sont pas encouragés à cultiver leur esprit critique par la remise en cause des croyances. Ensuite, on leur enseigne des croyances fausses, par exemple sur les causes des catastrophes naturelles, attribuées à la haine de Dieu pour les États-Unis. Troisièmement, ils sont poussés à haïr certaines personnes, dont les homosexuels, ce qui cause des torts à eux-mêmes aussi bien qu'à ceux vers lesquels cette haine est dirigée. Enfin, leur autonomie est niée : on ne les pousse pas à prendre leurs propres décisions ni à former

leurs propres croyances. Et même s'ils sont autorisés à quitter l'EBW, les enfants risquent l'opprobre de leur famille s'ils le font.

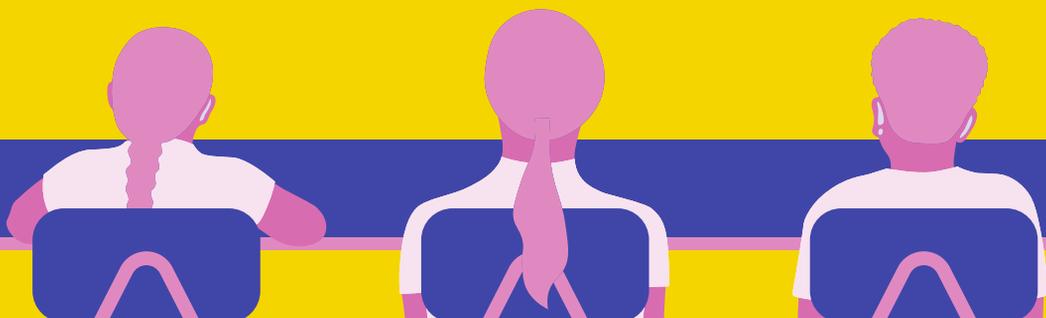
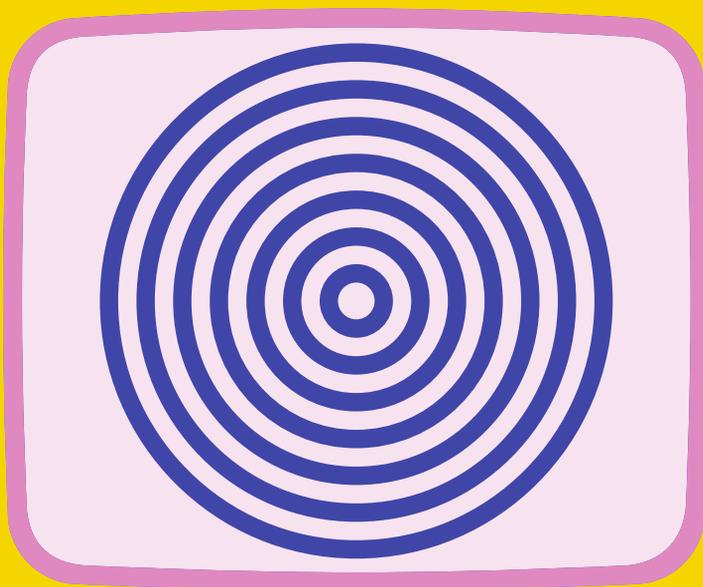
L'endoctrinement peut se produire dans le cadre politique également. Dans l'Allemagne nazie, l'éducation était surveillée de très près. Les organisations telles que les Jeunesses hitlériennes endoctrinaient les jeunes à l'idéologie nazie. C'est cet endoctrinement qui a permis de répandre les croyances racistes responsables d'immenses souffrances pour des millions de gens.

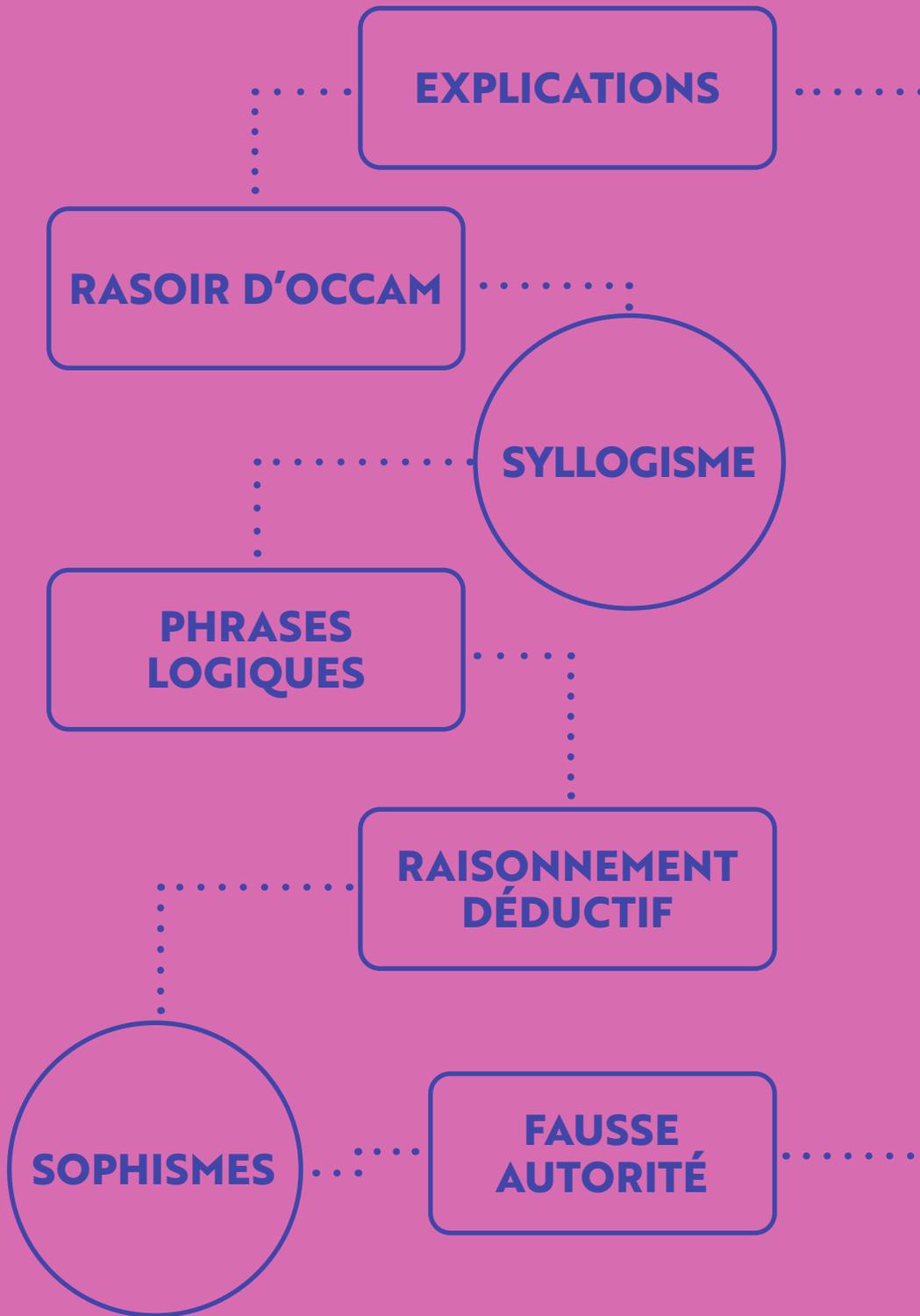
Les ravages de l'endoctrinement politique ont été décrits dans le fameux ouvrage de George Orwell, *1984*, publié en 1949. On y trouve un gouvernement totalitaire, le Parti, qui contrôle de près la vie de ses citoyens. Dans ce roman, les enfants sont endoctrinés à l'idéologie du Parti. On leur apprend à espionner et dénoncer quiconque ne s'y conformerait pas. Orwell écrit dans le roman que l'amour du Parti est inculqué aux enfants, ce qui réprime en eux toute tendance rebelle. Le résultat est une société sans vie privée, sans liberté et sans autonomie.

L'ENDOCTRINEMENT ET L'AUTOCRITIQUE

Un outil important pour quiconque escompterait chercher la vérité est l'autocritique : la remise en question de ses propres croyances. L'endoctrinement nuit au développement de cette fonction, car il consiste en l'enseignement d'idées ou d'idéologies sans critique

ni alternative possibles. Dans de tels cas, les endoctrinés peuvent être amenés à former des croyances sans preuve ni justification rationnelle pour les fonder. Cela entrave beaucoup le mécanisme d'acquisition des connaissances, en plus de nuire à toute la société.





CHAPITRE 3

LOGIQUE

DISPUTE

⋮

AUTO-
RÉFÉRENCE

⋮

PARADOXE

ANALOGIE

CIRCULARITÉ

Vous est-il déjà arrivé, au cours d'une **DISPUTE**, de vous trouver face à quelqu'un qui ne respectait pas les règles du débat? Oui, moi aussi. Avez-vous déjà regardé un débat télévisé, par exemple un débat politique, et été agacé de constater qu'ils s'en prenaient toujours à leurs adversaires au lieu de répondre aux questions posées? C'est très agaçant! La vie quotidienne regorge ainsi de personnes qui refusent de suivre les règles de la **LOGIQUE**. On le constate facilement quand ils débattent ou se disputent.

La logique est le nom donné à la marche à suivre pour formuler des arguments corrects. Il ne s'agit donc pas de « gagner » ni de convaincre, contrairement à ce qu'on pense souvent, mais de manier l'un des outils les plus utiles à notre disposition dans notre quête de vérité. Un argument repose sur une prémisse et des preuves et doit mener à une conclusion justifiée et convaincante. Nous devons pouvoir ensuite le mettre à l'épreuve au moyen d'exemples et de contre-exemples, et tenter de l'invalidier. Si l'argument résiste à l'assaut, c'est qu'il est très solide (ou fort) et que nous pouvons nous laisser convaincre.

Il y a cependant des astuces, des ruses, qui emploient une logique mauvaise, des **SOPHISMES** qu'il faudra éviter. Par exemple, attaquer directement l'adversaire, c'est-

à-dire porter une attaque **AD HOMINEM**, est mauvais signe. Cela détourne du sujet et focalise l'attention sur la personne plutôt que sur l'argument. Parmi les sophismes, on compte aussi les mauvais raisonnements comme les fausses dichotomies, qui consistent à ne proposer que deux options, un choix entre l'une ou l'autre, alors qu'il y en a d'autres. Le **RAISONNEMENT CIRCULAIRE** implique de son côté de se reposer entièrement sur la prémisse initiale pour soutenir la conclusion, plutôt que d'apporter des preuves supplémentaires.

La publicité recourt beaucoup au sophisme. Par exemple, afin de vous pousser à acheter un produit, elle peut stimuler en vous une émotion. Les fondations caritatives encourageront la tristesse, la culpabilité ou la compassion, tandis que les fast-foods déclencheront le désir et la gourmandise.

Quand les logiciens analysent les arguments, il leur arrive de recourir à l'explication la plus simple (le **RASOIR D'OCCAM**). Parfois, ils s'empêtrent dans un **PARADOXE**, dont certains se prêtent à de nombreuses interprétations, tels que le **PARADOXE DU MENTEUR** : « Cette phrase est fausse. » Démontre-t-il que le concept de vérité est problématique ? La logique est bien plus que des mathématiques amusantes, même si c'est la branche de la philosophie qui s'en rapproche le plus.

DISPUTE

LOGIQUE

Étude du raisonnement correct, conforme aux principes de la raison.

ARGUMENT

Outil pour établir la vérité. Un argument repose sur une prémisse, offre des preuves à son appui et mène à une conclusion convaincante et justifiée.

SYLLOGISME

Enchaînement logique qui emploie un raisonnement déductif, tel que : « Tous les hommes sont mortels. Socrates est un homme. Donc, Socrates est mortel. »

DÉCONTEXTUALISATION

Façon d'éviter les attaques personnelles en ôtant tous les détails concernant la personne, sa vie, son comportement et tout ce qui n'est pas directement relié à ce qu'elle dit.

RASOIR D'OCCAM

Principe selon lequel la théorie ou l'argument le plus simple est souvent le meilleur.

PARADOXE

PARADOXE

Phrase autoréférentielle et contradictoire, telle que : « La phrase suivante est vraie. La phrase précédente est fausse. »

PARADOXE DU BARBIER

Si un barbier dit : « Je rase tous ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes », qui rase le barbier ?

SOPHISME

SOPHISME

Raisonnement logique fautif dans la construction de ses arguments. Tester ses hypothèses et sa structure logique pourra le révéler.

AD HOMINEM

Argument directement dirigé contre la personne et sans rapport avec le fond.

TU QUOQUE

Rejet d'un argument en raison d'une hypocrisie supposée, par exemple quand un fumeur affirme que les cigarettes sont mauvaises pour la santé.

AFFIRMATION DU CONSÉQUENT

Sophisme qui part d'un raisonnement conditionnel (Si A, alors B), puis affirme la conséquence (B) et en tire la mauvaise conclusion (donc A).

RAISONNEMENT CIRCULAIRE

Ne se reposer que sur la prémisse pour soutenir la conclusion au lieu d'apporter de nouvelles preuves indépendantes.

PARADOXE DU MENTEUR

Résumé par la phrase « Ceci est un mensonge. » Si c'est un mensonge, alors c'est faux. Mais si c'est faux, ce n'est pas un mensonge.

KŌAN

Pratique du bouddhisme zen, dans laquelle une question ou une affirmation n'appelle pas de réponse, mais vise à casser la logique de l'élève.

DIALETHÉISME

Idée qu'une affirmation peut être à la fois vraie et fausse en même temps.

L'explication la plus simple est-elle toujours la meilleure ?

→ Cette lumière sur l'horizon a peut-être été provoquée par une soucoupe volante sortant de l'hyper-espace pour kidnapper d'innocentes victimes à fin d'expériences. Ou alors, c'était un éclair...



Les humains aiment se raconter des histoires. Certaines sont des explications du monde et de son fonctionnement, par exemple la raison pour laquelle les planètes se déplacent ainsi dans le ciel nocturne. Et nous inventons souvent plusieurs explications de ce genre pour le même phénomène. Comment décider laquelle croire ?

Une technique consiste à choisir la plus simple. Cette maxime était déjà évoquée par Aristote, elle a servi au physicien Albert Einstein et reste encore très populaire. On l'appelle souvent le rasoir d'Occam, d'après le moine philosophe du Moyen Âge Guillaume d'Occam. Sa version de la règle est souvent traduite par « ne pas multiplier les entités au-delà du nécessaire », mais souvent paraphrasée par « l'explication la plus simple est la meilleure ».

Cela paraît fonctionner. Nous connaissons beaucoup de cas où une explication simple en a remplacé d'autres, plus complexes. Un exemple connu est celui du mouvement

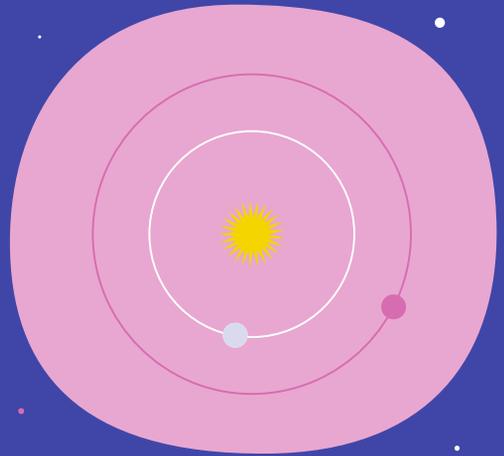
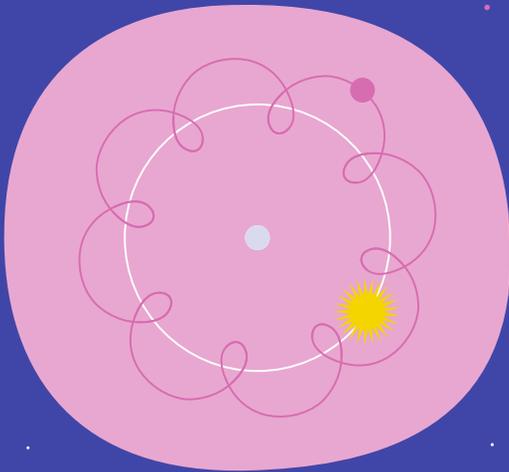
des planètes, pour lequel les épicycles compliqués issus de l'astronomie de Ptolémée ont été remplacés par le modèle héliocentrique plus élégant de Copernic, puis par les trois lois du mouvement des planètes de Kepler, et enfin par l'incroyable loi du mouvement d'Isaac Newton au XVII^e siècle.

Toutefois, il faut parfois creuser un peu pour savoir quelle explication est la plus simple. En surface, il paraît plus simple de dire que l'éclair est causé par des esprits, plutôt qu'invoquer la charge électrostatique et les différences de potentiel. Mais en examinant cela de plus près, vous réalisez bien vite que la première explication laisse bien des questions sans réponse sur ce que font ces esprits, ou même d'ailleurs leur mode d'existence étant donné ce que nous savons déjà du monde qui nous entoure. En réalité, il s'avère que, même si la physique est parfois compliquée, il est possible d'expliquer beaucoup de choses avec peu d'éléments, ce qui, pour l'éclair entre autres, en fait l'explication la plus simple et la meilleure.

LE RASOIR D'OCCAM

La théorie géocentrique du mathématicien grec Ptolémée décrit le mouvement des planètes dans le ciel nocturne, tout comme la théorie héliocentrique plus moderne. Laquelle choisir ?

Le rasoir d'Occam nous suggère de nous fier à la théorie moderne, plus élégante, qui s'avère capable d'expliquer bien plus de phénomènes alors qu'elle comporte bien moins d'éléments.



Qu'est-ce qu'un syllogisme ?

→ Les syllogismes sont un ensemble d'affirmations employant la logique déductive. Ce paragraphe est un syllogisme. Donc, ce paragraphe est un ensemble d'affirmations employant la logique déductive.



Si nous savons que tous les chats sont des mammifères, et que nous savons que M. Moustache est un chat, que savons-nous d'autre sur M. Moustache? Ce genre de questions, pas forcément à propos de M. Moustache, ont poussé le philosophe grec Aristote à développer une partie centrale de son système logique : le syllogisme.

Un syllogisme consiste en trois parties : la prémisse majeure (« Tous les chats sont des mammifères »), la prémisse mineure (« M. Moustache est un chat ») et la conclusion (« Donc, M. Moustache est un mammifère »). C'est un raisonnement déductif : si les prémisses sont vraies, la conclusion est vraie.

Il en existe différentes sortes, ou « figures », qui portent de drôles de noms comme Barbara, Celarent, Darii et Ferio. Ces noms sont des moyens mnémotechniques inventés par les penseurs médiévaux pour se rappeler le détail des figures, par exemple si elles concernent des éléments individuels, tels qu'un chat en particulier, ou des ensembles d'éléments, tels que les mammifères.

La figure la plus connue est le Barbara, qui est celle employée dans notre exemple avec

M. Moustache. Une autre, le Darii, pourrait donner ceci : tous les chats ont des queues, certains mammifères sont des chats, donc certains mammifères ont des queues.

Les syllogismes garantissent la véracité de la conclusion tant que les prémisses sont vraies, mais comment savoir si c'est le cas? Il est souvent impossible d'établir la véracité des prémisses à l'aide du seul raisonnement déductif. Il faut alors observer le monde et employer un raisonnement inductif afin d'en tirer des généralisations sur la base de l'observation. Si nous observons un chat, un seul, qui n'est pas un mammifère, c'est tout notre syllogisme qui s'effondre.

La formulation des syllogismes d'Aristote a exercé une influence énorme sur la logique, pendant plus de deux mille ans. Elle était si omniprésente dans le domaine que les travaux de logique ont beaucoup stagné, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, quand l'Allemand Gottlob Frege a découvert une nouvelle approche. Cependant, le syllogisme demeure un outil logique très utile de nos jours. On l'enseigne encore, en tant que première pierre de l'édifice du raisonnement logique déductif.

DÉDUCTION

Un syllogisme révèle la connexion logique entre les prémisses, de manière à ce que, si les prémisses sont vraies, la conclusion soit vraie. Si nous savons que tous les hommes

sont mortels et que Socrate est un homme, nous pouvons en déduire que Socrate est mortel. De fait, si cette majeure et cette mineure sont vraies, alors Socrates est mortel.

PRÉMISSSE MAJEURE

Tous les hommes sont mortels.



CONCLUSION

Socrate est mortel.



PRÉMISSSE MINEURE

Socrates est un homme.



Comment repérer un sophisme ?

→ Si un argument vous paraît trop simple, ou trop beau pour être vrai, vous pouvez sonder ses hypothèses et sa structure logique pour savoir si elles sont justes ou si elles impliquent au contraire un sophisme.



Des dents d'un blanc éclatant, des cheveux parfaitement coiffés, une tasse de café à la main, l'acteur Max Thespian, couronné aux Oscar, vous invite à essayer cette cafetière best-seller de Coffee Max, la 2000 Ultra. « Coffee Max fait ce qu'il y a de mieux en matière de cafetière, c'est pourquoi la 2000 Ultra est la meilleure du marché », déclare-t-il.

Trop beau pour être vrai ? Eh bien, c'est le premier signe d'un sophisme ! Une façon de mettre à l'épreuve le raisonnement de telles déclarations est de le soumettre à quelques tests. Vous pourriez commencer par vous demander si Max Thespian est bien expert en cafetière, sans quoi il s'agirait d'un argument de fausse autorité. Il est expert en comédie et en cinéma, son soutien à une école d'art dramatique pourra donc être pris au sérieux. Mais, à moins qu'il nous ait caché une autre expertise, celle-ci en produits caféinés, vous feriez mieux de douter de son avis en matière de cafetière.

Vous pourriez aussi tester la structure de l'argument à l'aide d'une analogie. Par exemple, la Coffee Max 2000 Ultra serait la meilleure parce que c'est un best-seller. Mais il existe des produits très populaires qui ne sont pas les meilleurs. Au début du XX^e siècle, les pastilles de radium radioactif s'arrachaient comme des petits pains, parce que c'était censé être le meilleur traitement de toute une gamme de maladies. Cela ne l'en rendait pas moins hautement toxique.

Vous pourriez aussi décomposer l'argument en ses éléments de base, pour vérifier qu'il n'est pas circulaire. Ainsi, Coffee Max fait ce qu'il y a de mieux, c'est pourquoi 2000 Ultra est la meilleure cafetière du marché. On pourrait reformuler cela ainsi : « La Coffee Max 2000 Ultra est la meilleure, parce que c'est la meilleure », de la circularité dans toute sa splendeur.

Les sophismes sont séduisants, c'est pour cela qu'ils sont utilisés, mais un examen attentif les révèle facilement.

AFFIRMATION DU CONSÉQUENT

Un sophisme fréquent consiste à prendre une phrase conditionnelle (si A, alors B) puis à « affirmer » la mauvaise partie (B) afin d'en tirer une mauvaise conclusion (donc A). Si vous avez l'impression qu'un argument essaye de vous tromper en affirmant ainsi le conséquent, reformulez-le en conservant sa structure, mais en modifiant le contenu. Si la conclusion est absurde, vous aurez révélé un sophisme.



SI A, ALORS B :

S'il pleut dehors, Maxine portera un parapluie.



B

Maxine porte un parapluie.

A

Donc il pleut.



Qu'est-ce qu'un paradoxe ?

→ La phrase suivante est vraie. La phrase précédente est fautive. Comment est-ce possible ? C'est un paradoxe.



Il n'y a rien de très étrange dans une phrase autoréférentielle, telle que « Ceci est une phrase. » Il n'y a rien non plus de difficile à comprendre dans une phrase contradictoire, comme « Ceci n'est pas une phrase. » Mais combinez les deux en une phrase autoréférentielle et contradictoire, vous obtiendrez un paradoxe.

Prenez le très classique paradoxe du menteur : « Cette phrase est un mensonge. » Si c'est un mensonge, cela signifie que c'est faux. Mais si c'est faux, alors ce n'est pas un mensonge. Et si ce n'est pas un mensonge, alors c'est vrai. Mais si c'est vrai, alors c'est un mensonge. Etc.

Il y a aussi le paradoxe des ensembles de Russell-Zermelo, qui sont des collections d'objets. Le paradoxe nous propose de former l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Si cet ensemble se contient lui-même, alors il ne se contient pas, par définition. Mais s'il ne se contient pas, alors il se contient lui-même !

Ces paradoxes et d'autres ont été beaucoup étudiés depuis plus de 2000 ans, et pas seulement pour leur côté casse-tête. Ils posent en effet des questions très sérieuses sur notre compréhension de sujets tels que la vérité, la connaissance et les mathématiques. Certains ont tenté de dire qu'ils ne s'agissaient que de jeux de langage sans conséquence. D'autres ont proposé des logiques modifiées qui en tiendraient compte, comme le dialethéisme, l'idée qu'une phrase puisse être vraie et fautive à la fois.

Des penseurs ont accepté ces paradoxes comme manifestations de notre façon de penser le monde. C'est l'une des bases de la tradition zen des kōans, qui prennent souvent la forme de paradoxes. Ils ne sont pas là pour être résolus, seulement pour casser la logique rigide de nos pensées, qui s'appuie sur des catégories trop tranchées.

Les paradoxes ne sont pas qu'amusants, ils sont aussi la clé de transformations profondes, de la philosophie et de nous-mêmes.

LE PARADOXE DU BARBIER

Dans le paradoxe du barbier, un classique, l'enseigne d'un barbier déclare : «Je rase tous ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes, et seulement eux.» Dans ce cas, qui rase le barbier? S'il se rase lui-même, cela implique qu'il ne se rase pas, puisqu'il ne rase que ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes. Mais s'il ne se rase pas, alors il tombe dans la catégorie de ceux qu'il rase. C'est un paradoxe, parce que sa logique interne est cohérente, mais il nous entraîne dans une spirale autoréférentielle sans fin.



Pourquoi éviter les attaques personnelles?

→ Vous lisez des ouvrages de philosophie, c'est donc étrange que vous vous la posiez. Cependant, maintenant que j'y pense, c'est une bonne question, même si je n'aime pas les gens qui lisent des ouvrages de philosophie.



Avez-vous déjà entendu quelqu'un que vous n'aimiez pas formuler un bon argument? Avez-vous été tenté de le rejeter simplement parce que c'était lui qui le disait? Bienvenue au club.

C'est difficile de séparer le message du messageur. Nous sommes toujours tentés de balayer ce que les gens disent en les critiquant eux plutôt que leur argument. Attaquer ainsi la personne est une technique souvent désignée par la locution latine *argumentum ad hominem*, qui consiste à écarter ce qui a été dit non en raison du contenu formulé, mais uniquement de celui qui le formule.

Un type courant d'argument *ad hominem* est de se concentrer sur une caractéristique de l'orateur qu'on juge disqualifiante, par exemple, juger erronées les opinions de cette personne sur le niveau d'imposition parce qu'elle a voté pour un parti qui vous déplaît ou simplement parce qu'elle est grincheuse et malpolie. Un autre type d'attaque consiste à se concentrer sur la position sociale de la personne, par exemple

quand on affirme que tel scientifique formule un avis biaisé sur la vaccination parce qu'il travaille pour un laboratoire pharmaceutique qui produit des vaccins. Le troisième type d'*ad hominem* est appelé en latin le *tu quoque*, le « toi aussi ». Il consiste à rejeter l'argument pour une question d'hypocrisie, par exemple quand on néglige les avertissements d'un fumeur qui nous prévient que fumer est mauvais pour la santé.

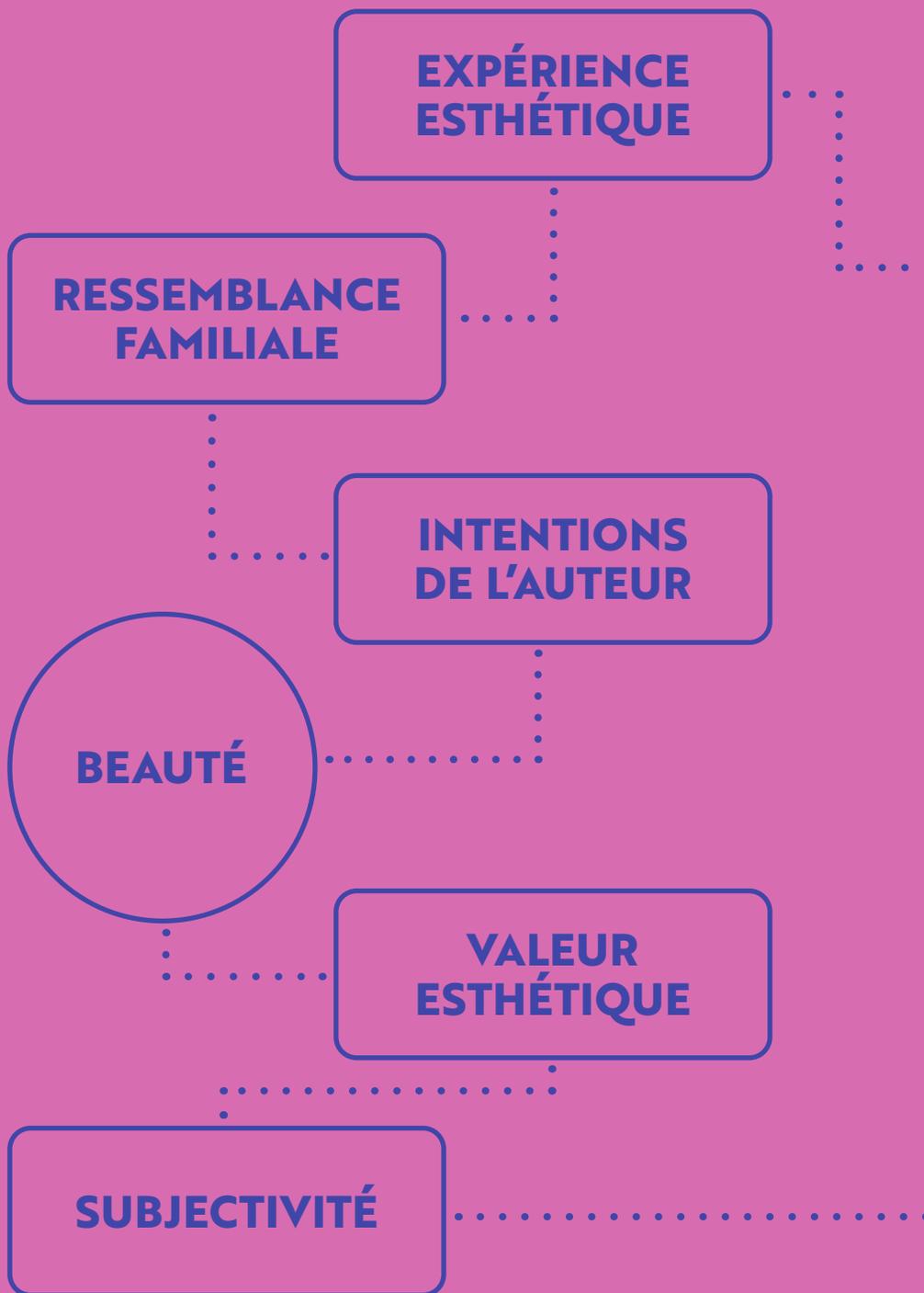
Rien de tout cela n'empêche pourtant l'orateur d'avoir raison. Il est entièrement possible que son argument soit juste, même s'il est désagréable, qu'il est pris dans un conflit d'intérêts potentiel ou qu'il est lui-même hypocrite dans sa manière d'agir en relation avec l'argument. Ce qui compte, c'est le contenu.

Quand on en vient aux attaques personnelles, non seulement on s'empêche potentiellement d'apprendre quelque chose, on modifie aussi la norme du discours pour en faire un conflit entre personnes plutôt qu'un débat d'idées en quête de la vérité.

LA DÉCONTEXTUALISATION

Une bonne manière de mesurer les mérites d'un argument est de le décontextualiser. Cela implique de négliger consciemment tous les détails concernant l'orateur, sa position sociale, son comportement, tout ce qui n'est pas directement relié au contenu de son discours. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut plus ne pas être d'accord, seulement que, quand on ne l'est pas, ce sera en raison du contenu des arguments eux-mêmes, pas d'autres choses.

Ad hominem, tu quoque, Post hoc ergo propter hoc, circulus in demonstrando



CHAPITRE 4

ESTHÉTIQUE

ART

LIBERTÉ
D'EXPRESSION

MORALISME

INTERPRÉTATION

La philosophie de l'**ART** et de la **BEAUTÉ** est connue sous le nom d'**ESTHÉTIQUE**. Les esthéticiens se posent les questions de la valeur de l'art, des caractères qui font d'un objet une œuvre d'art, de la création, de l'exposition et de la réception des œuvres, etc. Bien des philosophes ont proposé une théorie du rôle de l'art dans la société, et de la beauté dans la vie.

Les philosophes grecs de l'Antiquité considéraient la beauté comme l'une des valeurs de l'art, parmi lesquelles ils plaçaient aussi la **CATHARSIS** : l'expérience et la libération de certaines émotions fortes. Socrate et **PLATON** s'inquiétaient d'ailleurs que les artistes puissent manipuler les émotions irrationnelles des spectateurs dans leurs œuvres. Cette inquiétude a été plus tard taillée en pièces par l'Allemand **FRIEDRICH NIETZSCHE**, qui a défendu la tragédie grecque comme la combinaison idéale de la raison et de l'émotion (symbolisées par les dieux grecs Apollon et Dionysos, respectivement).

Avec le temps, la difficulté de définir l'art par un ensemble de conditions nécessaires ou suffisantes est devenue évidente. Les tentatives plus contemporaines ont subi l'influence de l'Autrichien (puis Britannique) **LUDWIG WITTGENSTEIN**. On les appelle les **AIRS DE FAMILLE** dans les médias et les arts. Cette approche cherche à identifier ce que les œuvres ont en commun et permet à de nouvelles formes artistiques de se développer, par exemple le graffiti.

Il existe aussi des désaccords sur l'objectif ou la valeur de l'art. Certains se concentrent sur l'art comme **EXPRESSION DE SOI**, d'autres explorent son rôle **MORALISTE**. D'autres encore refusent toute tentative de le définir et défendent l'art pour l'art. Selon eux, les œuvres ont une **VALEUR INTRINSÈQUE**. Quand ils le défendent dans les termes de l'essentialisme, les philosophes parlent de l'art comme d'une **EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE** qui naît de l'observation des œuvres.

Ainsi l'esthétique inclut des théories sur l'art, sur le jugement et l'expérience esthétiques, les émotions et les interprétations des œuvres. Des questions épineuses apparaissent, par exemple pour savoir si l'art rupestre était bien de l'art, ou simplement un moyen de communiquer ou de décrire l'environnement, ce qui soulève la question de l'**INTENTION DE L'AUTEUR**. Faut-il en tenir compte quand on interprète et qu'on critique les œuvres? Comment faire quand on ne peut la connaître? Doit-elle vraiment guider notre lecture de l'œuvre?

Le problème de l'intention se relie également aux débats sur la **CENSURE**. Les amateurs d'art cherchent souvent à protéger les artistes et leurs œuvres de toute censure, ils défendent leur liberté d'expression. L'art est un médium puissant, qui reflète et modifie les sociétés. L'interaction de l'esthétique, de la politique et de la morale est intéressante et complexe. Il serait vraiment réducteur de juger l'art inutile.

ESTHÉTIQUE

ESTHÉTIQUE

Philosophie de l'art, de la valeur esthétique et du goût artistique.

EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE

Expérience émotionnelle unique qu'inspire un objet chez ceux qui l'observent.

CLIVE BELL

(1881–1964) Critique d'art, membre du groupe de Bloomsbury, qui a inventé la théorie de la forme signifiante : un objet est une œuvre s'il inspire une expérience esthétique.

GRUPE DE BLOOMSBURY

Intellectuels, philosophes et artistes anglais vivant à Londres au début du XX^e siècle.

VALEUR INTRINSÈQUE

Valeur essentielle d'un objet fondée sur sa singularité et son irremplaçabilité.

CENSURE

Interdiction de livres, films, œuvres, journaux et autres, en raison de leur caractère obscène ou menaçant.

EXPRESSION DE SOI

Expression des idées, des sentiments, des pensées, d'un individu au travers de l'art ou de ses écrits.

PLATON

(vers 427–347 av. J.-C.) Élève de Socrate et professeur d'Aristote, qui s'inquiétait de la manipulation des émotions des spectateurs au théâtre et craignait l'irrationalité de ces émotions.

INTENTION DE L'ARTISTE

Ce qu'un artiste avait en tête au moment de créer l'œuvre, l'interprétation qu'il comptait susciter.

CENSURE

ART

ART

Objet créé dans le but de procurer une expérience esthétique.

CATHARSIS

Expérimentation et libération de certaines émotions fortes.

FRIEDRICH NIETZSCHE

(1844–1900) Philologue allemand qui a défendu la tragédie grecque comme combinaison unique de raison et d'émotion.

AIR DE FAMILLE

Concept de Ludwig Wittgenstein pour identifier des choses souvent groupées ensemble sans qu'elles partagent un ensemble de conditions nécessaires définies, seulement quelques caractères communs.

LUDWIG WITTGENSTEIN

(1889–1951) Philosophe et logicien qui a inventé le concept de ressemblances familiales.

PARADOXE DE LA FICTION

Théorie de Colin Radford qui tente d'expliquer nos réponses émotionnelles à des scénarios pourtant fictifs.

BEAUTÉ

BEAUTÉ

Mélange de qualités ou de caractères esthétiquement plaisants.

MARTHA NUSSBAUM

(née en 1947) Philosophe qui avance que nous pouvons apprendre d'œuvres narratives esthétiquement et moralement bonnes. La lecture d'un grand roman serait alors une forme d'activité morale.

FORMATION MORALE

Mécanisme par lequel les valeurs s'enracinent. Peut s'appliquer à la morale, aux valeurs ou aux vertus.

Est-ce de l'art ?

→ Personne ne s'accorde sur la définition de « l'art », pourtant un artiste dira de lui-même qu'il a créé une œuvre. L'intention de l'artiste compte, tout comme l'expérience esthétique acquise quand on observe l'œuvre.



On rencontre souvent la même question devant une œuvre innovante: « Est-ce que c'est de l'art? » L'art est difficile à définir, en partie parce que la nature créative des artistes les pousse à explorer et repousser les limites. Il y a ainsi plusieurs réponses à cette question.

L'art est-il ce qui produit une expérience esthétique? Cela paraît trop large, puisque cette définition inclut aussi la nature. Nous pouvons nous émouvoir d'un beau coucher de soleil. Est-ce une représentation de la réalité qui inspire des émotions exaltantes? C'est l'idée classique, qui remonte à Platon. Elle a été adoptée sous une forme plus contemporaine par R. G. Collingwood, philosophe anglais qui voit l'artiste comme celui qui exprime une idée auparavant vague et lui permet de se manifester en une expérience émotionnelle unique.

Les Grecs de l'Antiquité pensaient que l'art devait être beau, mais selon la définition de Collingwood, une œuvre pourrait bien n'exister que dans l'esprit de l'artiste. Imaginez-vous en train d'écouter « 4'33" », du

compositeur américain John Cage : 4 minutes et 33 secondes de silence... Avez-vous entendu une chanson? Certains affirment qu'il faut tenir compte de l'intention de l'artiste pour juger qu'une œuvre est de l'art.

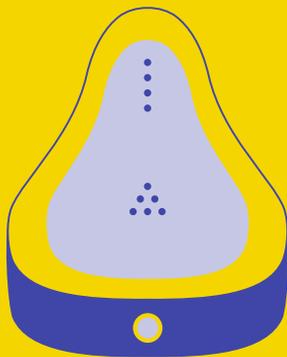
Les esthètes qui formaient le groupe de Bloomsbury, des intellectuels, philosophes et artistes anglais qui vivaient à Londres au début du XX^e siècle, cherchaient à définir l'art grâce à des caractères formels tels que la forme, la ligne, la composition, la texture et la couleur. Il est pourtant difficile de trouver un ensemble de caractères nécessaires et suffisants qui s'appliqueraient à toutes les œuvres, tous les médiums possibles.

Plutôt qu'une définition rigoureuse, des esthéticiens parlent seulement d'un « air de famille », une idée née chez Wittgenstein. Le critique d'art américain Arthur Danto propose une définition simple dans sa « théorie institutionnelle » : l'art est ce que le monde de l'art dit être de l'art. Quant à nous, nous retournerons à la définition de l'art comme une œuvre créée dans l'intention de produire une expérience esthétique.

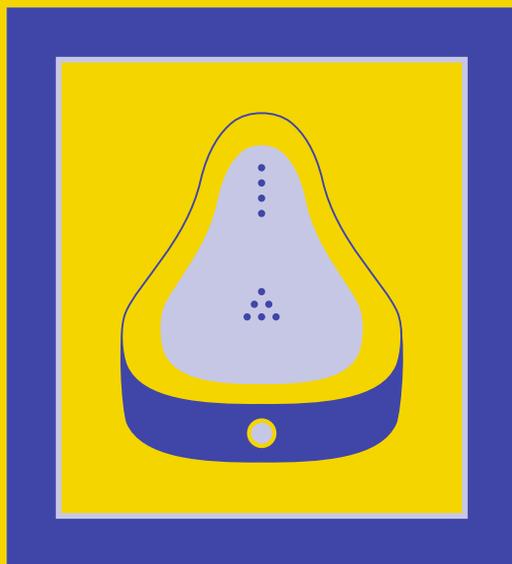
LA FONTAINE DE DUCHAMP

L'artiste Marcel Duchamp a déclenché un tollé quand, en 1917, il a exposé un urinoir signé «R. Mutt 1917» et l'a nommé Fontaine. Cet exemple de ce qu'il appelait le «readymade» était conçu pour défier et étirer la définition de l'art,

afin qu'elle inclue les objets trouvés, interprétés et présentés d'une certaine manière. Une réplique datée de 1964 est exposée à la galerie Tate Modern de Londres. Elle demeure une œuvre fondatrice de l'art du XX^e siècle.



URINOIR



ART

La beauté est-elle dans l'œil du spectateur ?

→ Oui, la beauté est subjective. Mais ça ne veut pas dire que nous ne serons jamais d'accord sur la beauté des œuvres. Nous percevons la beauté individuellement, mais certaines œuvres passent l'épreuve du temps et sont collectivement perçues comme belles.



Le lien qui unit les concepts d'art et de beauté (et de vérité, et de liberté) a évolué avec le temps. Dans la

Grèce antique, Platon considérait la beauté comme l'équivalent du bien, mais il hésitait à placer l'art dans cette catégorie. Il se méfiait des œuvres et craignait qu'elles ne corrompent leur public, car elles n'imitaient pas précisément la réalité. Elles n'en étaient que des copies, nécessairement inférieures.

Les philosophes des Lumières reliaient souvent la beauté à la liberté. On constate une telle connexion dans les travaux de trois philosophes allemands : Immanuel Kant et sa *Critique de la faculté de juger* (1790), Friedrich Schiller et son essai *Sur l'éducation esthétique de l'homme* (1794), enfin G.W.F. Hegel avec sa *Phénoménologie de l'esprit* (1807).

Pour Kant, l'expérience de la beauté était le sentiment de liberté qu'on ressent face à l'œuvre approchée sans préjugé ni préoccupation pratique. Il estimait la beauté subjective parce qu'affaire de sensibilité plutôt que de raison. Toutefois, il jugeait que tous pouvaient ressentir la même sensation de beauté sous certaines conditions.

Dans le même temps, Schiller et Hegel voyaient la beauté comme une propriété objective de l'objet d'art. Hegel appelait cette beauté une « manifestation de la liberté », un phénomène naturel qu'on pouvait décrire par ses caractères formels, tels que l'unité ou l'harmonie. Il voyait également un lien organique entre la beauté et le divin, l'esprit, le bien, et ce qu'on pourrait appeler Dieu.

À l'inverse de Schiller et Hegel, l'Écossais David Hume avançait que la beauté était bien subjective. Comme différentes personnes pouvaient avoir différentes idées du beau, la beauté ne pouvait être une propriété inhérente ou objective des objets ; c'était la perception individuelle d'un esprit singulier.

Hume jugeait compliqué de formuler un étalon standard de la beauté. Il finit tout de même par déclarer que les œuvres qui passaient l'épreuve du temps, louées par des critiques innombrables qui s'accordaient sur leur beauté, étaient belles, en effet. Cet accord collectif entre individus pouvait bien être considéré comme un étalon objectif. C'est probablement ce que nous pourrions avoir de mieux en la matière.

LE MYTHE DE LA BEAUTÉ

Le concept de beauté est devenu un lieu de résistance contre les idées dominantes, ces dernières années. Les féministes, comme Naomi Wolf, ont combattu le « mythe de la beauté » qui impose des standards impossibles aux femmes pour les maintenir dans

une position d'infériorité. Cette idée très restrictive de la beauté force les comportements et aboutit à des jugements hâtifs fondés sur l'apparence. Pour défier la norme de beauté des Blancs européens, le militant américain Malcolm X a proclamé « black is beautiful ».



L'auteur est-il mort ?

→ Oui, car nous sommes de nos jours libres dans nos interprétations des œuvres. De nombreux artistes contemporains livrent leurs œuvres au public. Quelle place reste-t-il aux critiques d'art ?



Les critiques d'art ont souvent beaucoup d'influence sur la réception des œuvres. Leur jugement vient souvent avec cette idée traditionnelle d'une lecture « idéale » de l'œuvre, informée le plus souvent par l'intention de l'artiste qui l'a produite.

Il paraît censé de vouloir savoir ce qu'un artiste avait en tête, quel était le contexte de création d'une œuvre, car ces informations nous aideront à la comprendre. Toutefois, nous n'y avons pas toujours accès. Certains artistes sont morts depuis des siècles, d'autres publient sous pseudonyme...

Il est parfois extrêmement difficile de savoir qui était réellement un artiste. Même en laissant de côté les cas les plus épineux, les attributions erronées et les pseudonymes, certaines œuvres ont de multiples auteurs. Dans le cas des films, par exemple, un très grand nombre d'artistes travaillent sur chaque projet. Dans le cas de ce genre d'œuvres à grande échelle impliquant plusieurs auteurs, nous ignorons lequel aura le plus manifesté sa vision.

Il y a une forme de liberté dans ce renoncement au besoin de vérifier ce que l'auteur édicte pour l'interprétation « correcte » de son œuvre. Chaque spectateur peut ainsi trouver le sens qui lui conviendra. En 1946, les philosophes américains W. K. Wimsatt et Monroe Beardsley ont déclaré que l'intentionnalité en art était un sophisme. Ils ont ainsi annoncé la « mort de l'auteur » avant Roland Barthes en 1967, et autorisé chacun à interpréter les œuvres à sa manière.

Ce sophisme de l'intention libère les œuvres de leur créateur et protège les artistes, souvent tenus pour responsables de leurs créations. Cette approche risque toutefois d'ouvrir la porte à la validation de toutes les interprétations, de sorte que n'existerait plus aucune interprétation fondamentale.

Les critiques ne s'inquiètent pas pour autant : ils disent se contenter de juger les œuvres par elles-mêmes. Cela implique de se passer de toute référence à des influences externes, telles que l'intention de l'artiste ou la valeur de l'œuvre. Compris ainsi, l'auteur est mort, en effet.

LE SOPHISME DE L'INTENTIONNALITÉ

Le sophisme de l'intentionnalité est une expression de W.K. Wimsatt et Monroe Beardsley pour décrire les problèmes qui émergent quand on tente de former un jugement esthétique sur une œuvre en devinant l'intention de son auteur. En résumé, c'est un sophisme de dire que l'intention de l'auteur devrait contraindre l'interprétation de l'œuvre. Une fois l'auteur ainsi ôté, une fois l'auteur « mort », l'œuvre s'ouvre à toutes les interprétations.



Avons-nous vraiment peur des monstres ?

→ Quand nous regardons un film d'horreur, nous avons peur parce que nous nous plongeons par l'imagination dans les idées et l'histoire du film. Les émotions que nous ressentons ne sont pas feintes, même si nous savons que le monstre n'existe pas vraiment.



Pourquoi avons-nous peur d'une fiction ? Nous savons que le monstre du film n'est pas réel, c'est pourquoi nous ne sortons pas du cinéma en criant, pourtant nous avons peur, notre pouls s'accélère. Nous ressentons aussi de la sympathie pour le protagoniste d'un roman, parfois nous en tombons même amoureux. En 1975, l'Anglais Colin Radford a appelé cela le paradoxe de la fiction et conclu que nos réponses émotionnelles aux œuvres de fiction étaient irrationnelles.

Se concentrant sur le paradoxe de l'horreur dans son article de 1978 « Fearing Fictions », l'Américain Kendall Walton décrit un homme, Charles, qui « regarde un film d'horreur sur un horrible monstre vert ». Walton décrit les réactions de Charles et précise qu'après le film « Charles avoue avoir été terrifié par le monstre ». Walton s'oppose à cet aveu, car, selon lui, Charles savait très bien que le monstre n'existait pas et qu'il ne risquait rien. Il avance que Charles a vécu des pseudo-émotions, une quasi-peur, parce que

la croyance en l'existence manquait. Charles ne croyait pas vraiment en la réalité du monstre.

Une solution plus convaincante de ce paradoxe est que nous plongeons en imagination dans le scénario, aux côtés des personnages, si bien que notre réponse émotionnelle est bien réelle même si le récit ne l'est pas. Le Britannique Peter Lamarque suggère que les personnages de fiction pénètrent notre monde, plutôt que nous le leur comme auraient dit Walton et Radford. Nous sommes ainsi vraiment « effrayés et émus » parce que nos pensées sont bien réelles et que les émotions qu'elles provoquent le sont donc aussi.

L'Américaine Martha Nussbaum est d'accord pour dire que nous répondons aux œuvres par nos émotions et prétend que nous pouvons par cela apprendre d'elles, en particulier des fictions. Elle estime que lire un bon roman peut être moralement formateur. Ainsi, la littérature peut être source de vérité, car elle décrit des activités humaines, que nous observons et auxquelles nous réagissons au fur et à mesure du récit.

LA RÉPONSE DÉRANGANTE



En 1919, Sigmund Freud écrivait qu'un auteur pouvait déclencher une réponse dérangante chez le lecteur en jouant sur la ligne qui sépare la réalité de l'irréalité. Frankenstein, ou Le Prométhée moderne est le premier roman d'horreur gothique écrit en 1818 par Mary Shelley. Le

monstre de Frankenstein est un bon exemple de cet aspect dérangant parce qu'il possède des attributs humains (cheveux, dents, « yeux mouillés de larmes », parole) et vivants, attribués à quelque chose de tout à fait mort : une créature constituée de morceaux de cadavres.

La censure est-elle parfois nécessaire ?

→ Plutôt que censurer l'art, nous devrions inclure des avertissements appropriés sur les contenus et apprendre au public à exercer leur esprit critique, tout en appréciant les œuvres. Artistes et philosophes ont longtemps défendu la liberté d'expression.



Historiquement, la censure s'exerce quand un parti politique en place désapprouve une œuvre. Quand des dictateurs cherchent à faire taire les dissidents, des livres sont brûlés, des artistes exilés. Ces réactions démontrent que l'art convoie des messages politiques, qu'il critique les normes. Les amateurs d'art défendent la liberté d'expression, jugée nécessaire pour protéger les artistes. Cette défense peut aller jusqu'à estimer impossible tout jugement moral sur l'art.

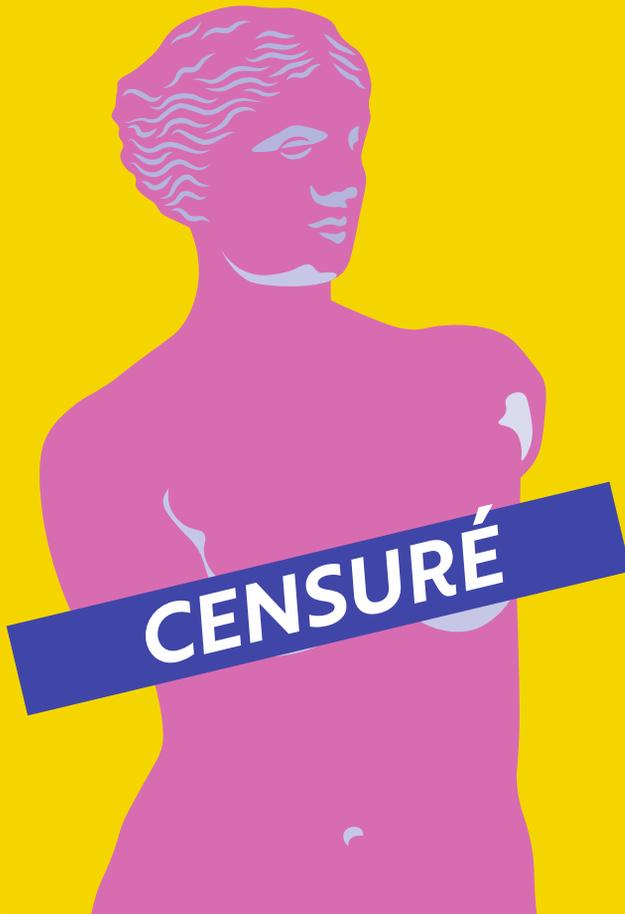
L'autonomisme, aussi appelé esthétisme, établit l'art et la morale comme des domaines de valeur autonomes et complètement séparés. L'art devrait ainsi n'être jugé qu'au moyen de valeurs artistiques, esthétiques. L'autonomisme radical de Clive Bell et du Bloomsbury Group allait jusqu'à juger absurde d'évaluer une œuvre d'art en termes politiques ou moraux. D'autres affirment que, même si former un jugement moral sur une œuvre est possible, cela ne devrait pas intervenir dans sa valeur esthétique.

Contre les autonomistes se sont élevés les moralistes. Noël Carroll est un moraliste modéré. Selon lui, certaines œuvres se préoccupent de morale, ce qui rend le

jugement moral pertinent et approprié. C'est très clair dans l'art narratif, où les personnages se côtoient et affrontent des dilemmes moraux. L'Américaine Mary Devereaux affirme que la valeur morale est *toujours* pertinente dans l'évaluation esthétique si elle participe de l'œuvre et qu'un vice moral *peut* affecter la valeur esthétique globale.

Parmi les exemples d'œuvres où les valeurs esthétiques et morales s'opposent, citons la musique du compositeur allemand et ouvertement antisémite Richard Wagner, au XIX^e siècle, ou encore de la documentariste proche du parti nazi Leni Riefenstahl, dont le film de propagande *Le Triomphe de la volonté* (1935) est esthétiquement plaisant, mais moralement vicié. Ces œuvres se comprennent mieux quand on tient compte de leur portée morale et de leur contexte sociopolitique. Toutefois, plutôt que les censurer, nous devrions chercher à les comprendre et à les critiquer. Cela implique d'apprécier leur beauté et d'identifier leurs défauts moraux. La responsabilité de l'artiste dans ces fautes morales est encore une autre question à évaluer.

L'ÉVOLUTION DES VALEURS



Imaginez qu'il faille censurer ou cacher une œuvre à chaque fois qu'elle offensait quelqu'un! Les valeurs changent avec les époques, ce qui était autrefois offensant ou illégal (par exemple, l'homosexualité) peut très bien être parfaitement accepté aujourd'hui. Les artistes jouent un rôle important dans le renversement des normes injustes de leur temps et la révélation des causes politiques futures.

VERTUS

VICES

ÉTHIQUE

DÉONTOLOGIE

**EXPÉRIENCES
DE PENSÉE**

**RÈGLES MORALES
UNIVERSELLES**

MAXIMES

**ÉTHIQUE
DE LA
VERTU**

CHAPITRE 5

MORALE

MACHINE À
EXPÉRIENCE

COMPROMIS

ÉTHIQUE
DU CARE

SPÉCISME

ÉTHIQUE
ANIMALE

UTILITARISME

La **PHILOSOPHIE MORALE** est cette branche de la philosophie qui s'intéresse à la question des valeurs telles que le bien et le mal, le juste et l'injuste. Vous croiserez ici des théories sur l'origine de l'**ÉTHIQUE**, son objectivité ou sa subjectivité (la méta-éthique).

Les moralistes se demandent comment porter un jugement moral sur nos décisions, comment déterminer le meilleur chemin d'actions (tel que défini par les théories normatives comme la **DÉONTOLOGIE**, l'**UTILITARISME**, les théories du contrat social et l'**ÉTHIQUE DE LA VERTU**). Tout cela implique aussi de considérer les applications de ces théories dans la vraie vie (l'éthique appliquée) intime et professionnelle, en politique et en matière technologique.

Les théories morales tentent de définir l'acte juste. Elles nous guident en tant qu'agents moraux dans le jugement de scénarios éthiques. Des moralistes comme **IMMANUEL KANT** affirment que la morale consiste à agir conformément à une **MAXIME** (une action guidée par un principe) qu'il serait possible de rendre universelle. L'acte en lui-même et son intention sont ce qui compte. Cette théorie a donné naissance à la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Inversement, les conséquentialistes — ce qui inclut les utilitaristes — pensent que ce sont les conséquences d'un acte qui déterminent son caractère moral. Par exemple, **JEREMY BENTHAM** avance que nous visons tous le plaisir et que nous évitons tous la douleur, et qu'ainsi maximiser le bonheur pour le plus grand nombre et minimiser la douleur devrait être notre objectif. John Stuart Mill précise à sa suite que causer du tort devrait limiter notre liberté.

Autre théorie morale célèbre, l'**ÉTHIQUE DE LA VERTU**, née dans la Grèce antique et les écrits d'**ARISTOTE**, se demande comment mener une vie épanouie. Elle a connu une résurgence ces dernières années et guide les approches éthiques de l'éducation, du soin et de la médecine, entre autres professions.

La vie épanouie prend comme guide de bonnes habitudes pratiques (les vertus) afin de faire le bien de la bonne façon pour les bonnes raisons. Les agents moraux éviteront les vices en s'abstenant des comportements excessifs ou déficients. Par exemple, si le courage est une vertu, la témérité (excès) ou la couardise (défaut) en sont les vices correspondants, selon la doctrine du juste milieu.

Les philosophes moraux aiment inventer des cas d'école, des **EXPÉRIENCES DE PENSÉE**, qui testent nos intuitions à déterminer les normes éthiques applicables. Parmi celles-ci, les plus célèbres sont : le dilemme du tramway de Philippa Foot, qui a connu d'innombrables variantes ; le célèbre violoniste inconscient de Judith Jarvis Thompson, qui illustre la doctrine du double effet ; et l'enfant qui se noie de Peter Singer, qui encourage au don.

Nous, humains, devons nous intéresser à la morale parce que nous sommes des êtres sociaux, nous vivons en communauté. Comme nous partageons tous la même planète, nous devons aussi nous assurer que nos comportements ne causent aucun mal, ni aux personnes ni aux animaux. Ainsi, les questions de la vie bonne, les questions d'éthique, les questions de la philosophie morale nous concernent tous.

MORALE

RELATIVISME MORAL

Argument selon lequel la morale est relative soit aux individus (subjectivisme), soit aux cultures (relativisme culturel), et qu'il n'existe pas de morale universelle objective.

ÉTHIQUE

Normes ou principes qui guident l'action et la jugent. Peut inclure des normes sociales ou culturelles, ainsi que les questions d'étiquette.

PHILOSOPHIE MORALE

Branche de la philosophie qui considère les concepts de bien et de mal, de juste et d'injuste.

PHILOSOPHIE MORALE

ÉTHIQUE ANIMALE

Considération morale des animaux non humains et de leur traitement. Couvre les droits et le bien-être animal.

DÉONTOLOGIE

Théorie morale normative fondée sur la centralité du devoir. Parfois appelée éthique de l'obligation, la déontologie a donné naissance à l'idée de droits humains fondamentaux.

IMMANUEL KANT

(1724–1804) Philosophe allemand de l'époque des Lumières qui cherchait la vérité à l'aune de la raison (sans émotion).

MAXIME

Principe subjectif selon lequel nous agissons. Une maxime peut s'universaliser pour créer une règle morale universelle.

RÈGLE MORALE UNIVERSELLE

Règle morale qui s'applique à tout le monde, partout, tout le temps.

DÉONTOLOGIE

ÉTHIQUE DE LA VERTU

ARISTOTE

(384–322 av. J.-C.) Philosophe et polymathe grec qui plaçait la vertu au cœur de l'éthique, car elle permettait de mener une vie bonne.

ÉTHIQUE DE LA VERTU

Théorie normative fondée sur l'idée que l'humain cherche à mener une vie épanouie, et que le meilleur moyen d'y parvenir est de développer des habitudes vertueuses. Cela inclut d'éviter les vices.

VERTUS MORALES

Traits de caractère qui aident à mener et à agir en vue de la vie bonne, tels que la générosité, l'honnêteté et la patience.

VICES

Mauvais traits de caractère, par excès ou défaut d'une vertu. Par exemple, la couardise et la témérité sont des vices, par rapport à la vertu du courage.

ÉTHIQUE DU CARE

Éthique féministe souvent reliée à l'éthique de la vertu, qui défend le soin comme principe éthique central pour éclairer la décision morale.

UTILITARISME

Théorie normative fondée sur la maximisation du bien pour le plus grand nombre possible. Parfois appelée conséquentialisme, cette théorie se concentre sur les conséquences de nos actes.

JEREMY BENTHAM

(1748–1832) Philosophe britannique, fondateur de l'utilitarisme et inventeur du panoptique. Son corps préservé est exposé à l'University College de Londres.

CALCUL HÉDONISTE

Évaluation d'un acte selon la quantité de bonheur et de plaisir, ou de douleur et de souffrance, qu'il provoquera.

EXPÉRIENCE DE PENSÉE

Scénario imaginaire qui nous permet d'explorer des idées ou des intuitions familières dans des situations particulières.

UTILITARISME

Qu'est-ce que la vie bonne ?

→ Une vie bonne est celle que mène une personne vertueuse. Les vertus sont les bons traits de caractère, comme la compassion, l'honnêteté, la gentillesse et la rigueur. Elles aident à guider nos vies pour le meilleur.



Certains nous impressionnent par leurs qualités morales. Ce sont des personnes courageuses ou gentilles, honnêtes ou réfléchies. Ces qualités morales sont appelées des vertus, des traits de caractère qui permettent d'atteindre l'excellence morale. Si cela vous paraît élitiste de parler d'excellence, pensez à vos proches. Ceux pourvus de vertus sont certainement des gens que vous admirez, auxquels vous aimeriez ressembler.

Aristote disait que la vertu est le cœur de l'éthique. Nous devrions nous efforcer de devenir vertueux. Il faut du travail, de la pratique, un entraînement constant qui doit démarrer très jeune (le philosophe chinois Confucius était d'accord : la famille est selon lui le premier professeur de morale). Aristote pensait qu'il existait des vertus très nombreuses et que nous les renforçons par de multiples activités. Il y a les vertus intellectuelles, comme la curiosité, et les vertus morales, comme la générosité. Certaines traditions introduisent aussi des vertus spirituelles. Quand nous

disposons de toutes les vertus, Aristote disait que nous sommes épanouis, un état qu'il appelait *eudaimonia*.

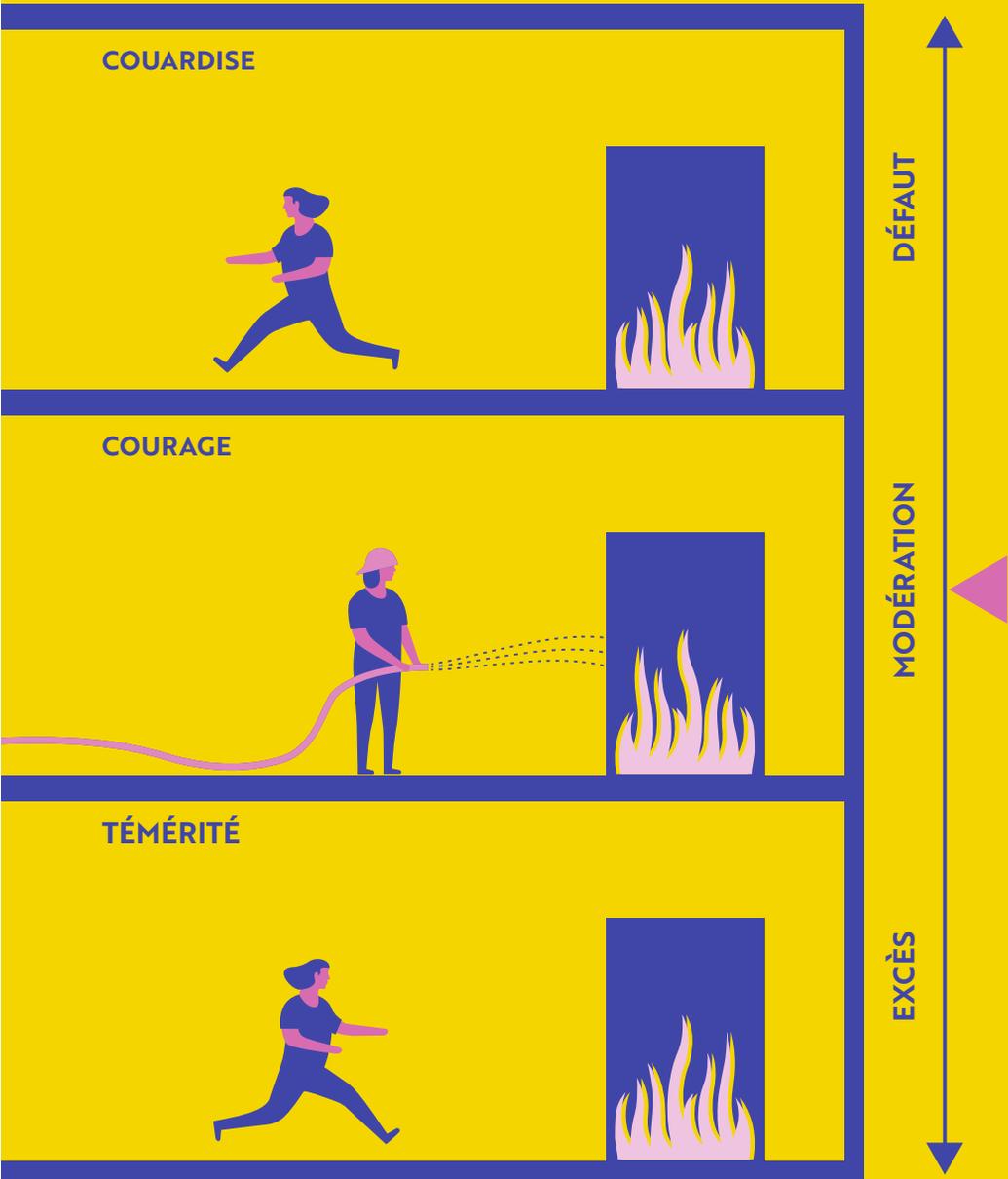
L'éthique de la vertu d'Aristote peut sembler individualiste, si ce n'est que nous ne pouvons apprendre les vertus qu'auprès des autres : il nous faut des professeurs pour nous guider, nous entraîner, nous corriger au besoin. En effet, Aristote nous considérait comme des animaux sociaux. Certains d'entre nous sont solitaires bien sûr, mais la plupart dépendent de leurs liens aux autres. Nous ne tirons du sens de nos vertus qu'en réalisant notre nature sociable. Impossible d'être généreux sans personne autour. Nos vertus parcourent le monde social pour nous relier aux autres.

S'il y a de bons traits de caractère, c'est qu'il y en a aussi de mauvais. Les moralistes les appellent des vices, ils incluent la cruauté, l'égoïsme, l'avarice et la malhonnêteté. Les vices provoquent de la souffrance et nuisent à nos proches. Résister aux vices est aussi important qu'entraîner ses vertus.

LA MODÉRATION EST D'OR

Nos actes et nos émotions peuvent tendre à l'excès ou au défaut. Nous pouvons nous préoccuper trop ou pas assez, nous pouvons être trop paresseux ou trop zélés. Aristote affirmait que nous devons viser

la modération en toute chose, l'équilibre parfait, éviter les excès d'un côté et les défauts de l'autre, en agissant de manière appropriée et en ressentant correctement chaque situation particulière.



Existe-t-il des règles morales universelles ?

→ Non. D'ailleurs, tout le monde ne pense pas que la morale consiste à identifier des règles qui marcheraient partout et tout le temps. Même si elles existaient, personne ne saurait lesquelles, ni comment les découvrir.



Une règle morale universelle doit s'appliquer à tout le monde, partout. Peu importe la culture ou

la religion, peu importe le métier ou la vie qu'on mène : si ces règles sont bien universelles, il faudra les respecter, sans aucune exception.

L'hypothèse paraît osée. Quelles seraient ces règles universelles? Qu'est-ce qui les rendrait universelles? Comment être sûr d'avoir identifié les bonnes? La réponse la plus célèbre à toutes ces questions nous a été fournie par le philosophe allemand Immanuel Kant au XVIII^e siècle.

Kant cherchait à identifier des maximes, qui sont les règles qui guident nos actions, sans égard pour leurs conséquences. Par exemple, « Nous devons aider les gens dans le besoin » est une bonne règle à suivre, que nous réussissions ou non à aider les personnes en question. Il est possible d'identifier ces maximes grâce à un test un peu particulier que Kant nommait l'impératif catégorique : « Agis de telle sorte que ta maxime puisse être érigée en loi universelle. »

Que vaut cette idée de loi morale universelle? Si tout le monde suivait les mêmes règles, nous disposerions d'une bonne base pour vivre ensemble. De plus, l'identification des maximes exige le raisonnement, ce qui nous préserverait des actes irréflectés. L'universalisme est au cœur de l'esprit cosmopolite de notre temps. La Déclaration universelle des droits de l'homme est une règle morale universelle.

Les critiques pointent malgré cela trois problèmes dans la morale kantienne. D'abord, la morale est-elle affaire de règles? La vie est trop chaotique et imprévisible pour cela. Ensuite, personne ne s'accorde sur ce que seraient ces règles, pourtant une règle universelle devrait être universellement reconnue. Enfin, les moralistes désapprouvent cette méthode qui consiste à chercher l'universel en ignorant le particulier. Les parents ont bien des obligations particulières à l'égard de leurs enfants. Le défi est-il de trouver à tout prix une règle universelle qui corresponde à nos obligations particulières?

LES POINTS COMMUNS DE KANT

Comment pourraient exister des règles morales universelles quand nos modes de vie sont si différents? Selon Kant, tous les êtres humains partagent des points communs profonds, qui sont la base des règles morales. Si c'est bien le cas, il existerait une connexion forte entre l'humanité et la moralité.



HUMANITÉ



MORALITÉ

Peut-on sacrifier une personne pour en sauver d'autres ?

→ Oui, selon les utilitaristes qui estiment que la valeur morale d'un acte se juge à ses conséquences. En d'autres termes, « la fin justifie les moyens ».



Nous sommes parfois tenus de faire quelque chose qui nous déplaît avant d'atteindre ce qui est désirable, par exemple, réviser un examen pour l'obtenir plutôt que regarder des vidéos. Nous calculons dans ces cas-là les conséquences potentielles de nos actes pour décider que faire, et que ne pas faire.

La théorie morale utilitariste part de cette idée et avance que les actes sont moralement justifiés lorsqu'ils aboutissent au bonheur et au plaisir, et injustifiés dans la mesure où leurs conséquences produisent de la souffrance et du malheur (à soi ou aux autres).

Les théories de la déontologie et de l'utilitarisme s'opposent souvent. Le déontologue défend la rectitude de l'acte, quel qu'en soit le résultat. Pour Kant, « Tu ne tueras point » est une règle morale universelle (un impératif catégorique) qui ne souffre aucune exception. Les utilitaristes, au contraire, estiment qu'un acte « mauvais » aboutit parfois à un bien plus grand. Par exemple, tuer Hitler aurait sauvé d'innombrables vies. Il faut ainsi parfois choisir le moindre de deux maux, la moins mauvaise option, celle qui minimisera la souffrance et le malheur.

Jeremy Bentham (1748–1832) a inventé l'utilitarisme et le calcul hédoniste. Il pensait que nous pouvions mesurer la souffrance et le plaisir, les deux moteurs des êtres humains, les peser l'un par rapport à l'autre dans une balance abstraite. Les critères de mesure incluait l'intensité de la douleur (ou du plaisir) prévisible, ainsi que sa durée, le degré de certitude de la voir découler de nos actes, la probabilité qu'elle aboutisse à plus de douleur (ou de plaisir) encore, et le nombre de personnes qui s'en trouveraient affectées. L'agent moral devait ensuite prendre la décision objective qui s'imposait après ce calcul, tel un observateur impartial.

Une objection fréquente à l'utilitarisme consiste à remarquer que, comme nous ne savons pas lire l'avenir, les conséquences de nos actes sont le plus souvent imprévisibles. Ainsi, le bilan moral de nos actions ne serait que le résultat du hasard, puisque les bonnes intentions ne suffisent pas et que seul compte le résultat. Par ailleurs, tout le monde ne ressent pas du plaisir ou de la douleur pour les mêmes choses. C'est ce qui a poussé Peter Singer à juger qu'il faudrait établir les préférences individuelles de chacun avant de décider de nos actes.

LE DILEMME DU TRAMWAY

B

Pousseriez-vous une personne du haut du pont pour empêcher le tramway d'en tuer cinq autres?



A

Actionneriez-vous l'aiguillage afin que le tramway tue une personne au lieu de cinq?



Le dilemme du tramway est une célèbre expérience de pensée inventée par Philippa Foot en 1967 et adaptée par Judith Jarvis Thomson en 1985. Il s'agit de se poser les questions morales suivantes : (A) actionner un aiguillage pour dévier un tramway hors de contrôle vers un seul ouvrier plutôt que cinq ; (B) pousser quelqu'un du haut d'un pont si cela permet de stopper le tramway et sauver cinq ouvriers ? La plupart choisissent d'agir dans le premier cas, pas dans le second. La valeur morale d'une action n'est-elle déterminée que par ses conséquences ?



Quels droits pour les animaux ?

➔ Plus que ce qu'on leur donne. Les animaux sont très mal traités, individuellement et collectivement. La vie humaine dépend largement de l'exploitation, de la souffrance et de la mise à mort d'animaux.



Les animaux n'étaient pas un thème important de la philosophie occidentale jusqu'à la fin du

XIX^e siècle. Certains, comme le moine italien saint François d'Assise, nous poussaient déjà à mieux les traiter, mais il fallut attendre des siècles pour que de réels progrès apparaissent en éthique animale. Au cours du XX^e siècle, de plus en plus de gens se sont préoccupés de l'environnement, ce qui attirera aussi l'attention sur le sort des animaux. Des scientifiques, comme la primatologue Jane Goodall, nous ont aussi aidés à apprécier la complexité des vies animales.

Ces préoccupations morales pour les animaux ont parfois suscité de vives résistances. Scientifiques et philosophes ont avancé que les animaux ne ressentaient pas la souffrance, qu'ils n'étaient guère que des machines ou qu'ils n'existaient que pour être utiles aux humains. Ces opinions extrêmes sont rares de nos jours. Nous savons que bien des animaux, des pieuvres aux singes en passant par les cochons, font preuve d'intelligence, ressentent des émotions, qu'ils souffrent et expriment de la douleur.

Dans les années 1970, l'éthique animale a trouvé de bons arguments. Un concept populaire est apparu, le droit animal : les animaux ont des droits que nous respectons en les traitant correctement, et que nous violons en les traitant mal. L'Américain Tom Regan avançait que ces droits existaient parce que les animaux sont des « sujets de vie » et qu'une vie implique des désirs, des croyances et des espérances qu'il faut respecter. Les vaches veulent vivre, se déplacer et prendre soin de leurs veaux. Si elles peuvent faire tout cela, leurs vies se passent bien. Selon d'autres, le concept de « droits » ne convient pas aux animaux. Pour eux, le droit ne s'applique qu'au sein de communautés conscientes de leurs devoirs et de leurs responsabilités.

L'Australien Peter Singer a proposé une éthique animale utilitariste, selon laquelle nous devons agir pour maximiser le bien et qu'il n'y a pas de raison d'exclure les animaux de ce calcul. Le préjugé qui nous empêche de nous inquiéter du sort des animaux s'appelle le spécisme, il consiste à ne se préoccuper que de notre espèce et à considérer les autres comme inférieures, donc à les maltraiter.

L'INTELLIGENCE ANIMALE

On reconnaît de plus en plus d'intelligence aux espèces animales. À mesure que s'accroissent notre compréhension et notre connaissance de leurs capacités, la relation morale qui nous unit à eux se renforce, tout comme nos obligations à leur égard, afin de mieux les comprendre encore et mieux les traiter.



Pourquoi pas la machine à expérience ?

→ La réalité de nos expériences devrait compter. Le bonheur, l'accomplissement et la satisfaction n'ont pas la même saveur s'ils sont dispensés par une machine plutôt qu'obtenus au prix de nos efforts.



Les philosophes aiment avoir recours à des expériences de pensée pour nous aider à

philosopher. Une expérience de pensée est un scénario imaginaire qui nous mène à explorer des idées familières dans des situations étranges. La machine à expérience est une de ces expériences de pensée, imaginée par l'Américain Robert Nozick. Imaginez une machine qui peut vous fournir l'expérience que vous voulez, dont certaines merveilleuses, par exemple écrire un best-seller ou tomber amoureux de quelqu'un qui vous aime en retour. Quand vous serez branché à la machine, l'expérience vous semblera parfaitement réelle. Rien ne paraîtra imaginaire ni simulé. Vous pourrez ainsi jouir d'une vie de bonheur parfait et permanent. Nozick nous demande alors : « Pourquoi ne pas y rester branché pour toujours ? »

Apparemment, des études montrent que la plupart des personnes interrogées ne souhaiteraient pas y être branchées pour toujours. Cela paraîtra curieux aux hédonistes, qui estiment que les expériences

de bonheur et de plaisir sont le but de la vie. Dans la machine, vous vivrez constamment de telles expériences, à jamais. Une raison de ne pas se brancher est que le sentiment de lien avec la réalité importe. Dans la machine, les expériences ne sont pas réelles. Je vivrais peut-être l'expérience de tomber amoureux, mais je ne serais pas tombé amoureux d'une personne réelle. Cette personne, « mon amour », n'est pas et ne sera jamais réelle. Si vous me demandez : « Êtes-vous tombé amoureux d'un autre être humain ? », je devrais répondre par la négative.

D'autres critiques soulignent que l'expérience de la vie humaine ne devrait pas se limiter au plaisir et au bonheur. L'hédonisme insiste sur leur importance à raison, mais la vie, c'est bien plus que cela. L'adversité, la confusion, la déception, l'isolement, la lutte, être triste et se faire consoler, s'épanouir enfin, tout cela fait partie de la vie. Ces expériences sont ce qui fait de nous des humains et elles ne peuvent survenir que dans le monde réel, fait de difficultés, de possibilités et de lien.

LA MACHINE À EXPÉRIENCE DE NOZICK

La vie dans la machine à expérience est un délice sans fin. Les critiques jugent que ce n'est pas la vraie vie, et certainement pas la vie humaine. Dans la machine à expérience, nous ne ressentons jamais la douleur ni l'incertitude, nous ne luttons pas,

toutes choses qui font de nous des humains. Dans la vraie vie, quand nous tombons amoureux, un autre être humain bien réel est impliqué. Toutefois, dans la machine à expérience, il n'existe littéralement personne d'autre à aimer.



Avons-nous l'obligation de soins ?

→ Oui, mais la question piège est : « de qui ? » Et qu'est-ce que cela implique, quelles sont les barrières...



Le monde est plein de gens dont il faut prendre soin. Certains sont malades, physiquement ou mentalement. D'autres sont isolés. Certains sont fragiles ou très âgés, d'autres souffrent d'un traumatisme. Certains doivent être soignés de temps en temps, mais d'autres doivent l'être tout le temps. Nous pouvons prendre soin de nos proches comme des étrangers, des générations futures ou des animaux. Nous parlons des professions du soin, des soignants, et nous organisons nos sociétés pour qu'elles fournissent ces soins au travers d'institutions comme la Sécurité sociale. Le Mahatma Gandhi et d'autres chefs d'État voient aussi le soin comme le cœur de la politique. Les politiques fondées sur le soin peuvent aller plus loin que celles fondées sur la haine.

Les moralistes pensent le soin de différentes manières. Les déontologues considèrent que nous avons des devoirs envers les autres, qui impliquent des actes de soin. Les utilitaristes pensent que le soin des autres maximise le bien. Les partisans de l'éthique de la vertu jugent que des vertus telles que la générosité nous poussent à prendre soin des autres. Dans ces trois théories, on voit que le soin n'est pas le premier objectif de la morale. Il compte, mais

comme un sous-produit du devoir, de l'utilité ou de la vertu. Certains ont peur que cela nous pousse à minimiser l'importance du soin. De fait, des penseurs sont allés jusqu'à affirmer que le soin devrait être un principe central de notre éthique. Parmi eux, on trouve les premières moralistes féministes et le philosophe chinois Confucius.

Les moralistes féministes nous préviennent que les concepts jugés « féminins », de façon stéréotypique, sont souvent laissés de côté en philosophie. Le soin est aussi associé aux émotions et à l'intime, qui sont souvent placés à l'opposé de la rationalité et de l'objectivité. L'Américaine Carol Gilligan avançait que les femmes se concentrent sur leurs relations aux autres, ce qui place le soin au centre de leur pensée morale. De même, l'Américaine Nel Noddings juge que les relations de soin impliquent de savoir répondre aux besoins et au développement d'autrui. Ses travaux ont beaucoup compté dans l'attention portée au concept de soin, mais ils ont été critiqués pour leur adhésion aux différences de genre. Pourquoi penser le soin et les relations comme des concepts exclusivement féminins, puisque tout le monde a besoin de soin, et entretient des relations avec les autres ?

LES SOCIÉTÉS QUI PRENNENT SOIN VONT BIEN

*Tout le monde a besoin de soin.
Tout le monde peut prendre soin.
Le soin devrait être une activité
continue de nos vies partagées.
Bizarrement, le soin est souvent
lié à certains métiers et à un
certain genre. Nous devrions
étendre la signification du soin.
Certains moralistes nous poussent
à étendre le soin aux animaux et
à l'environnement. Les moralistes
féministes pensent que le soin est
plus central en politique que la
compétition ou le contrat social.*



À Rome, faut-il faire comme les Romains ?

→ Jusqu'à un certain point. On peut s'adapter à des choses que d'autres jugent moralement acceptables, mais pas à tout.



« À Rome, fais comme les Romains » signifie qu'il faut se conformer aux standards moraux

des autres cultures. Cela ne pose pas de problème, la plupart du temps. S'adapter aux habitudes locales peut être amusant et immersif. Cependant, parfois, ce proverbe pourrait nous pousser à faire des choses que nous jugeons moralement répréhensibles.

Disons que je suis une féministe vegan en vacances, que je loge chez des amis qui m'ont organisé une fête. Ils tuent et rôtissent un cochon et interdisent aux femmes d'assister à l'événement. Refuser de manger le cochon reviendrait à les insulter, accepter que les femmes soient ainsi exclues me causerait une grande culpabilité. Que faire ? Je pourrais suivre l'adage « À Rome... », manger le cochon et oublier les femmes. Cela signifierait de violer mes engagements moraux, véganistes et féministes. Je pourrais avancer que ces engagements ne valent pas pour les pays carnivores et sexistes. Mais si les femmes (et les animaux) méritent protection et respect, elles le méritent partout.

Une autre réponse consisterait à chercher le compromis. Je pourrais accepter que manger du cochon, c'est mal, mais qu'il est également important de respecter mes hôtes et de tolérer leur culture. Après tout, certaines de mes pratiques domestiques pourraient aussi les incommoder. Mais il ne sera pas toujours possible de trouver un compromis. Je pourrais donc ne pas aller à « Rome » du tout. Se tenir éloigné de certaines cultures et de certaines pratiques que je juge inacceptables est une option qui me préservera de ces conflits.

Sinon, je pourrais plaider pour le relativisme moral : la morale est relative aux cultures, il n'existe pas de morale interculturelle. La difficulté, c'est qu'il faut alors croire cette affirmation relativiste. L'Anglais Simon Blackburn l'a ainsi critiquée, disant que si on pouvait tolérer d'autres modes de vie, on doit aussi accorder de l'autorité à la morale, sans quoi elle serait inutile. La tolérance est dévoyée quand elle consiste à accepter l'intolérable, d'autant qu'il paraît envisageable de s'accorder sur certaines règles morales universelles, par exemple « Ne pas torturer. »

LE RELATIVISME MORAL



Un relativiste estime que les règles morales sont «relatives» à différentes cultures. Tout discours sur une morale absolue ou universelle, qui s'appliquerait partout, à tous, serait pour lui erroné. Si deux cultures s'accordent sur un ensemble de règles morales, c'est uniquement par accident, et non le signe qu'elles auraient découvert des règles morales absolues.

DÉMOCRATIE

LIBERTÉ

**LIBERTÉ
NÉGATIVE/
POSITIVE**

AUTONOMIE

RESPONSABILITÉ

PATERNALISME

**PRINCIPE
DU TORT**

CHAPITRE 6

POLITIQUE

DROITS

⋮

SOCIALISME

⋮

CAPITALISME

⋮

COMMUNISME

⋮

Si la question des organisations humaines et du meilleur gouvernement possible vous intéresse, alors la **PHILOSOPHIE POLITIQUE** est faite pour vous. Les philosophes y débattent pour savoir si la **DÉMOCRATIE** est la meilleure forme de gouvernement, ou s'il serait préférable d'installer au pouvoir les plus savants d'entre nous (**ÉPISTOCRATIE**), à moins qu'il faille lui préférer un pouvoir héréditaire, comme dans la monarchie.

Si nous sommes libres, il faut savoir ce que cela veut dire. Pouvons-nous faire ce que nous voulons? Non, puisque cela pourrait nous causer des amendes ou nous mener en prison. Quelle est donc la nature de notre **LIBERTÉ**? Je suis libre de penser ce que je veux, mais pouvoir ou devoir agir est un tout autre problème. La liberté pose des questions métaphysiques — sur la nature du libre arbitre, par exemple —, mais elle est aussi une question sociale et une question de gouvernance.

Une autre question importante, au moment de décider de l'organisation de nos sociétés civiles, est celle des limites imposées à la liberté. Étant donné l'importance de l'**AUTONOMIE** des citoyens, nous ne devrions restreindre les libertés que quand elles menacent de causer du tort à autrui. Les droits et les intérêts des individus entrent souvent

en conflit avec ceux de la majorité. Cela devient ainsi un jeu d'équilibriste : quels bénéfices voulons-nous sacrifier pour le bien commun ?

Le bien commun pourrait être le fruit d'une politique bienveillante qui remplirait les besoins de base. Ainsi, les impôts ponctionnent les plus riches pour offrir une protection sociale à tous. Si nous voulons que tous disposent de quoi manger et d'un lieu où dormir, l'État doit intervenir pour s'assurer que tout le monde puisse remplir ces besoins de base soi-même ou grâce au soutien d'une famille. C'est l'avantage de vivre dans une société civile.

Ce qui est étrange, c'est qu'aucun d'entre nous n'a jamais rien signé en vue de cet arrangement. Nous sommes tous nés dans des pays pourvus de lois déjà en place. Nous devons les respecter ou en supporter les conséquences. Demandons-nous donc ce que signifie « appartenir à un pays ». Nous pouvons nous sentir profondément liés au pays qui nous a vus naître, ou au pays où nous avons choisi de vivre. Certains estiment pourtant que nous devrions nous sentir comme des **CITOYENS DU MONDE**, appartenant à la planète Terre, car les actions de quelques-uns pourront nous affecter tous. Il en est ainsi, par exemple, des effets du changement climatique, de la pollution et des guerres.

AUTONOMIE

État où les désirs sont formés par l'analyse des possibilités, sans pression externe.

FÉMINISME

Conviction de l'égalité des droits entre hommes et femmes. Les féministes veulent la fin du sexisme, la discrimination fondée sur le genre.

SIMONE DE BEAUVOIR

(1908–1986) Philosophe existentialiste qui défendait la liberté radicale et affirmait que c'était la société qui forçait les femmes à la féminité.

INTERSECTIONNALITÉ

Conviction que les discriminations fondées sur la race, le genre, la sexualité, la classe et autres facteurs se cumulent et s'amplifient.

BELL HOOKS

(1952–2021) Nom de plume de l'autrice et militante Gloria Jean Watkins, qui a écrit sur la race, la classe et le féminisme.

LIBERTÉ

Gouvernement de soi, pouvoir choisir ce que l'on fait plutôt que se le voir imposer.

CITOYEN DU MONDE

Personne s'estimant partie de la planète Terre, qui assume sa place et ses responsabilités en son sein. Souvent opposé à l'identité citoyenne nationale.

DÉMOCRATIE

PHILOSOPHIE POLITIQUE

Branche de la philosophie qui s'intéresse à l'organisation et au gouvernement des sociétés humaines.

DÉMOCRATIE

Système de gouvernement où le pouvoir appartient au peuple. Elle est représentative quand celui-ci choisit ses représentants au moyen d'élections libres, mais elle peut aussi être directe.

ÉPISTOCRATIE

Système de gouvernement où les plus savants détiennent les plus grands pouvoirs.

CAPITALISME

Système politique et économique où le commerce et l'industrie sont privés et servent le profit.

COMMUNISME

Système politique et économique où la propriété est collective, les classes sociales absentes, les ressources et la production contrôlées en commun.

KARL MARX

(1818–1883) Philosophe et économiste qui proposait l'implémentation du communisme pour dépasser les conséquences négatives du capitalisme.

PRINCIPE DU TORT

PRINCIPE DU TORT

Principe établi par le philosophe John Stuart Mill selon lequel nous ne devrions restreindre la liberté que pour « empêcher de nuire à autrui ».

RÉTRIBUTIONNISTE

Personne convaincue que les mauvais actes doivent être suivis de punitions en proportion des torts causés.

DILEMME DU PRISONNIER

Situation où deux individus sont poussés à l'égoïsme, alors que la somme de leurs égoïsmes est sous-optimale pour eux deux.

CONSENTEMENT

Permission donnée pour quelque chose, par exemple à un médecin pour une opération.

Qu'est-ce que la liberté?

→ La liberté est le gouvernement de soi. C'est choisir soi-même ce que l'on fait plutôt que se le voir imposer, par un pistolet sur la tempe, un manque de ressources, la pression sociale ou les affres de l'addiction.



Coincée chez elle en raison de la pandémie de Covid-19, Fatima n'a plus la liberté de voir ses amis. Elle

est aussi épuisée par un Covid long et distraite par une litanie incessante d'informations déprimantes. Est-elle libre d'apprendre une langue étrangère?

L'historien des idées russo-britannique Isaiah Berlin a posé une distinction utile entre la liberté négative et la liberté positive. La liberté négative, c'est d'être libre de toute interférence. Elle s'intéresse aux portes ouvertes. Les confinements restreignaient la liberté négative. La liberté positive, c'est de pouvoir faire quelque chose. C'est donc une question de contrôle. Apprendre une langue étrangère est une possibilité ouverte à Fatima, elle en a la liberté négative, mais des obstacles lui barrent la route. Les obstacles à la liberté positive peuvent être internes, par exemple le manque de volonté, la peur ou l'ignorance.

La liberté positive est souvent associée à l'autonomie. Si vous êtes autonome, vos désirs se forment à partir de l'examen de vos possibilités, sans pression indue vers une direction donnée. Certains ont critiqué cette emphase placée sur la liberté individuelle,

notant que nous sommes en réalité interdépendants, que les traditions qui nous entourent sont porteuses de valeurs.

Le choix de préférer une liberté à l'autre a un impact politique. Si vous jugez la liberté négative plus importante, vous souhaiterez le minimum de restrictions provenant de l'État. Si vous lui préférez la liberté positive, vous pourriez vouloir que l'État vous « force à être libre ». Par exemple, il pourrait interdire la drogue ou les aliments sucrés afin d'éviter que votre manque de volonté ne vous prive de vos désirs réels, comme être en bonne santé. Bien sûr, c'est plus compliqué que cela. Être pauvre réduit le nombre de portes ouvertes. Ainsi, même quand on doute de la valeur de la liberté positive, on peut soutenir des taxes qui restreignent la liberté des plus riches pour permettre celle des moins lotis.

Avec la liberté vient la responsabilité. L'existentialiste Jean-Paul Sartre voyait l'existence comme marquée par la liberté radicale, la responsabilité totale de vos décisions. Nous sommes « condamnés à être libres ». Cela nous cause une angoisse, celle d'être continuellement tenu de réaffirmer nos valeurs et de s'engager dans la vie, mais c'est le seul moyen de vivre une vie authentique.



LIBERTÉ NÉGATIVE ET LIBERTÉ POSITIVE

S'il n'y a pas de salade au menu, vous n'êtes pas libre d'en manger. Vous manquez de cette liberté négative. Mais il peut y en avoir au menu sans que vous soyez libre d'en manger, parce qu'un désir irrationnel de frites vous submerge. Dans ce cas, c'est d'une liberté positive que vous manquez.

Faut-il limiter la liberté ?

→ Oui, si elle est menacée ou dans le cas d'actes causant du tort à autrui. Mais jamais « pour le bien » de la personne concernée ni pour imposer les comportements qui nous semblent justes.



Aujourd'hui, en France, si vous allumez une cigarette dans un bâtiment public, vous risquez fort

d'être jeté à la porte, voire de recevoir une amende. La prohibition du tabagisme restreint la liberté, puisque les fumeurs disposent de moins d'endroits possibles pour fumer.

Pourtant, c'est le genre de lois qu'aurait pu soutenir, au XIX^e siècle, le philosophe et économiste John Stuart Mill, pourtant le chantre de la liberté. Mill avait ainsi formulé le principe du tort : nous ne devons limiter la liberté que pour « prévenir un tort causé à autrui ». Nous ne devons pas intervenir pour des raisons paternalistes, « pour le bien » de la personne concernée. Ce n'est pas du ressort de l'État de forcer les gens à vivre sainement. Les interdictions de fumer peuvent paraître paternalistes, mais leur raison est en réalité à chercher dans le tabagisme passif : la fumée détériore la santé de tous ceux qui l'inhalent, si bien que dans ce cas l'ingérence de l'État est justifiée.

Le principe du tort de Mill ne s'applique pas qu'à l'action nuisible, il s'étend aussi à l'inaction. Si vous ne scolarisez pas votre enfant ou que vous ne le nourrissez pas, il est juste que l'État vous force à corriger cela,

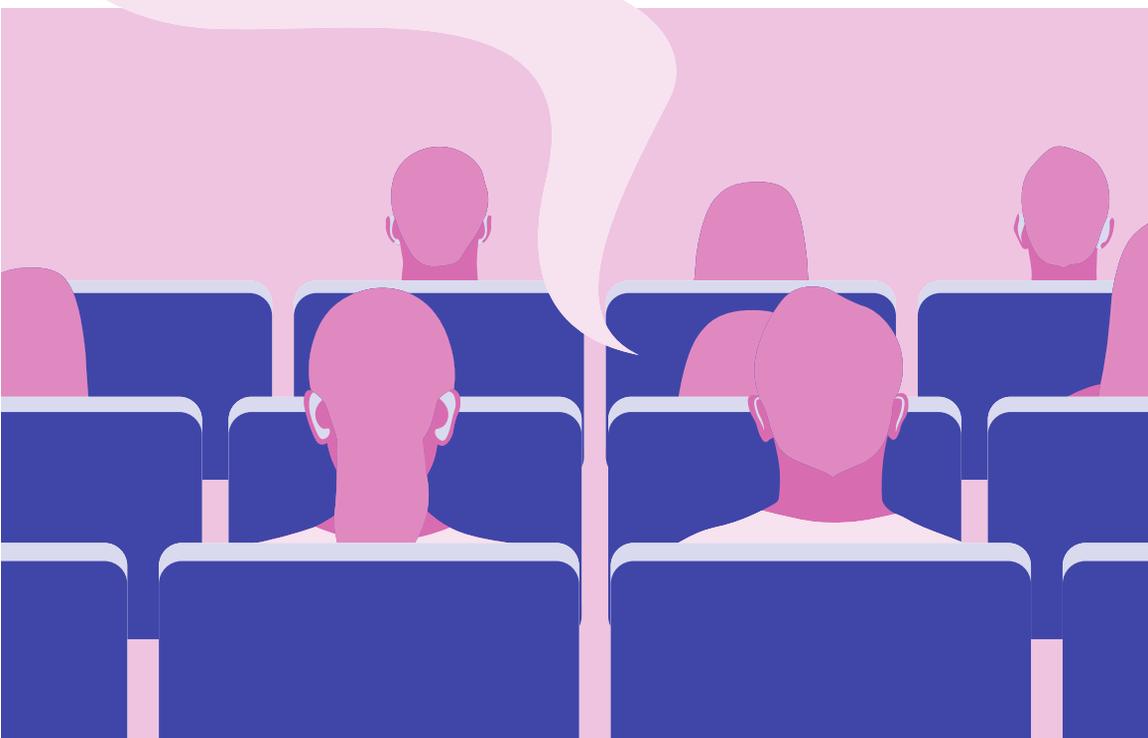
sous peine d'amende ou d'emprisonnement. Le principe établit cependant une exception, dans le cas où des adultes consentent à subir un tort. Si vous êtes d'accord pour vous percer le tétou, le salon de piercing ne sera pas puni pour prix de votre douleur.

Comme nous ne devons intervenir qu'en cas de souffrances provoquées, la liberté d'expression devrait être largement appliquée. Penser que quelqu'un a tort ou qu'il tient des propos offensants n'est pas une raison suffisante pour les censurer. Les comportements et les discours ne peuvent être bannis que pour des raisons que tout le monde, quel que soit son avis sur les questions les plus controversées, puisse accepter. Cette idée que les limites à la liberté doivent être justifiées par des raisons collectives a été développée par l'Américain John Rawls.

Notre liberté est si importante que plusieurs droits la protègent. L'Anglaise Philippa Foot distingue ainsi les droits négatifs, qui nous protègent de l'ingérence, et les droits positifs, qui obligent autrui à nous fournir aide et soutien. Elle estimait que les droits négatifs étaient d'intérêt supérieur.

LE PRINCIPE DU TORT

Le principe du tort de Mill édicte que nous ne devons limiter la liberté des autres que lorsque leurs actes ou leurs discours causent un tort non consenti à autrui. Si quelqu'un consent au tort – par exemple choisit de s'asseoir dans une zone fumeur – alors l'ingérence de l'État n'est plus justifiée.



La démocratie est-elle la meilleure forme de gouvernement ?

→ Oui, mais ça ne veut pas dire que n'en découlent que de bonnes décisions. C'est davantage une manière de garantir la liberté et le respect des citoyens.



Imaginez un État dirigé par un monarque omniscient et bienveillant. Il prendrait toutes les bonnes décisions, déciderait des meilleures lois, tiendrait compte des intérêts de chacun, mais il serait la seule et unique personne impliquée dans les affaires de l'État. Voudriez-vous vivre dans ce pays ? Beaucoup répondront « non ». Pourquoi ?

Les gouvernements limitent nos libertés en nous imposant des lois coercitives. Si nous tenons un rôle dans l'établissement de ces lois, par un gouvernement collectif, un gouvernement du peuple, au moins nos volontés seront-elles parties du processus de décision. En choisissant collectivement nos élus, le pouvoir est mieux distribué, le gouvernement redevable au peuple. Mais la démocratie est-elle si bonne que cela ?

Platon ne le pensait pas. Personne ne voudrait se trouver sur un navire dont le capitaine n'a aucune compétence en matière de navigation. Pas plus que nous ne voudrions être dirigés par « le peuple », qui n'a ni les compétences ni le savoir nécessaires

sur le fonctionnement de l'État. Seul un philosophe-roi, grâce à ses longues années d'apprentissage, aura les talents adéquats.

Cette idée de Platon n'a jamais été très populaire. Mais cette idée d'épistocratie, le gouvernement des savants, connaît une résurgence. Notre contemporain, l'Américain Jason Brennan, avance que seuls les citoyens ayant atteint un certain niveau de compétence politique devraient avoir le droit de vote. Après tout, prendre une décision complexe sur des questions telles que la crise climatique exige de bien comprendre les sciences, l'économie, la psychologie, etc.

Le problème, c'est que ces « savants » pourraient exclure les plus pauvres et vulnérables de nos concitoyens. Leur intérêt sera-t-il pris en compte ? Et même si c'était le cas, quelque chose nous choque encore. Il paraît injuste d'exclure les non éduqués. S'ils n'ont pas leur mot à dire dans les décisions qui les affectent, ils seront moins libres. C'est pourquoi, malgré tous ses défauts, la démocratie pourrait bien être la meilleure expression de la liberté et de l'égalité.

LE NAVIRE DE L'ÉTAT

Platon rejetait la démocratie parce qu'il estimait que le « navire de l'État » avait besoin d'un « capitaine » à sa tête, pourvu des bonnes compétences et des bonnes connaissances. Mais, même s'il est exact que nous, citoyens, ne prenons pas toujours les bonnes décisions, la démocratie nous laisse la parole dans les affaires qui nous concernent, préservant ainsi notre liberté et symbolisant notre égalité.



Pourquoi devrions-nous tous être féministes ?

→ Être féministe ne signifie pas être en colère, brûler son soutien-gorge ni haïr les hommes, mais vouloir la fin du sexisme, et l'égalité sociale, politique et économique des hommes et des femmes.



Avant l'Equal Pay Act de 1970 au Royaume-Uni, le même poste avait souvent deux salaires indiqués : un pour les hommes et un pour les femmes. Un demi-siècle plus tard, cela paraît inconcevable. Si deux personnes font le même métier, pourquoi ne recevraient-elles pas le même salaire ? Pourtant, de nos jours encore, les hommes restent mieux payés. Les normes et les pratiques sexistes subsistent, aux côtés de discriminations plus subtiles.

L'idée fondamentale du féminisme est celle de l'égalité de tous les humains. Ça ne veut pas dire, évidemment, que nous sommes tous les mêmes. Il existe des différences biologiques entre hommes et femmes. Mais d'autres sont socialement construites : ce sont les effets des normes et des pratiques d'une société. C'est ce qu'a mis en évidence Mary Wollstonecraft au XVIII^e siècle. Elle voyait que les femmes de son temps n'étaient pas toutes les actrices politiques compétentes qu'elles auraient pu être. Pour avoir les meilleures chances de développer leur raison, elles avaient besoin d'une éducation de bien meilleure

qualité que les standards de l'époque, ce qui permettrait aussi aux femmes de devenir indépendantes, de les libérer du mariage comme seul moyen d'accès réaliste à l'argent et au prestige.

Au XX^e siècle, Simone de Beauvoir a exigé un « nouveau statut » pour les femmes, dans lequel elles jouiraient des « mêmes droits abstraits et des mêmes possibilités concrètes » que les hommes. Nombre de ces demandes ont été entendues. Les femmes ont maintenant le droit de vote, par exemple. Mais comme le soulignent les féministes de notre époque, beaucoup de « possibilités concrètes » leur sont encore interdites : rentrer seule chez elle le soir en se sentant en sécurité, devenir astronaute, partager équitablement les travaux domestiques...

Le féminisme des premiers temps était dominé par les femmes blanches de classe moyenne, ce qu'ont souligné les autrices féministes noires telles que Bell Hooks (nom de plume de Gloria Watkins). L'intersectionnalité reconnaît que la race, le genre, la sexualité et d'autres facteurs encore s'accumulent pour aboutir à d'autres formes de discrimination.

L'ÉCART DES SALAIRES

Parmi les employés à plein temps du Royaume-Uni en 2021, il existait un écart de salaires de 7,9 % entre les sexes. Ainsi, bien que les campagnes féministes aient obtenu des victoires législatives, les normes et les pratiques sexistes demeurent, tout comme des discriminations

plus subtiles. Le combat pour l'égalité exige de reconnaître que l'expérience de la discrimination est différente pour toutes les femmes. Nous devons trouver comment combattre les lois injustes et les pratiques sociales sexistes à l'origine de ces expériences.



Les punitions sont-elles nécessaires ?

→ L'État a besoin de cette menace pour nous préserver et inciter ses citoyens, qui, sans cela, se comporteraient en « passagers clandestins », à adhérer à la loi et payer leur billet.



Séquestrer quelqu'un, lui prendre l'argent dont il a tant besoin, tuer une personne en bonne santé sont normalement considérés comme des actes répréhensibles. Pourtant, l'État inflige ces souffrances au nom de la justice. Comment justifier cela ?

Un des rôles centraux de l'État est de protéger ses citoyens de la violence, du vol, du viol, etc. Pour cela, il doit jouir d'un pouvoir de coercition. La punition est aussi le moyen de limiter les « passagers clandestins », c'est-à-dire ceux qui profitent des bénéfices publics sans y contribuer. Selon le politologue américain Russell Hardin, le dilemme du prisonnier décrit une situation où deux individus sont poussés à agir égoïstement, ce qui aboutit à un résultat sous-optimal pour les deux. Par exemple, je ne veux pas payer mes impôts et vous non plus, mais si personne ne les paye nous en subirons tous les conséquences. La menace de la punition, ici, est nécessaire pour que même ceux qui pensent égoïstement soient incités à payer leurs impôts.

Cela ne justifie pas automatiquement la quantité ou le type de punition qu'on constate. Bien des gens estiment par

exemple que la prison n'est ni une réponse proportionnée à la plupart des crimes qu'elle punit ni un bon moyen de réaliser les objectifs de la punition.

L'efficacité de la punition est une question cruciale pour les conséquentialistes. Selon eux, la punition est justifiée si la souffrance infligée est surpassée par ses conséquences positives, conséquences qui pourront inclure la dissuasion de commettre de nouveaux crimes, la réinsertion des criminels et la protection du public par la mise à l'écart des hors-la-loi.

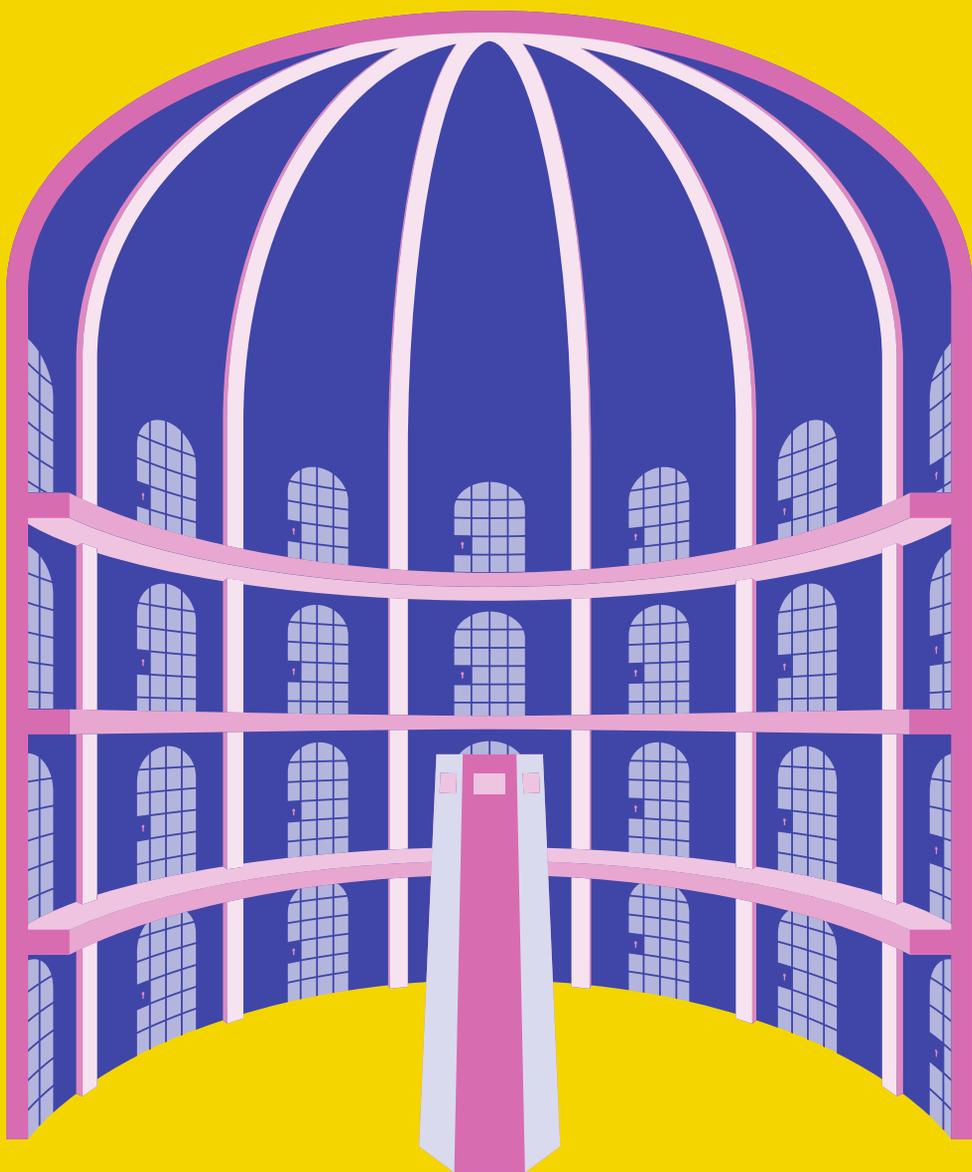
Vous pourriez penser que, quels que soient les effets de la punition, un criminel mérite d'être puni, que c'est justement « tout ce qu'il mérite ». C'est le point de vue des rétributionnistes, qui estiment que ceux qui agissent mal doivent souffrir en proportion des torts causés.

Au XX^e siècle, le philosophe français Michel Foucault a sévèrement critiqué cette quête de la justification de la punition. Selon lui, le désir de punir fait partie de la nature humaine et ces justifications ne font que refléter le point de vue des structures de domination et de pouvoir en place.

LE PANOPTIQUE

Selon Michel Foucault, le panoptique, bâtiment conçu au XVIII^e siècle par l'Anglais Jeremy Bentham, capture l'essence du pouvoir disciplinaire moderne. Dans celui-ci, les gardes peuvent voir les prisonniers, mais les prisonniers ne voient pas les

gardes. Comme les prisonniers ne savent pas si on les regarde ou non, ils sont poussés à agir comme s'ils étaient regardés tout le temps. C'est l'exemple de la façon dont le pouvoir peut s'exercer sur les citoyens rien qu'en les observant.



Quel est le problème du capitalisme ?

→ Égoïsme, épuisement, surconsommation, inégalités... Tous ces caractères semblent inévitables dans une société orientée vers le profit. Le capitalisme est mauvais pour les hommes et mauvais pour la planète.



Épuisé par le travail ? Achetez un nouveau lit dans lequel vous dormirez mieux, payez-vous une thérapie ou des vacances de luxe. Mais peut-être que la solution n'est pas dans la dépense ? Peut-être que le problème est structurel, dans le système capitaliste lui-même...

Le capitalisme consiste à placer le commerce et l'industrie aux mains de propriétaires privés, qui en tireront un profit. Ce système est supposé améliorer le niveau de vie de tout le monde, mais beaucoup ne le croient pas.

Le plus célèbre, le socialiste révolutionnaire allemand Karl Marx du XIX^e siècle a souligné à quel point les sociétés capitalistes étaient inégalitaires par essence. Les capitalistes, ceux qui possèdent les moyens de production, ont bien plus de pouvoir, de privilèges, d'argent et de liberté que les travailleurs, qui sont exploités à des tâches répétitives et aliénantes, pour produire ce que les capitalistes vendront.

Cette inégalité entre les classes nourrit la colère et le ressentiment. Marx pensait que cela pousserait les travailleurs à la révolte. Cette révolution nous précipiterait vers le

communisme, une société idéale au service de l'égalité et de la communauté où les hommes auront des métiers épanouissants, selon leurs capacités, et chacun recevra selon ses besoins.

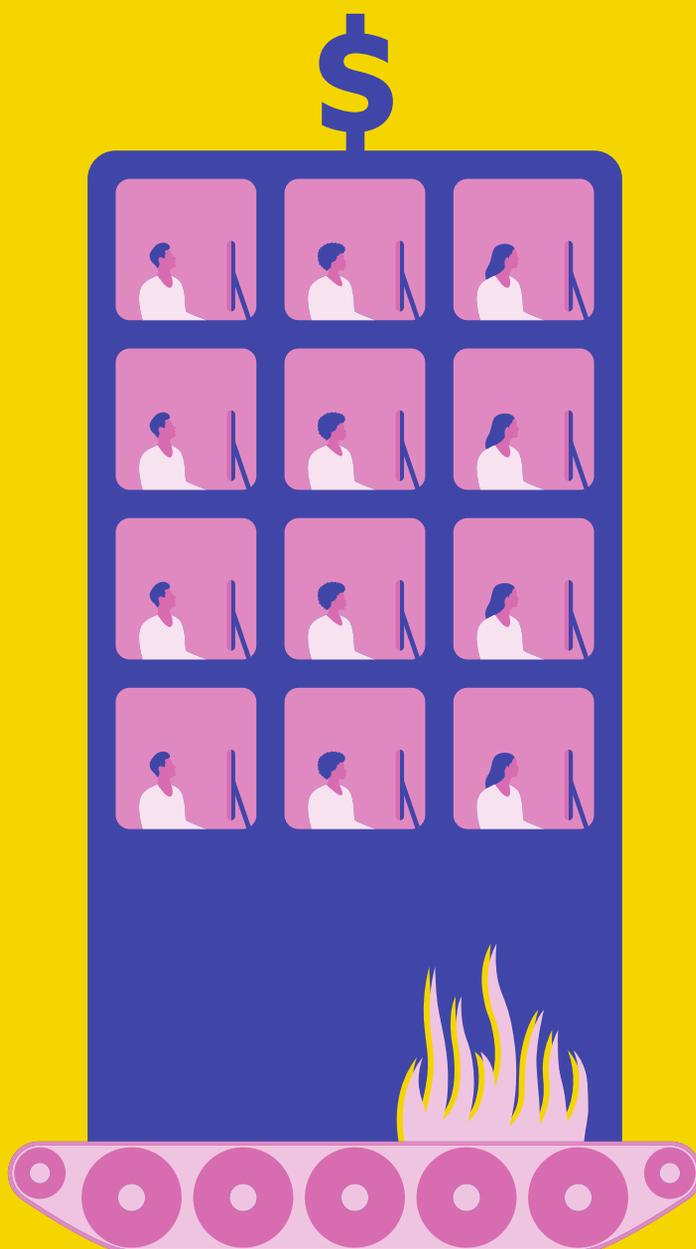
Certains se décrivant comme socialistes pourraient vouloir plus d'égalité, sans pour autant souhaiter la fin du capitalisme. Des progrès ont été effectués dans cette direction. Les taxes sur la succession, l'impôt sur le revenu progressif, l'éducation gratuite, toutes choses que Marx appelait de ses vœux, sont à présent des standards dans les démocraties libérales modernes.

Le capitalisme a des effets dévastateurs sur notre planète. La Canadienne Naomi Klein affirme ainsi que notre modèle économique actuel qui s'appuie sur la croissance permanente menace la vie sur Terre. Les États n'ont pas réduit leurs émissions de dioxyde de carbone, parce que cela réduirait leurs profits. Beaucoup estiment que le capitalisme est le seul système qui convienne à notre nature égoïste et cupide. Mais la destruction que le capitalisme entraîne est difficile à nier. Peut-être devrions-nous avaler une dose d'optimisme marxiste et tenter la vie sans le capitalisme — pour la planète et pour nous.

EN ROUTE VERS LA DESTRUCTION

Le capitalisme dérégulé est un obstacle majeur dans la crise climatique. Les actions nécessaires pour la réduction des émissions rognent les profits, si bien que peu d'entreprises sont prêtes à les adopter

et peu d'États disposés à les rendre obligatoires. Pour résoudre la crise, nous devons nous débarrasser de notre addiction au profit et à la croissance, juguler le pouvoir des entreprises et reconstruire des économies locales.



Sommes-nous des citoyens du monde ?

→ Nous vivons tous sur la même planète, nos vies sont reliées. Mais au-delà de ça, les philosophes ne s'accordent pas sur l'étendue de nos obligations réciproques.



Imaginez que vous voyez un enfant se noyer dans un étang. Bien sûr, vous devez plonger et le sauver. Ce serait mal de ne pas le faire. Mais : si vous donniez 10 € à Médecins sans frontière, cela pourrait fournir de l'eau potable à une famille de quatre personnes et leur sauver la vie. Ce serait encore moins difficile, vous ne seriez pas mouillé, vous ne détruiriez pas votre coiffure. Alors, est-il tout aussi mauvais de ne pas produire cet acte de charité ?

L'Australien Peter Singer a écrit que, bien que nous puissions penser avoir plus d'obligations envers nos concitoyens, cette intuition est infondée. La distance physique ne devrait faire aucune différence sur le plan moral. Nous avons le même devoir de réduire la souffrance partout où nous le pouvons.

Kwame Anthony Appiah a répondu en notant que c'était trop exigeant. Cela implique que nous devrions tout faire pour minimiser les souffrances dans le monde. C'est demander l'impossible, puisqu'il faudrait abandonner notre partialité envers ceux plus proches de nous. Néanmoins,

Appiah défend le cosmopolitisme, cette idée que nous serions des « citoyens du cosmos ». Le souci du sort de nos frères humains devrait être universel, chacun de nous devrait faire sa part et aider les autres.

Singer et Appiah se soucient tous les deux de ce que la morale exige de nous. C'est une erreur, selon l'écologiste américain Garrett Hardin : « La justice complète entraînerait une catastrophe complète. » Dans un monde aux ressources limitées, il nous faut être pragmatiques. Tout comme un canot de sauvetage coulerait si ceux à bord, par compassion, laissaient monter trop de gens qui se noient, il serait tout aussi « suicidaire » pour les pays riches de partager leurs ressources ou de laisser trop d'immigrants « monter à bord ».

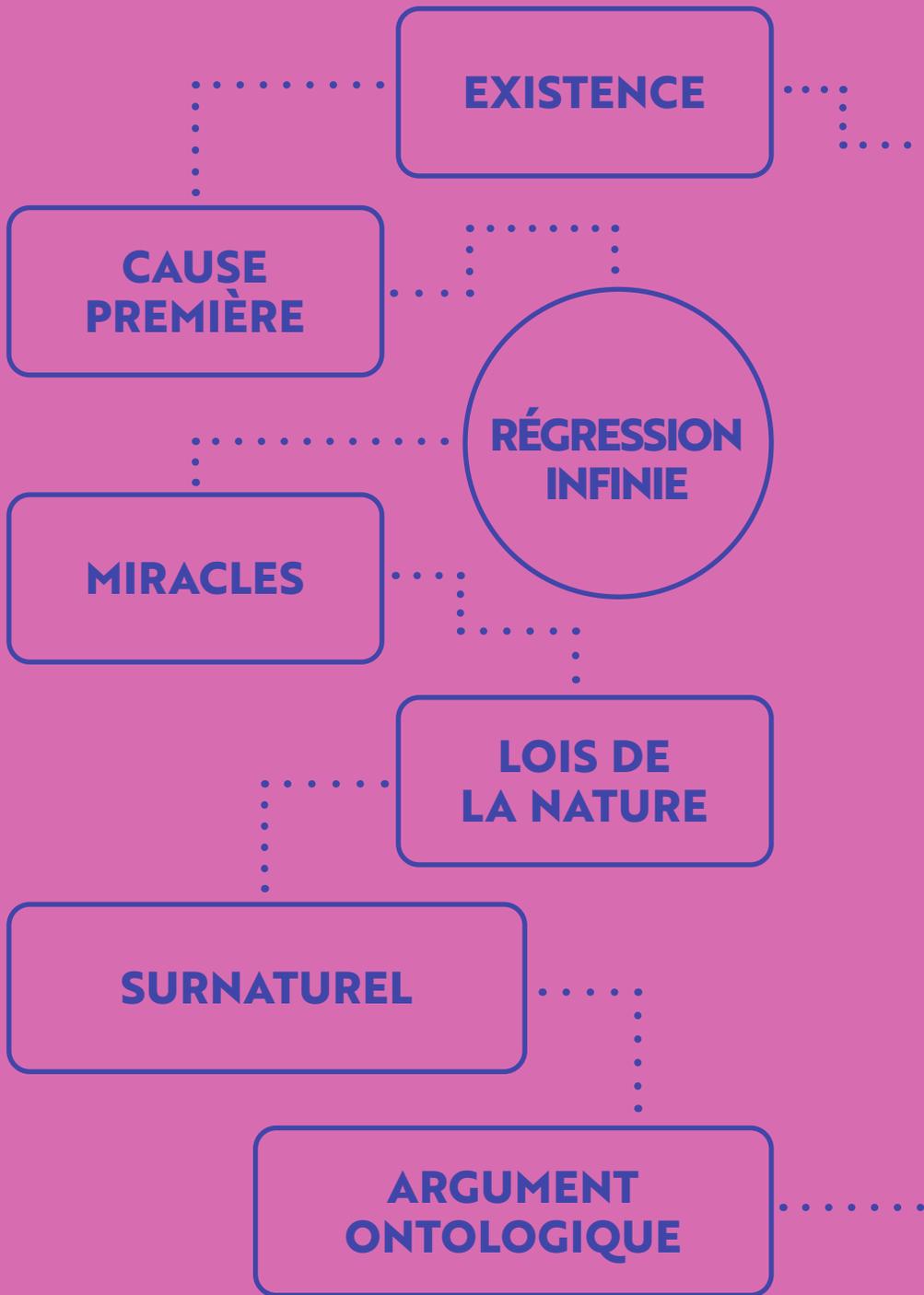
Mais un monde qui méprise ceux qui agissent pour le bien est-il un monde dans lequel nous voudrions vivre ? Nombre d'entre nous préféreraient chercher des solutions qui essaient au moins de réduire les souffrances des autres habitants de la planète, plutôt que de les abandonner à leur triste sort.

NOS OBLIGATIONS MORALES

Nous sommes tous reliés, tout autour du monde : nos actions peuvent améliorer ou empirer la vie des autres. Selon Peter Singer, nous avons le devoir de réduire les souffrances des autres partout où nous le pouvons. Ainsi, plutôt que

de nous offrir ce chocolat liégeois supplément chantilly, nous pourrions donner l'argent que cela nous aurait coûté à une œuvre caritative capable d'améliorer grandement la qualité de vie de gens très pauvres dans un pays lointain.





CHAPITRE 7

RELIGION

DIEU

PREUVE

BIEN

MAL

Pas la peine d'être croyant pour s'intéresser à la **PHILOSOPHIE DE LA RELIGION**. Les questions relatives au sens de la vie, au **BIEN** et au **MAL**, à la création de l'Univers y sont toutes explorées. Bien sûr, qu'il y ait dans le monde un grand nombre de croyants renforce encore l'intérêt de ces sujets.

Un bon point de départ pour aborder la question de l'**EXISTENCE DE DIEU** est de se demander pourquoi nous sommes ce que nous sommes et pourquoi il existe quelque chose plutôt que rien. Or, si une chose existe, il faut bien qu'elle soit née d'une autre qui la précédait; c'est du moins ce que nous enseignent le bon sens et la loi de causalité. Mais en continuant ainsi à se demander ce qui «vient avant», on finit soit dans une **RÉGRESSION À L'INFINI** soit par une **CAUSE PREMIÈRE**.

Les philosophes médiévaux comme **SAINT THOMAS D'AQUIN** avançaient que cette cause première pouvait être Dieu. Qui d'autre pourrait créer quelque chose à partir de rien? Si la réponse est un être divin, nous voudrions connaître les propriétés de ce premier moteur. Les religions monothéistes voient souvent Dieu comme **OMNISCIENT** (Il sait tout), **OMNIPOTENT** (Il peut tout), **OMNIPRÉSENT** (Il existe partout en même temps et hors du temps), et **OMNIBÉNÉVOLENT** (infiniment aimant). Mais ces propriétés sont très contestées et, dès qu'on en privilégie une plutôt que les autres, on obtient un Dieu très différent. Par exemple, le Hollandais **BARUCH SPINOZA** insistait sur

l'omniprésence, ce qui l'a conduit au panthéisme, dans lequel Dieu et la nature sont confondus.

Quelque chose s'oppose à l'idée d'un Dieu aimant, omniscient et toujours présent : la présence du mal. Des innocents souffrent atrocement dans des catastrophes naturelles (**MAL NATUREL**) ou des guerres (**MAL HUMAIN**). Si Dieu savait que ces événements se produiraient, pouvait les empêcher et aimait les humains, pourquoi se sont-ils produits? Ce dilemme a connu plusieurs réponses. Certains disent que Dieu s'est contenté de créer le monde et qu'il n'y intervient plus, d'autres que Dieu ne nous dispense pas de notre libre arbitre. C'est ainsi, en examinant les propriétés divines, que l'Allemand Gottfried Leibniz a conclu avec optimisme que nous vivions dans le meilleur des mondes possibles.

Si nous voulons conserver une cohérence entre nos croyances et les preuves à notre disposition, croire en Dieu peut-il se justifier? Les preuves de l'existence de Dieu sont des écritures saintes, des traditions orales, une certaine « sensation » que des gens décrivent. Le mathématicien britannique William Clifford estime que nous ne devrions jamais rien croire sans preuve suffisante, si bien que l'opinion la plus rationnelle serait de rester agnostique quant à l'existence de Dieu. Toutefois, il pourrait être plus judicieux de croire malgré tout, puisque cela pourrait nous valoir le paradis plutôt que l'enfer. Voulez-vous courir ce risque? Ou préférez-vous prendre le **PARI DE PASCAL**...

DIEU

PHILOSOPHIE DE LA RELIGION

Branche de la philosophie qui examine les croyances humaines.

EXISTENCE DE DIEU

Débat qui entoure l'existence de Dieu, discussion sur les formes que pourraient prendre les preuves à l'appui de telle ou telle conclusion.

MIRACLE

Événement qui viole les lois de la nature.

BIEN

OMNISCIENT

Sachant tout; une des propriétés de Dieu.

OMNIPOTENT

Tout puissant; une des propriétés de Dieu.

OMNIBÉNÉVOLENT

Infiniment bon; une des propriétés de Dieu.

OMNIPRÉSENT

Présent partout en même temps et hors du temps; une des propriétés de Dieu.

BOUDDHA

(VI^e ou V^e siècle av. J.-C.) Chef spirituel de l'Inde antique, fondateur du bouddhisme, qui professait la compassion et l'apprentissage des vertus.

BARUCH SPINOZA

(1632–1677) Philosophe hollandais qui identifiait Dieu à la nature, en tant que système nécessaire et infini, ce qui devint le panthéisme.

MIRACLE

RÉGRESSION À L'INFINI

Si rien ne peut naître à partir de rien, alors la chaîne de causalité doit remonter à l'infini — c'est la régression à l'infini.

CAUSE PREMIÈRE

Si tout ce qui existe a été causé par autre chose, la cause première est le premier moteur, ou l'être incréé, duquel tout a découlé. Selon les théistes, il s'agit de Dieu.

SAINT THOMAS D'AQUIN

(1225–1274) Moine italien, philosophe et théologien qui a synthétisé les travaux de Platon et Aristote au sein de la doctrine chrétienne et offert des arguments rationnels à l'existence de Dieu.

PARI DE PASCAL

Argument philosophique dû au philosophe et mathématicien Blaise Pascal (1623–1662) autour de l'existence de Dieu, selon lequel il est dans notre intérêt de croire que Dieu existe, et donc d'agir conformément à cette croyance.

PREUVE RELIGIEUSE

Conviction que les preuves de l'existence de Dieu viennent des écritures, de la tradition orale, des miracles et d'une « sensation ».

MAL

MAL

Quelque chose de douloureux, immoral ou pervers. Le mal existe en l'absence du bien ou par la corruption de la nature.

MAL HUMAIN

Mal provoqué par les hommes, tel que les guerres.

MAL NATUREL

Mal provoqué par la nature, tel que les catastrophes naturelles.

BIEN

Moralement juste ou digne d'éloges.

Une chose peut-elle naître de rien ?

→ Certains philosophes pensaient que répondre à cette question nécessitait de croire en Dieu, en un créateur de l'Univers, mais d'autres sont moins affirmatifs.



Il semble que tout ce qui nous entoure doit avoir une cause : on ne peut obtenir une chose à partir de rien. Cet air chaud ne vient pas de nulle part, c'est l'effet du Soleil. Le Soleil est né de l'accumulation d'une énorme quantité de matière qui s'est effondrée sur elle-même par gravité. Cette matière a été générée par le Big Bang. Mais quelle est la cause du Big Bang ? Et s'il y en a une, qu'est-ce qui l'a causée, elle ? Comment tout cela a commencé ?

Le philosophe Aristote a remarqué que nous pouvons demander à chaque fois ce qui a causé un événement, et ainsi ne jamais nous arrêter. Mais si une chose ne peut venir de rien, notre chaîne de causalité doit durer ainsi à l'infini. Peu importe le nombre de fois que nous répondons à la question de l'origine, il y aura toujours une question qui la suivra, celle de l'origine de l'origine. Nous voilà avec une régression à l'infini dans notre argumentaire, car il sera sans fin. Cependant, comme le temps et l'existence ne peuvent pas avoir toujours été, il doit y avoir une cause première, quelque chose

qui n'a pas été causé par autre chose. Bien des philosophes, dont saint Thomas d'Aquin au XIII^e siècle, ont jugé que cette cause première devait être Dieu : un être doté du pouvoir de créer l'Univers.

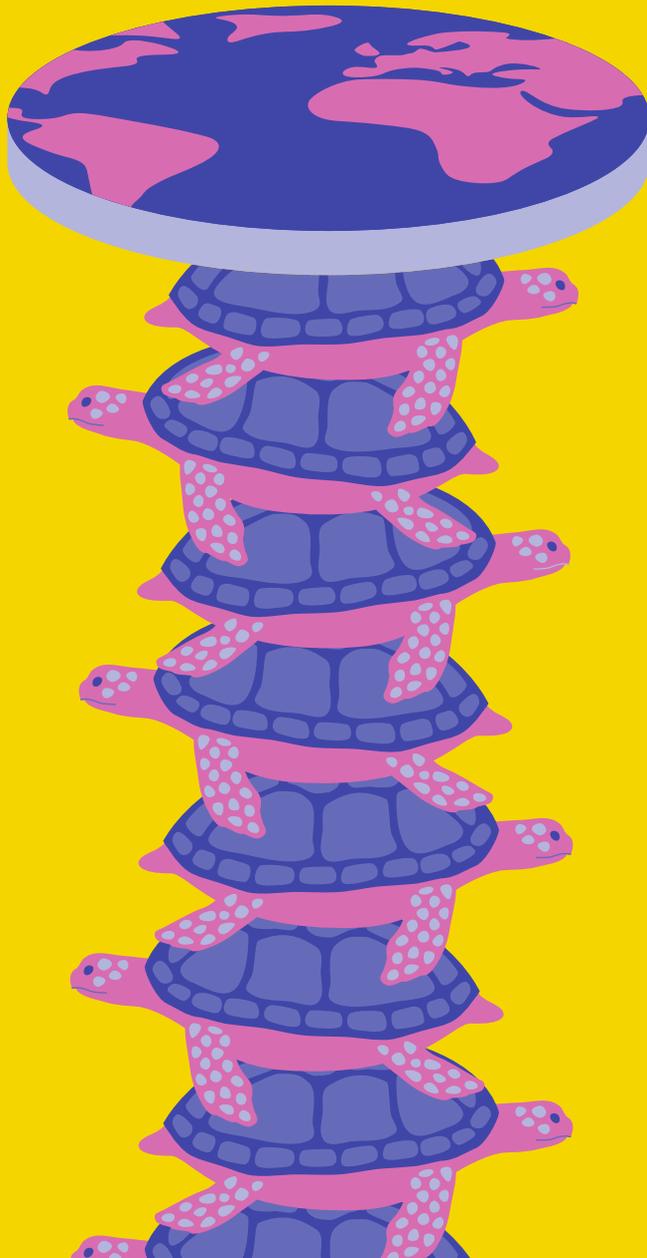
Toutefois, les sceptiques ont fait remarquer que, même dans l'hypothèse d'une cause première, nous ne sommes pas certains qu'il s'agisse de Dieu. L'entité en question peut être très différente. Par ailleurs, si certaines choses, telles que Dieu, constituent une exception à la règle que tout doit avoir une cause, d'autres exceptions pourraient bien exister, par exemple le Big Bang. Enfin, certains physiciens pensent que demander ce qui se passait avant le Big Bang n'a pas de sens, parce que le temps lui-même n'existait pas avant le Big Bang.

Dans ce cas, que pouvons-nous apprendre de l'existence de Dieu par la réflexion sur les causes ? Nous ne sommes pas sûrs. Quelle que soit l'explication de la naissance de l'Univers, elle sera surprenante et générera encore plus de questions sur lesquelles enquêter.

LA RÉGRESSION À L'INFINI

Imaginez la Terre comme un disque sur le dos d'une tortue géante. À la question de savoir pourquoi le disque Terre ne tombe pas, nous répondons que c'est la tortue qui le maintient. Mais alors il faut une deuxième tortue pour soutenir la première, et une

troisième pour la deuxième, etc. Notre réponse a généré une régression à l'infini. Ces tortues sont nos explications à l'existence des choses : si rien ne peut naître de rien, la cause de l'existence des choses remontera ainsi à l'infini.



Un miracle peut-il se produire ?

→ Si un miracle se produisait, cela aurait des implications énormes sur ce que nous savons de l'Univers ! Et ce que nous savons de l'Univers nous donne déjà du grain à moudre sur les miracles...



Qu'est-ce qu'on pourrait classer parmi les miracles ? Au XVIII^e siècle, le philosophe écossais David Hume voyait les miracles comme des violations des lois de la nature, des phénomènes qui ne rentrent pas dans les lois physiques existantes, ce qui suggère qu'ils seraient provoqués par une entité surnaturelle. Mais, à la différence de la magie, les miracles sont aussi considérés comme l'œuvre d'un Dieu bienveillant. Hume avançait que, même sans preuve, nous savons que les miracles n'existent pas. Si nous en voyions un, cela signifierait simplement que nous avons mal compris une loi naturelle.

Par exemple, si nous ramenions du passé une personne qui avait vécu voici deux mille ans et que nous la mettions dans un avion, le vol lui paraîtrait être un miracle, parce qu'elle ne comprendrait pas la technologie ni les lois de la physique impliquées. Nous pourrions observer un « miracle » de ce genre aujourd'hui et intégrer demain cette connaissance au sein de nos théories. Même

si nous ne trouvons jamais d'explications à cet événement, nous modifierons nos théories des lois de la nature.

Le philosophe anglais Richard Swinburne considère les miracles comme des contre-exemples non reproductibles des lois de la nature. Comme ils ne sont pas reproductibles, il serait plus difficile de les penser comme les fruits d'une simple incompréhension temporaire des lois de la nature.

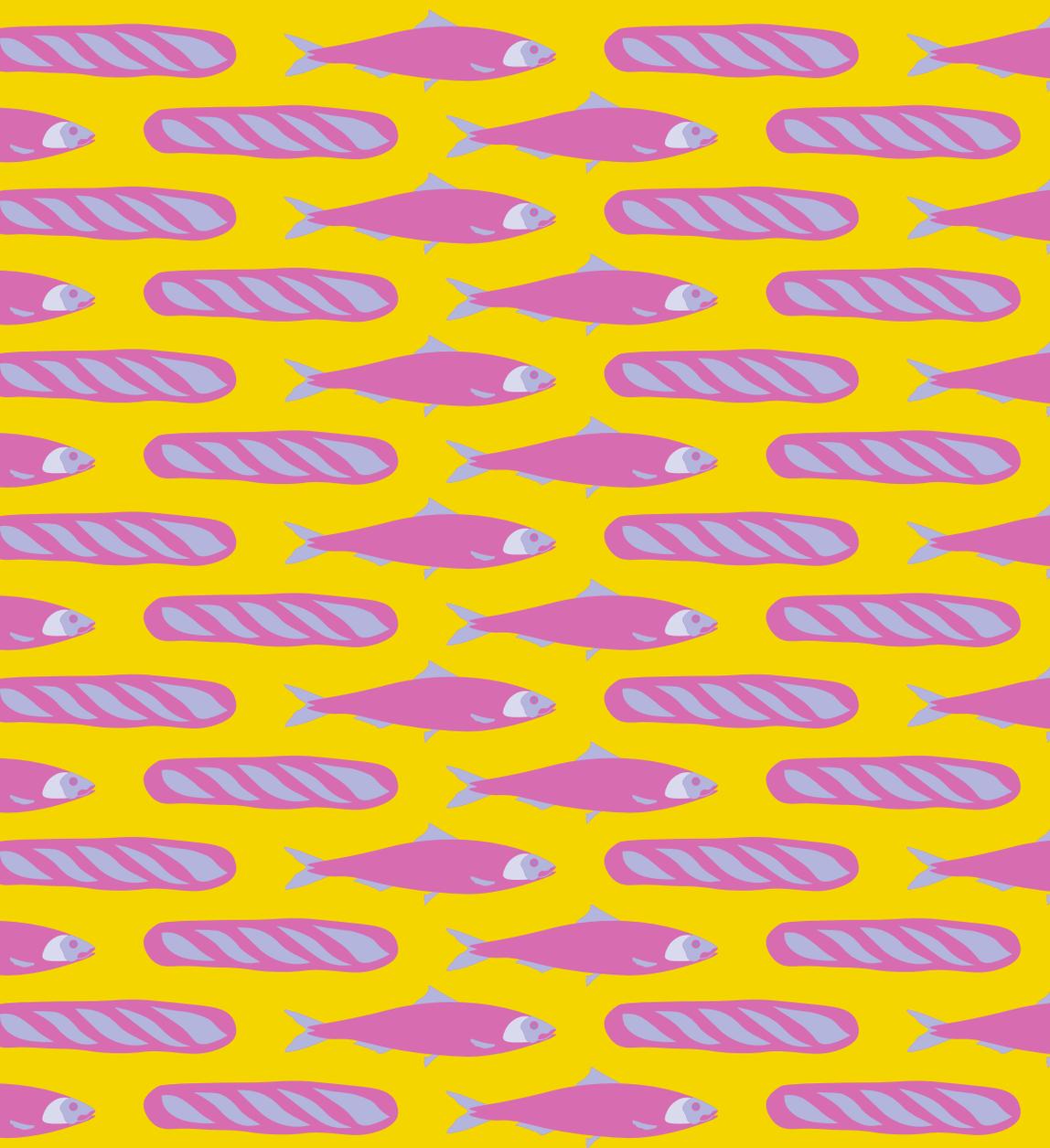
Cette définition capture bien ce que sont les miracles, mais elle n'en génère pas moins de nouveaux problèmes. Même si un miracle se produisait en effet, nous ne pourrions jamais en être certains. Si nous en entendons parler par quelqu'un d'autre, il pourrait s'agir d'une erreur, d'une mauvaise interprétation du témoignage ou d'un mensonge délibéré. Si nous l'avons vu de nos propres yeux, nous pourrions plutôt croire à une hallucination. Si ce miracle ne se reproduit jamais, il sera impossible d'infirmer ces explications alternatives, quoi qu'on fasse.



UNE VIOLATION DES LOIS DE LA NATURE

Dans le passage de la Bible qui relate le miracle de la multiplication des pains, une foule de cinq mille personnes est réunie autour de Jésus, mais il n'y a que cinq miches de pain et deux poissons. Jésus prend ces denrées et les multiplie jusqu'à ce

qu'il y en ait assez pour nourrir tout le monde. C'est une violation des lois de la nature. Selon le philosophe David Hume, toutefois, cela montre seulement que nous nous trompons sur ces lois et que Jésus savait quelque chose que nous ignorons.



Dieu est-il mort ?

→ Le philosophe allemand Friedrich Nietzsche l'a proclamé en effet. Pire, il a affirmé que nous l'avons tué. Pour savoir si Dieu existe, il peut être utile de préciser nos idées à propos de Dieu.



Saint Anselme de Canterbury, un moine bénédictin du XI^e siècle, pensait que nous pouvions être certains de l'existence de Dieu en raison de l'argument ontologique. Il disait que, par définition, Dieu serait l'être le plus parfait, puisque nous ne pouvons imaginer plus parfait que Dieu. Or, si Dieu n'existait que dans notre imagination, un être qui existerait à la fois dans notre esprit et dans la réalité serait plus parfait que celui qui n'existerait que dans notre imagination. En effet, un être qui n'existerait pas ne serait pas vraiment parfait. Mais alors, si Dieu n'existait pas, nous pourrions imaginer un être plus parfait que Dieu. Et comme il est impossible d'imaginer plus parfait que Dieu, il s'ensuit que Dieu existe bel et bien dans la réalité.

Le philosophe allemand Immanuel Kant a critiqué cet argument. Selon lui, si Dieu existait, son existence serait nécessaire et il serait l'être le plus parfait, en effet. Mais il n'est pas possible de partir de ce qui aurait été le cas

s'il avait existé pour en déduire son existence. Les propriétés que nous attribuons à Dieu, sa perfection, et donc son existence, sont juste des attributs du concept de «Dieu», elles ne disent rien de l'Univers lui-même.

Nietzsche voyait Dieu très différemment. Sa célèbre phrase «Dieu est mort» ne signifie pas qu'Il a été tué. En fait, il voulait dire que notre idée de Dieu, et avec elle toute la base de notre moralité, avait été détruite par l'époque des Lumières. Quand la science nous a aidés à comprendre l'Univers, que des théories de gouvernement et de société qui ne faisaient pas appel à Dieu se sont développées, nous avons commencé à nous penser et à penser le monde d'une manière qui rendait superflues les explications religieuses.

Nietzsche se demandait ce qui arriverait à nos idées du bien et du mal si leurs bases religieuses étaient sapées, il craignait que sans cette fondation nous en venions à voir l'Univers et tout ce que nous faisons comme dénués de sens.

L'ÎLE DÉSERTE IDÉALE

Imaginez une île déserte et inconnue, la plus parfaite qui soit. Mais comme c'est une île déserte, personne ne l'a jamais vue. Au XI^e siècle, le moine bénédictin Gaunilon de Marmoutier a appliqué l'argument ontologique de saint Anselme sur l'existence de Dieu pour démontrer que cette île

existait. Comme cette conclusion était absurde, il cherchait à montrer ainsi que quelque chose clochait dans l'argument de saint Anselme. Celui-ci répondit que son argument ne s'appliquait qu'à l'être le plus parfait qui se puisse concevoir, autrement dit à Dieu.



Comment expliquer l'existence du mal ?

→ L'idée de mal nous évoque des images d'êtres surnaturels, démons, sorcières et vampires. Mais le mal bien présent dans le monde physique pose un problème si Dieu est supposé infiniment bon.



Supposons que Dieu soit omniscient et omnipotent, capable d'avoir tout créé. Il a créé le Ciel et la Terre. Mais cela implique qu'il a créé aussi tout ce qu'il y a de mauvais dans le monde : la douleur, la violence, la souffrance, la famine et la mort. Comme il y a bel et bien du mal dans le monde, c'est que Dieu l'a créé aussi. Mais Dieu est aussi omnibénévolent, absolument aimant, et un être bienveillant tel que Lui ne créerait pas le mal...

L'évêque et théologien saint Augustin, qui vivait au IV^e siècle, a répondu à ce défi en avançant que le mal n'existait pas en lui-même, à l'état pur, dans le monde, et qu'il n'avait donc pas été créé. Selon lui, le mal existait du fait de l'absence de choses bonnes, ou par l'effet d'une corruption de la nature. Par analogie, les ténèbres ne sont pas une substance créée en plus de la lumière. Elles ne sont que l'absence de lumière et n'apparaissent que quand la lumière est ôtée. Saint Augustin considérait que Dieu nous avait créés pourvus d'un libre arbitre, ce

qui est bien, mais que certains d'entre nous usaient de ce libre arbitre à des fins égoïstes, ce qui corrompait nos âmes.

La philosophe politique Hannah Arendt avait une conception très différente du mal, qu'elle a développée alors qu'elle assistait en 1961 au procès du nazi Adolf Eichmann, un des principaux protagonistes responsables de l'Holocauste. Elle vit que, en mettant de côté ses actes, Eichmann était un homme relativement normal, ennuyeux en tout point, sans intentions malignes ni haine enfouie. Il voulait simplement faire du bon travail, il ne pensait pas vraiment à ce qu'il était en train de faire. En Eichmann, Arendt vit ce qu'elle appela la banalité du mal. Les actes mauvais n'ont pas besoin d'êtres surnaturels ou à la psychologie sadique pour exister, ils peuvent advenir pour des raisons très ordinaires chez des gens très ordinaires. Pour l'empêcher, il ne suffit pas de surveiller les dangereux psychopathes ; il nous faut aussi limiter la capacité de tout un chacun à commettre des atrocités.

LE MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES

Il paraît inenvisageable qu'un Dieu omnipotent et omniscient, qui aurait pu créer un monde où le mal aurait été bien moins présent, ne le fit pas. Le polymathe allemand Gottfried Leibniz affirmait ainsi que Dieu avait forcément créé le

meilleur des mondes possibles. Il pourrait sembler que le monde serait meilleur si on se débarrassait de certains maux, mais en réalité cela entraînerait des conséquences néfastes, dont nous n'avons tout simplement pas connaissance.



Est-il raisonnable de croire ?

→ Beaucoup estiment que la foi en Dieu devrait découler de preuves de son existence. Toutefois, de nombreux chrétiens préfèrent la foi à des expériences scientifiques.



La science avance en inventant des tests pour ses théories. Karl Popper, philosophe autrichien et britannique, pensait que si une théorie s'avérait incapable de produire des tests pouvant potentiellement l'infirmier, ce n'était pas une théorie scientifique. Tel était le problème des psychanalystes freudiens et des astrologues : quoi qu'ils pussent observer, leur théorie était capable de l'expliquer. Ainsi, même quand ils avaient complètement tort, ils n'avaient aucun moyen de s'en apercevoir. Certains ont avancé qu'étant donné l'impossibilité d'inventer des tests de l'existence de Dieu, la foi en Dieu était irresponsable. Toutefois, il est également difficile sur cette base de prouver que les mathématiques existent, ou la moralité, puisque aucune expérience ne pourrait démontrer le contraire. Il est difficile de savoir qu'en déduire.

La foi sans preuve fait peut-être fuir certains scientifiques, mais au XIX^e siècle le philosophe William James a noté plusieurs cas où cette attitude semblait rationnelle. Parfois, croire qu'on peut faire quelque chose rend notre succès plus probable. Avoir

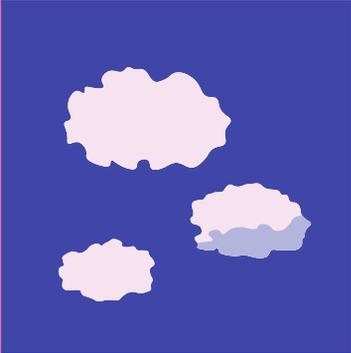
confiance en sa réussite, même en l'absence de preuve, peut améliorer les chances de remporter un grand match ou de décrocher un rendez-vous galant. Ne fonder sa foi que sur des preuves peut même faire de vous un mauvais ami ou un mauvais parent. Par exemple, il n'est pas toujours bon d'abriter des opinions trop pessimistes sur les talents de ses enfants, même quand il existe de bonnes raisons de croire en leur échec futur.

À la même époque que James, le mathématicien britannique William Clifford pensait au contraire qu'il était « toujours, partout et pour tout le monde nuisible de croire en l'absence de preuves suffisantes ». Si le propriétaire d'un navire échouait à vérifier que celui-ci était capable de prendre la mer avant de lancer une expédition avec des gens à bord, sa foi ne sauverait personne. Il porterait le blâme pour n'avoir pas vérifié que sa foi était bien soutenue par des preuves, en l'occurrence celles du bon état de son navire. Toutefois, cela montre seulement que croire sans preuve est mal quand les conséquences d'une erreur sont graves.

LE PARI DE PASCAL

Dans un grand casino, on vous force à parier sur l'existence de Dieu. Quel serait le pari le plus rationnel? Étant donné le prix à payer en cas d'erreur, le mathématicien et philosophe Blaise Pascal estimait que croire en Dieu était le plus rationnel, même

en l'absence de preuves. Cependant, son raisonnement fonctionne aussi bien s'il fallait parier sur l'existence d'un Dieu mauvais qui nous enverrait en enfer pour avoir cru en lui, ou au paradis pour avoir douté de son existence...

	AVEC DIEU	SANS DIEU
AVEC LA FOI		
SANS LA FOI		



Dieu peut-il être partout ?

→ Beaucoup jugent immoral de se comparer à un dieu. Mais si un être omnipotent existait qui n'était pas lié à un endroit particulier de l'Univers, nous serions bien plus près du divin que nous ne le pensons...



On attribue à Dieu certaines propriétés importantes. Il est omniscient : il sait tout. Il est omnipotent : il est tout puissant. Et il est omnibénévolent : il est infiniment bon. Des religions tiennent également Dieu pour omniprésent : il est partout à la fois. Ce qui signifie qu'il est présent là où nous sommes, jusque dans nos corps et en dehors d'eux. Plutôt que confiné dans un royaume séparé tel que le Paradis, il insufflerait tout l'Univers. Comment le comprendre ?

Le panthéisme est la théorie qui assimile Dieu à l'Univers entier. Rien n'existe alors en dehors de Dieu. Tout ce que nous voyons en est une partie, une manifestation particulière du divin. Le philosophe hollandais Baruch Spinoza pensait pouvoir montrer que tout était Dieu. Supposons que Dieu existe, mais qu'il soit tenu séparé de la Terre. S'il existe une région de l'Univers où Dieu n'est pas présent, c'est qu'il a des limites, des frontières. Mais cela voudrait dire qu'il n'est pas infini.

Ainsi, selon Spinoza, comme Dieu est infini, l'Univers et chacun d'entre nous sont des manifestations particulières de Dieu.

Plutôt que penser Dieu comme un être anthropomorphique, Spinoza l'identifiait à la Nature, un système nécessaire et infini. La plupart des panthéismes pensent l'Univers comme ne faisant qu'un avec son divin créateur, créateur qu'ils n'envisagent pas comme un être singulier doté de croyances et de volonté. Écrit autour de l'an 400 av. J.-C., le *Tao te King* est une œuvre classique de la philosophie chinoise sur le *tao*, la « voie », source de tout et réalité ultime et ineffable.

Le panthéisme a pris bien des formes. Certains pensent qu'il n'y aurait qu'une seule catégorie d'être, une seule propriété. Cette relation peut être difficile à saisir, il faut alors avoir recours à des analogies, comme celles des doigts, des entités distinctes, mais toutes parties de la main, ou de la danse, qui n'est pas une entité distincte, mais dont la forme naît des mouvements du danseur.

LE DIVIN EN TOUTES CHOSES

Les diverses branches du bouddhisme tiennent souvent nos expériences de la réalité pour des illusions, tout comme le sont les distinctions que nous établissons entre les choses qui composent le monde et notre moi. Il y a bien une nature cachée derrière la réalité et dans tout ce

qu'elle contient, mais elle est de nature mouvante et changeante. Ce n'est qu'en réalisant que nous ne sommes pas des entités distinctes du reste de l'Univers que nous atteignons l'illumination. On dit que le Bouddha l'a atteinte en méditant l'arbre de la Bodhi.



**INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE**

ROBOTS

**RÉSEAUX
SOCIAUX**

CONSCIENCE

MÉMOIRE

**ESPRIT
ÉTENDU**

CLONAGE

CHAPITRE 8

BULLE
ÉPISTÉMIQUE

BIOÉTHIQUE

MALE
GAZE

CHAMBRE
D'ÉCHO

TECHNOLOGIE

Bien que la philosophie existe de très longue date, les philosophes ne s'intéressent pas seulement aux mêmes sempiternelles questions. Les questions fondamentales sur la nature humaine, ce qui existe et ce qui n'existe pas, intéressent bien sûr les philosophes, mais les problèmes contemporains les passionnent également. La philosophie de la technologie est un domaine de pointe qui implique l'examen critique des idées d'ici et de maintenant, et de celles de demain.

Des problèmes éthiques et conceptuels sont nés des développements technologiques. Certains que les philosophes de l'Antiquité ou du Moyen Âge n'auraient jamais pu envisager, et qui pourtant sont devenus urgents. L'une de ces questions pressantes est liée à **L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE** et à son éthique.

Étant donné la puissance des ordinateurs et de la technologie associée, la question de leur intelligence se pose vite. Peut-être la matière animée pourrait-elle accéder à la sentience, voire à la conscience. Si les robots devenaient conscients d'eux-mêmes, il nous faudrait considérer la question de leurs **DROITS** et les traiter d'une certaine manière, tout comme nous nous posons cette question s'agissant des humains et des animaux.

Les avancées de la technologie nous aident tant qu'elles modifient parfois ce qu'être humain veut dire. Par exemple, les innovations en médecine nous permettent de vivre plus longtemps et même de remplacer des

parties biologiques de nous-mêmes par des appareils mécaniques. C'est le cas des articulations et des membres, mais nous pourrions aussi parler des changements au niveau microscopique. Nous devenons des hybrides, humains et mécaniques, plus résistants, ce qui allonge la durée de vie de nos enveloppes mortelles. Des questions que se sont posées les auteurs de science-fiction deviennent aujourd'hui pressantes. Par exemple, jusqu'à quel point rallonger la vie ? Sera-t-on capable de préserver nos esprits à la mort de nos corps ?

Notre usage d'Internet et des réseaux sociaux, facilité par les applications et les smartphones, nous rend en quelque sorte permanents. Même après notre mort, il reste des images, des **TRACES NUMÉRIQUES** de nos vies impossibles à effacer complètement. Nous téléversons de nombreuses informations sur nos smartphones pour ne pas avoir à les retenir. L'Australien **DAVID CHALMERS** parle à ce propos d'esprit étendu. Nous le transportons avec nous dans nos appareils, et quand nous l'oublions il semble nous manquer une partie de nous-mêmes.

À mesure que la technologie nous ouvre de nouvelles voies, telles que le **CLONAGE**, les guerres combattues à distance par des **ATTAQUES DE DRONES** et des **CYBERATTAQUES**, les œuvres d'art immersives, il nous faut régulièrement prendre une pause et nous demander si tout cela convient, et pourquoi, plutôt que de nous reposer uniquement sur leurs possibilités nouvelles.

PHILOSOPHIE DE LA TECHNOLOGIE

Branche de la philosophie qui s'intéresse à la technologie et ses effets sur la société.

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Systèmes informatiques capables de réaliser des tâches pour lesquelles l'intelligence humaine est habituellement requise.

IA

DROITS

Permission légale ou morale de posséder ou de faire quelque chose. La question des droits des systèmes d'IA est très débattue par les philosophes qui s'intéressent à la technologie.

BULLE ÉPISTÉMIQUE

Structure socialement construite qui expulse des opinions, parfois sans le vouloir. Nous existons dans nos bulles quand nous ne sommes jamais exposés à des idées qui diffèrent des nôtres.

CHAMBRE D'ÉCHO

Situation dans laquelle nous ne sommes entourés que de ceux qui pensent comme nous, où tous racontent la même histoire (l'écho) et ne tiennent pas compte des autres. Structure sociale qui omet ou discrédite les points de vue divergents.

DAVID CHALMERS

(né en 1966) Philosophe qui affirme, avec Andy Clark, que nous créons un « esprit étendu » quand nous enregistrons et stockons nos souvenirs sur des appareils, externalisant ainsi notre mémoire.

TRACES NUMÉRIQUES

Information sur nos vies, images sur Internet et les réseaux sociaux qui ne disparaîtront jamais vraiment, même après notre mort.

CLONAGE

Produire des copies génétiquement identiques d'êtres humains; une pratique qui génère des questions éthiques complexes.

CLONAGE REPRODUCTIF

Création d'un clone génétique qui, après développement, deviendra un bébé.

CLONAGE THÉRAPEUTIQUE

Création de cellules ou d'embryons clonés pour le traitement des maladies.

THÉORIE DE LA GUERRE JUSTE

Règles qui précisent quand il serait jugé juste de déclarer une guerre, et comment la mener.

CYBERATTAQUE

Tentative de pénétrer dans des systèmes informatiques pour y causer des dégâts, dont la « fuite » des données personnelles des utilisateurs.

FRAPPES DE DRONE

Attaques aériennes au moyen de véhicules commandés au sol (des drones).

MALE GAZE

Théorie selon laquelle le cinéma et la télévision présentent le plus souvent les femmes comme des objets à contempler et les hommes comme les sujets qui contemplant, une perspective qui se transmet aux spectateurs.

LAURA MULVEY

(née en 1941) Philosophe dont les idées au croisement du féminisme, de la théorie cinématographique et de la psychanalyse ont abouti à l'idée de *male gaze*.

GUERRE JUSTE

Les IA veulent-elles des droits ?

→ **Les intelligences artificielles (IA) actuelles ne demandent aucun droit. Un robot doué des mêmes autonomie, conscience et intelligence qu'un humain exigerait les mêmes droits, mais les cas intermédiaires sont difficiles à trancher.**



Tout le monde est d'accord pour dire que les IA s'améliorent, mais la question de leurs droits demeure débattue. Même parmi ceux qui affirment qu'elles finiront par exiger des droits, personne ne sait exactement comment nous pourrions décider de les leur accorder ou non.

Le philosophe italien Luciano Floridi estime que les humains n'ont rien de particulier, ce ne sont guère que des êtres capables de traiter l'information. Ainsi, dès que les IA nous auront rattrapés sous ce rapport, elles nous seront identiques, bien que non organiques, et mériteront les mêmes droits. Selon Floridi, agir autrement reviendrait à établir une discrimination injuste envers les êtres non biologiques.

Tout le monde n'est pas d'accord. Selon une déclaration controversée de la chercheuse en IA Joanna Bryson, les robots devraient être nos esclaves. Elles jugent qu'ils n'ont pas d'objectifs propres hors de ceux que nous leur donnons au travers de leur programmation. De plus, quand nous humanisons les robots, nous nous déshumanisons. À l'inverse de Floridi, Bryson considère que donner des droits à des robots

réduirait notre faculté de juger les humains comme des êtres particuliers, méritant de notre part une plus grande considération.

La grande différence entre ces deux opinions est que Floridi pense que les futures « générations » d'IA deviendront capables d'autonomie (elles pourront décider librement de leurs propres objectifs), ce que Bryson ne reconnaît pas.

D'autres encore, tels que le moraliste Mois Navon, estiment que nous devrions nous appuyer sur cette ambiguïté qui s'installe entre IA et robots. Nous devrions les considérer non comme de simples outils, mais pas non plus comme des humains, et nous concentrer sur cette différence pour définir ce qui fait de l'humain un sujet d'éthique. Cela demande de réfléchir au traitement des IA et des robots, et à ce que celui-ci dit de notre caractère moral.

Il peut y avoir d'autres raisons pour décider des droits des IA ou de leur absence, si par exemple nous trouvions des signes de conscience ou d'émotion. Toutefois, selon le philosophe australien Adam Andreotta, il sera difficile d'imaginer des tests capables de nous mener à cette conclusion.

LES CRITÈRES DU DROIT

Un robot idéal au service des personnes âgées ou dépendantes pourrait présenter des émotions humaines et exprimer de la sympathie. Cela signifie-t-il qu'il pourrait prétendre à des droits? Comment savoir s'il en remplirait les critères? Certains estiment au contraire que, comme un robot, fût-il humanoïde, ne fera que traiter des informations et remplir des objectifs que des humains lui auront préalablement assignés, nous pouvons, et devons, le traiter comme un serviteur.



Ma mémoire est-elle téléversée sur mon smartphone ?

—> **Nous nous aidons beaucoup de nos smartphones pour nous souvenir. Mais si aucun « moi » n'accède à cette information, difficile de parler de souvenir...**



Les philosophes Andy Clark et David Chalmers ont soutenu que, lorsque nous utilisons des appareils de type smartphones ou même des carnets pour noter des rendez-vous et des numéros de téléphone, nous créons un « esprit étendu » et externalisons nos souvenirs vers ces objets. Cependant, il semble que des souvenirs exigent une conscience, ce dont un smartphone ne dispose pas. Or, si la mémoire nécessite la pensée consciente, par exemple pour accéder aux faits connus, je ne pourrai pas vraiment téléverser mes souvenirs sur mon smartphone.

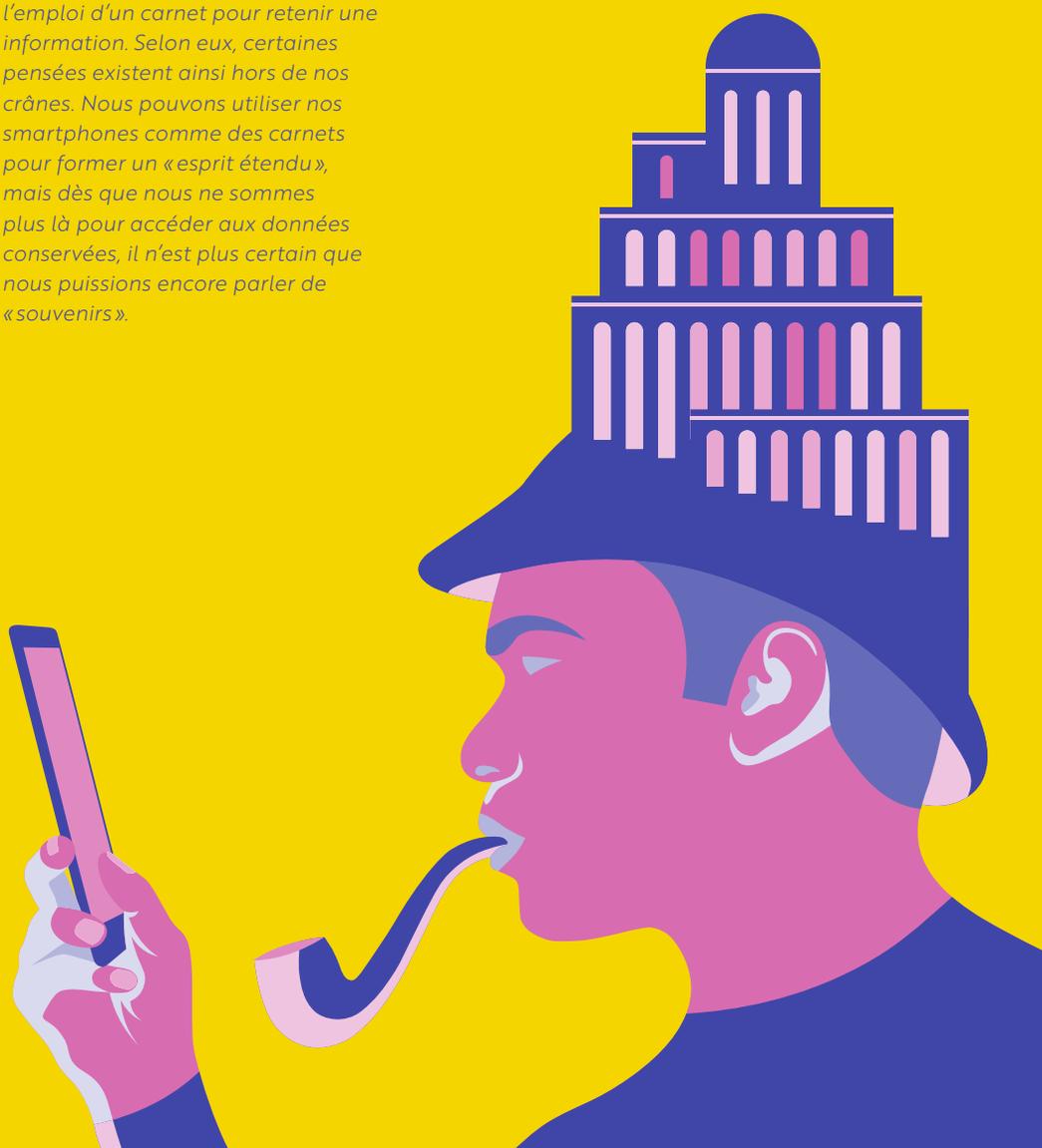
Des auteurs comme le philosophe australien Patrick Stokes notent que nous vivons de plus en plus en ligne, que nous créons nos identités sur Internet et les réseaux sociaux. La philosophe Karina Vold précise de son côté que nous employons de plus en plus les smartphones pour y stocker des données privées et très intimes. Stokes considère que nous laissons ainsi dans nos smartphones et ailleurs des « traces numériques » de notre existence, qui persistent après notre mort et grâce auxquelles les autres se souviendront de nous.

Toutefois, sans une conscience pour accéder à ces souvenirs numériques, rien ne les distinguera de ces autres artefacts physiques que nous laissons après notre mort. Même si Clark et Chalmers ont raison de noter que certaines de nos pensées se manifestent hors de nos crânes, dans notre esprit étendu, le manque d'une conscience étendue qui lui correspondrait implique que les smartphones ne seront dépositaires de souvenirs que tant que notre conscience existera pour les y consulter. Ainsi, les photos et autres fichiers de votre smartphone peuvent déclencher des souvenirs de vous dans la conscience des autres, mais ce ne seront pas « vos » souvenirs parce que vous ne serez plus en vie pour les abriter.

Cela pourra changer quand les IA progresseront jusqu'à pouvoir simuler votre conscience et utiliser les informations téléversées pour agir à votre manière, voire envoyer des messages avec votre voix. Comme le notent la chercheuse Maggi Savin-Baden et ses collègues, cela soulève beaucoup de questions quant aux implications légales et sociales de ces interactions.

LE PALAIS MENTAL DE SHERLOCK HOLMES

Dans les romans de Conan Doyle, le détective Sherlock Holmes utilisait un « palais mental » pour mieux se rappeler tous les détails d'une affaire. Selon Andy Clark et David Chalmers, il n'y a pas de réelle différence entre cette technique et l'emploi d'un carnet pour retenir une information. Selon eux, certaines pensées existent ainsi hors de nos crânes. Nous pouvons utiliser nos smartphones comme des carnets pour former un « esprit étendu », mais dès que nous ne sommes plus là pour accéder aux données conservées, il n'est plus certain que nous puissions encore parler de « souvenirs ».



Y a-t-il de bonnes raisons de cloner ?

→ L'idée du clonage humain est simple : produire des copies identiques d'êtres humains vivants (dont, parfois, des embryons). Les questions soulevées sont complexes.



Cloner des animaux et des humains, c'est une idée simple.

Telle que définie par la philosophe

Katrien Devolder et le spécialiste de l'éthique biomédicale Christopher Gyngell, c'est la création délibérée d'une réplique génétique à partir d'un original. Savoir si nous devons cloner des humains, c'est déjà plus compliqué.

Il y a deux types de clonage humain, le clonage thérapeutique, qui crée des cellules et des embryons clonés chez des individus pour traiter ou guérir des maladies, et le clonage reproductif, qui est la création d'un clone génétique qui se développera pour devenir un bébé.

Le spécialiste australien de la bioéthique Julian Savulescu a avancé, non sans controverse, que le clonage thérapeutique était un impératif moral. Il rappelle la pénurie de dons d'organe qui sauveraient et amélioreraient des vies et ajoute que les tissus prélevés sur des embryons clonés à partir des patients pourraient régler ce problème. Certains sont en désaccord, car ils sont contre l'avortement. D'autres estiment que ce type de clonage revient à créer une

personne uniquement comme un moyen en vue d'une autre fin, par exemple une transplantation d'organes.

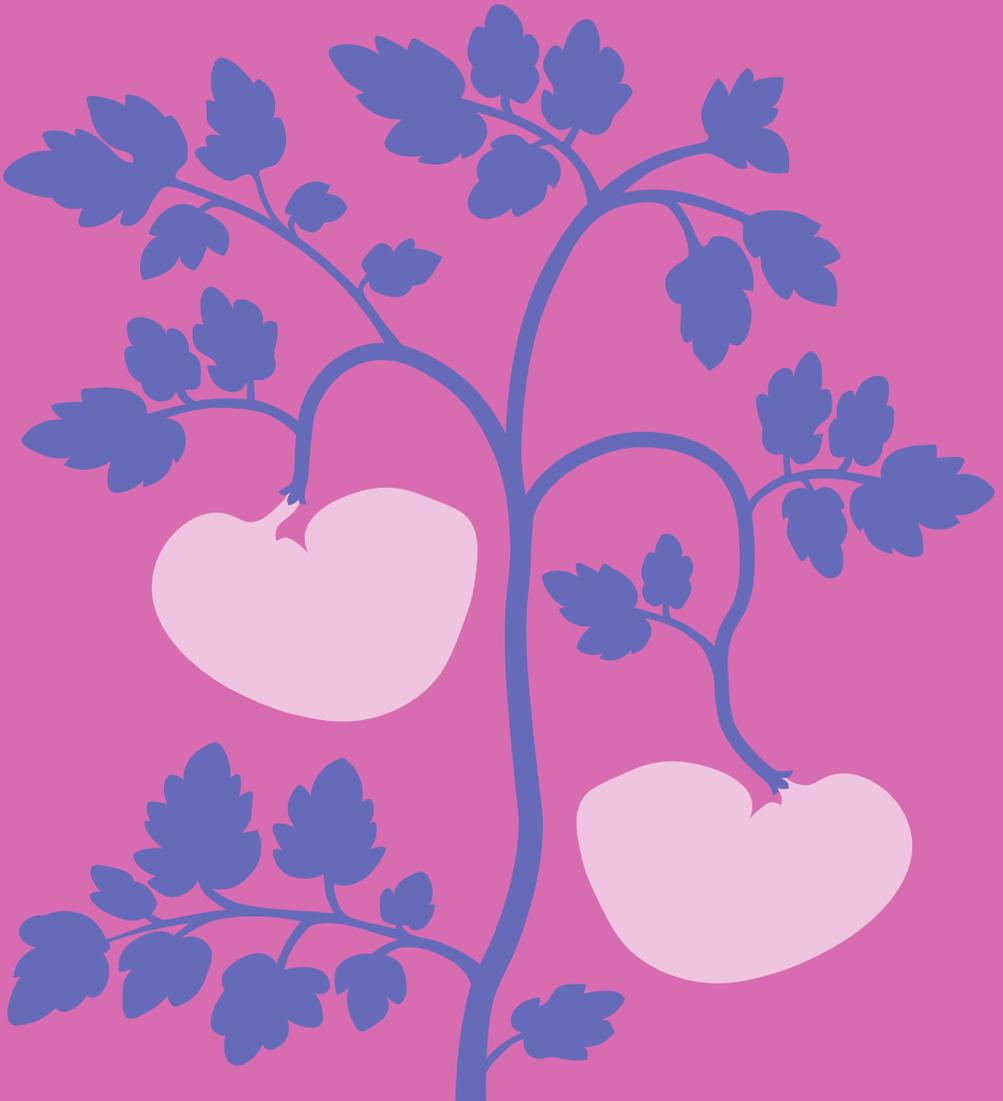
Parmi les raisons qui justifieraient le clonage reproductif, on trouve l'aide à la conception pour ceux qui n'auraient pas d'enfants autrement, la création d'enfants préservés de maladies héréditaires, voire la création de ce qu'on appelle les « jumeaux sauveurs », des donneurs potentiels pour un autre enfant de la fratrie. Les opposants à cette forme de clonage, dont le médecin américain Leon Kass, jugent cela déshumanisant. Cela nous mènerait à une conception de l'enfant comme un « produit manufacturé », plus proche de l'objet que de l'individu. Ils estiment aussi qu'être le clone d'un autre serait néfaste à l'estime de soi et minerait les relations familiales. Un clone n'aurait pas de parents au sens habituel, ce serait une copie à l'identique d'un des deux « parents ».

En général, les objections au clonage reposent sur l'idée d'un bien-être dégradé pour les clones, qui se trouveraient privés de leur droit à l'unicité génétique et à être traités comme des fins, jamais comme des moyens.

LES POSSIBILITÉS DU CLONAGE

Bientôt, les médecins pourront créer un embryon génétiquement identique à un patient à partir des cellules de peau de ce dernier. Après un temps de développement, ils détruiraient l'embryon, mais utiliseraient ses cellules souches pour produire un nouvel organe sain

afin de soigner le patient de départ. Dans le cas du clonage reproductif, l'embryon cloné pourrait être implanté directement dans l'utérus de la patiente et neuf mois plus tard naîtrait une copie exacte du parent sur le plan génétique. Serait-ce des utilisations éthiques du clonage?



Le médium est-il le message ?

→ Les médias audiovisuels, les films et la télévision présentent souvent les femmes comme des objets livrés au regard (des hommes) plutôt que des sujets à part entière. Les réseaux sociaux perpétuent ce problème.



Dans les années 1960, le philosophe Marshall McLuhan a introduit l'idée radicale selon laquelle les médias audiovisuels ne nous montrent pas le monde tel qu'il est, mais participent à nous modeler, nous et notre expérience du monde.

Qu'est-ce que cela signifie ? Prenez une ampoule électrique. McLuhan nous dit que ce genre de technologie est neutre : elle montre le monde tel qu'il est. Mais les médias tels que la télévision sont dotés d'une structure qui modèle le contenu qu'ils transmettent. « Le médium est le message. » Autrement dit, à la différence de l'ampoule, les médias influencent et modèlent ce qu'ils nous transmettent.

Comment cela se traduit-il, dans les faits ? La théoricienne du cinéma Laura Mulvey en a donné un exemple célèbre, dans les années 1970. Elle a décrit le plaisir central éprouvé au cinéma ou à la télévision par le terme de scopophilie, le « plaisir de regarder. » Selon Mulvey, les films montraient le plus souvent les femmes comme des objets à regarder, tandis que les hommes

y étaient des sujets, ceux qui regardaient. Elle notait que la manière dont la plupart des films sont tournés poussait le public à adopter la perspective des personnages masculins, ceux qui regardent, plutôt que celle des personnages féminins. C'est ce que Mulvey a appelé le « *male gaze* », le regard de l'homme, une expression restée célèbre. Parmi les spectateurs, les hommes comme les femmes l'adoptent.

Si nous mélangeons l'idée du *male gaze* avec celle de McLuhan, les femmes et leur vécu peuvent être vus comme des constructions échafaudées pour le plaisir de l'homme, qui pourrait même avoir une influence au-delà des écrans, sur la manière dont les femmes vivent.

Les réseaux sociaux pourraient bien empirer cette situation. Nombre d'entre nous construisent méticuleusement une image publique de nos vies. Si le médium est le message, alors nous modelons nos propres représentations de nous-mêmes, et peut-être même nos vies, de manière à les rendre plaisantes pour les réseaux sociaux.

MÉDIUM ET CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ

Marshall McLuhan et Laura Mulvey ont tous les deux décrits la manière dont les médias audiovisuels modélaient leurs contenus. Selon eux, ils ne reflètent pas la réalité de façon neutre, ils déforment le message. Dans le cas des femmes au cinéma, Mulvey avance qu'elles sont construites et présentées pour le regard de l'homme. Les réseaux sociaux nous permettent de plus en plus, peut-être même nous y poussent-ils, de nous construire une image plutôt que de refléter ce que nous sommes de façon neutre.



La technologie rend-elle toutes les guerres injustes ?

→ Les changements technologiques ont radicalement modifié les façons de mener une guerre, nous forçant à réévaluer les conditions dans lesquelles une guerre ou un acte de guerre pourraient être justes.



Les vieilles écoles de pensée avaient toutes leurs règles concernant la guerre. Dans la tradition occidentale, ces principes avaient été formalisés par saint Augustin, né il y a 1700 ans dans ce qui est aujourd'hui l'Algérie. Les règles dérivées des principes de saint Augustin forment ce que l'on appelle la théorie de la guerre juste. Elles indiquent quand il serait juste de déclarer la guerre (*jus ad bellum*) et comment États et soldats doivent s'y comporter (*jus in bello*).

La théorie de la guerre juste indique que la guerre doit être un dernier recours. Les actes de guerre ne doivent jamais cibler de civils et causer le moins de tort possible. Les conflits contemporains, qui comptent des frappes de drones et des cyberattaques, compliquent l'évaluation, car ils modifient ce qui constitue des actes de guerre.

Les philosophes Daniel Brunstetter et Megan Braun avancent que les frappes de drones sont peut-être plus précises et mieux proportionnées (ce qui remplit les critères de la théorie de la guerre juste, elles causent moins

de tort), mais qu'elles rendent l'usage de la force plus probable, car s'y résoudre ne revient pas à déclarer une guerre totale. Ils notent aussi que la guerre moderne soulève des questions sur ces déclarations. Qui peut déclarer la guerre ? Par exemple, des frappes de drones pourraient être décidées par une agence secrète au service d'un gouvernement (telles que la CIA) sans la surveillance transparente en vigueur dans la plupart des pays. De plus, la guerre moderne permet à des pays de mieux protéger leurs troupes au prix de risques accrus pour les civils.

Dans le cas de la guerre de l'information, des cyberattaques, la philosophe Mariarosaria Taddeo propose d'énoncer des règles plus strictes que celles de la théorie de la guerre juste, car ce type d'attaques ne cause pas vraiment de tort aux militaires ni aux civils, les dégâts provoqués sont d'un autre genre, sur lequel la théorie de la guerre juste est muette.

Taddeo comme Brunstetter et Braun notent que ces guerres nouvelles compliquent la tâche de ceux qui cherchent à distinguer les cibles légitimes des civils.

LA GUERRE MODERNE

Certains avancent que les frappes de drones et les cyberattaques rendent les guerres modernes plus justes, parce que ces méthodes sont mieux proportionnées et plus précises. Elles remplissent ainsi les critères en réduisant au maximum

les torts causés aux civils. D'un autre côté, ceux qui déclenchent ces attaques sont souvent très éloignés des zones de combat, ils courent donc beaucoup moins de risques que les civils de la région où l'attaque en question se déroule.



Qu'est-ce qu'une chambre d'écho ?

→ Nous sommes dans une chambre d'écho quand nous ne sommes entourés que de gens qui pensent comme nous. Nous nous racontons tous la même chose (« l'écho ») et nous écartons d'office les avis « étrangers ».



Nous pourrions penser que l'immensité d'Internet démultiplie notre capacité de découvrir et d'évaluer des idées nouvelles. En réalité, les réseaux sociaux pourraient bien la réduire.

Selon le philosophe C. Thi Nguyen, les réseaux sociaux nous permettent, voire nous encouragent, à créer des bulles épistémiques et des chambres d'écho. Les bulles épistémiques se forment quand nous ne sommes plus exposés à des idées différentes des nôtres. Par exemple, si j'étais allée dans une école conservatrice et que je ne lisais que des auteurs conservateurs, mes réseaux sociaux seraient probablement dominés par les opinions conservatrices, puisque j'y suivrais ceux qui les partagent. Il est toutefois difficile, sur les réseaux sociaux, de ne jamais être confronté à des idées hétérogènes qui viennent faire « éclater » cette bulle.

Les chambres d'écho vont un cran plus loin. Comme les réseaux nous laissent choisir nos sources d'information et devançant nos choix présents en fonction de nos choix passés, ce que nous lisons reflète de plus en plus ce que nous voulons entendre. En

plus de ne nous exposer qu'aux opinions semblables aux nôtres (comme dans une bulle épistémique), les chambres d'écho ajoutent la critique préemptive des opinions étrangères. Elles forment une sorte de script qui se déclenche à leur contact et qui inclut des critiques sur ceux qui les forment, qu'on jugera par exemple corrompus ou à moitié fous, impossibles à prendre au sérieux. Ainsi, nous nous fermons automatiquement à leur rencontre. Comme nous pensons déjà connaître la réponse, nous devenons incapables d'écouter. Cela nous rend moins susceptibles de changer d'avis, même quand les faits sont contre nous.

Certains penseurs, comme la juriste Cass Sunstein, s'inquiètent que les chambres d'écho nuisent à la démocratie, car elles empêchent le débat d'idées. Pire, nous pourrions ne pas nous rendre compte que nous en habitons une, ce qui nous rendrait incapables de sortir de ce piège. Comment faire ? Nguyen juge cela difficile. Cela exigerait de réévaluer nos croyances les plus profondes et d'accorder de nouveau notre confiance au monde extérieur.

LA DÉFORMATION DE LA CHAMBRE D'ÉCHO

Dans une chambre d'écho, on ne rencontre les opinions extérieures qu'au travers d'un filtre qui les déforme. Ainsi, ceux pris dans la chambre partagent et renforcent des « scripts » à l'égard de ces opinions extérieures, qui se déclencheront à leur contact et consisteront par exemple à mettre en doute les motifs profonds de ceux qui les forment.



BIBLIOGRAPHIE

Baggini, Julian. *The Pig that Wants to be Eaten: And 99 Other Thought Experiments*. Granta Books, 2010

Blackburn, Simon. *Being Good: A Short Introduction to Ethics*. Oxford University Press, USA, 2003

Cassam, Quassim. *Vices of the Mind: From the Intellectual to the Political*. OUP Oxford, 2021

Craig, Edward. *Philosophy: A Very Short Introduction*. OUP Oxford, 2020

Dean, Tim. *How We Became Human: And Why We Need to Change*. MacMillan Australia, 2021

Dupré, Ben. *Juste assez de philosophie pour briller en société*. Dunod, 2009

Frankfurt, Harry G. *On Bullshit*. Princeton University Press, 2005

Gaarder, Jostein. *Sophie's World*. Weidenfeld & Nicholson, 2015

Gordon-Smith, Eleanor. *Stop Being Reasonable: Six Stories of How We Really Change Our Minds*. Scribe UK, 2019

Hooks, Bell. *All About Love: New Visions*. WmMorrowPB, 2016

Kenny, Anthony. *A New History of Western Philosophy*. OUP Oxford, 2012

Law, Stephen. *The Philosophy Gym*. Headline Review, 2004

Manne, Kate. *Down Girl: The Logic of Misogyny*. Penguin, 2019

Midgley, Mary. *What is Philosophy For?* Bloomsbury Academic, 2018

Nussbaum, Martha. *Les Émotions démocratiques*. Flammarion, 2011

Sandel, Michael J. *Justice*. Flammarion, 2017

Singer, Peter. *Questions d'éthique pratique*. Bayard, 1998

Srinivasan, Amia. *The Right to Sex*. Bloomsbury Publishing, 2022

Warburton, Nigel. *A Little History of Philosophy*. Yale University Press, 2012

West, Andy. *The Life Inside: A Memoir of Prison, Family and Philosophy*. Picador, 2022

Wolff, Jo. *An Introduction to Political Philosophy*. OUP Oxford, 2015

RESSOURCES EN LIGNE

Aesthetics for Birds: Aesthetics and Philosophy of Art for Everyone
aestheticsforbirds.com

Internet Encyclopedia of Philosophy (IEP)
iep.utm.edu

Stanford Encyclopedia of Philosophy (SEP)
plato.stanford.edu

The Ethics Centre
Explainers: ethics.org.au/knowledge/ethics-explainers

Big Thinkers: ethics.org.au/knowledge/big-thinkers

What is it Like to be a Philosopher?
Interviews by Cliff Sosis
www.whatisitliketobeaphilosopher.com

PODCASTS

ABC Radio National. *The Philosopher's Zone*

Adamson, Peter. *History of Philosophy Without Any Gaps*

BBC Radio 4. *In Our Time: Philosophy*

Cherry, Myisha. *UnMute*

Lam, Barry. *Hi-Phi Nation*

Warburton, Nigel. *Philosophy Bites*

MAGAZINES

New Philosopher

Philosophy Now

DIRECTRICE DE PUBLICATION

Laura D'Olimpio

Laura D'Olimpio est professeure associée en philosophie de l'éducation à l'université de Birmingham, adjointe à l'Institut d'éthique et société à l'université Notre Dame d'Australie. Elle est co-créatrice et co-rédactrice en chef du *Journal of Philosophy in Schools* en accès libre, et contribue au site *The Conversation*, au magazine *Philosophy Now* et aux émissions de radio *The Philosopher's Zone* et *The Minefield* sur ABC Radio National.

Son premier livre, *Media and Moral Education* (Routledge, 2018), est le lauréat 2018 du Philosophy of Education Society of Australasia Annual Book Award. Elle a co-édité un livre, *Educating Character Through the Arts*, tout juste publié chez Routledge et travaille actuellement sur un nouveau texte, *The Necessity of Aesthetic Education*, qui sera publié chez Bloomsbury.

ILLUSTRATEUR

Robert Fiszer

Depuis Londres, Robert crée des illustrations conceptuelles et vectorielles pour l'édition, le web et la publicité. Son style propre et minimaliste permet d'attirer instantanément le lecteur vers l'essence de l'image et de sa signification. www.robertfiszer.com.

CONTRIBUTEURS

Adam Andreotta

Maître de conférences à l'université Curtin, Adam Andreotta s'intéresse à la philosophie de la connaissance de soi. Adam a aussi écrit sur l'intelligence artificielle, l'éthique des big data et les droits des IA, ainsi que sur l'histoire de la philosophie. www.ajandreotta.com.

Jacqueline Boaks

Avec son doctorat de philosophie de l'université Western Australia, Jacqueline Boaks enseigne l'éthique et le leadership à

la Curtin Graduate School of Business. Elle est vice-présidente du comité exécutif de l'Australian Association of Professional and Applied Ethics, fondatrice du WA Ethics Outside Philosophy group et co-éditrice de *Leadership and Ethics* (Bloomsbury).

Tim Dean

Philosophe et auteur célèbre de *How We Became Human*, Tim Dean travaille pour l'Ethics Centre et en tant que professeur honoraire à l'université de Sydney. Il a obtenu son doctorat à l'université de New South Wales avec sa thèse sur l'évolution de la moralité.

Christina Easton

Christina Easton est une philosophe politique et post-doctorante à l'université de Warwick. Avant de revenir à l'université en 2015, Christina a passé huit ans à enseigner la philosophie et les études religieuses en lycée.

Ian James Kidd

Ian James Kidd enseigne la philosophie à l'université de Nottingham. Il s'intéresse à l'éthique, l'esthétique, la religion, le sens et la valeur de la vie. www.ianjameskidd.weebly.com.

Catherine Legg

Professeure de philosophie à l'université Deakin de Melbourne, Catherine Legg enquête sur la philosophie de l'esprit et du langage et sur la logique, explorant les contributions du pragmatisme américain, de l'intelligence artificielle et de l'éducation. En 2008, elle a inauguré à elle seule le champ de la « métaphysique des chats », encore aujourd'hui un sujet de niche (ce qui est paradoxal). philpeople.org/profiles/cathy-legg.

Adam Piovarchy

Chercheur de l'université Notre Dame d'Australie, Adam Piovarchy a fini sa thèse à l'université de Sydney et se concentre sur les sujets de la psychologie morale et de l'épistémologie.

A

ad hominem 50–51, 53, 62–63
 affirmation du conséquent 53, 59
 air de famille 66, 69, 70
 âme 24–25
 âme sœur 24–25
 Andreotta, Adam 144
 Anselme de Canterbury, saint 130–131
 Appiah, Kwame Anthony 118
 Aquin, saint Thomas d' 122, 125, 126
 Arendt, Hannah 132
 argument 6–7, 30, 50–53, 58–59
 argument ontologique 130–131
 Aristophane 24–25
 Aristote 54, 56, 68, 83, 85, 86–87, 125, 126
 arrogance 42
 art 66–79
 Augustin, saint 20, 132, 152
 auto-critique 33, 47
 autonomie 7, 46, 102–104
 autonomie radicale 78
 autonomisme 78
 Ayer, A.J. 34

B

Barthes, Roland 74
 Beardsley, Monroe 74–5
 beauté 66, 68–70, 72–73
 Beauvoir, Simone de 104, 112
 Bell, Clive 68, 78
 Bentham, Jeremy 82, 85, 90, 115
 Berkeley, George 14
 Berlin, Isaiah 106
 bien 84, 90, 92, 96, 103, 122, 125, 132
 bien commun 103
 Blackburn, Simon 98
 Bloomsbury, groupe de 68, 70, 78
 Bouddha 124, 137
 Braun, Megan 152
 Brennan, Jason 110
 Brunstetter, Daniel 152
 Bryson, Joanna 144
 bulle épistémique 142, 154–155

C

Cage, John 70
 calcul hédoniste 85, 90
 capitalisme 105, 116–117
 Carroll, Noël 78
 Cassam, Quassim 42
 catharsis 66, 69
 Cattell, Raymond 40
 causalité 122, 125, 126
 cause première 122, 125, 126
 censure 67, 68, 78–79
 cerveau dans une cuve 15
 Chalmers, David 141, 142, 146–7
 chambre d'écho 142, 154–155
 Chisholm, Roderick 35
 citoyen du monde 103, 104, 118–119
 Clark, Andy 146–7
 Clifford, William 123, 134
 clonage 141, 143, 148–149

Collingwood, R.G. 70
 communisme 105, 116
 compatibilisme 16
 compromis 98–99
 Confucius 86, 96
 connaissance 30–47
 conscience de soi 42
 consentement 105
 conséquentialisme 82, 114
 Copernic, Nicolas 54
 cosmopolitisme 118
 critique d'art 74–75
 croyance 30–35, 42, 47
 croyance vraie justifiée 30, 33, 34, 42, 52
 cyberattaques 141, 143, 152–153

D

Damasio, Antonio 38
 Danto, Arthur 70
 Déclaration universelle des droits de l'homme 45, 82, 88
 décontextualisation 52, 63
 défaut 83, 87
 démocratie 30, 44, 102, 105, 110–111, 116, 154
 déontologie 82, 84, 90, 96
 Descartes, René 11, 12, 14–15, 36
 déterminisme 11, 13, 16–17
 Devereaux, Mary 78
 Devolder, Katrien 148
 dialethéisme 53, 60
 Dieu 11, 72, 120–137
 dilemme du prisonnier 105, 114
 dilemme du tramway 83, 91
 discrimination 104, 112–13
 doctrine du double effet 83
 droits 102–3, 108, 112, 140, 142, 144–145, 148
 drones 141, 143, 152–153
 Duchamp, Marcel 71

E

éducation 30–31, 44–47, 78, 83
 effet Flynn 41
 égalité 44, 110, 112–113, 116
 Eichmann, Adolf 132
 Einstein, Albert 40, 54
 émotions 30–31, 33, 38–39, 66–67, 68
 excès et défaut 83, 87
 paradoxe de la fiction 69, 76–77
 endoctrinement 31, 32, 46–47
 enfant noyé 83
 enquête philosophique 11, 12
 épistémologie 6, 28–47
 épistocratie 102, 105, 110–111
 esthétique 7, 64–79
 esthétisme 78
 éthique 7, 69, 80–99
 animale 84, 92–93, 97
 appliquée 82
 de la vertu 82, 83, 85, 96
 du care 85, 96–97
 étrange 77
eudaimonia 86

excès 83, 87
 existentialisme 104, 106
 expérience esthétique 68
 expériences de pensée 85, 91, 94–95
 expression de soi 67, 68, 78–79

F

féminisme 73, 85, 96, 97, 104, 112–113, 143
 Floridi, Luciano 144
 fondamentalisme 32, 46
 Foot, Philippa 83, 92, 108
 formation morale 67, 69, 76
 forme signifiante 68
 Foucault, Michel 114–15
 François d'Assise, saint 92
 Frege, Gottlob 56
 Freud, Sigmund 77, 134

G

Gandhi, Mahatma 96
 Gaunilon 131
 Gettier, Edmund 34
 Gilligan, Carol 96
 Goodall, Jane 92
 guerre juste 143, 152–153
 Gyngell, Christopher 148

H

hallucination 32, 36, 128
 Hardin, Garrett 118
 Hardin, Russell 114
 Hegel, G.W.F. 72
 Hobbes, Thomas 12, 16
 Hooks, Bell 104, 112
 Hume, David 16, 33, 38, 72, 128–129

I

identité 13, 26–27
 illusion 32, 36–7
 illusion de Müller-Lyer 37
 impératif catégorique 88, 90
 incompatibilisme 16
 inégalité salariale 112–113
 intelligence 31, 33, 40–41, 93
 intelligence artificielle 7, 140, 142, 144–147
 intention de l'auteur 67, 68, 70, 74–75
 intersectionnalité 104
 inversion du spectre 10, 13, 22–23

J

James, William 134
 jugement moral 78

K

Kant, Immanuel 72, 82, 84, 88–9, 90, 130
 Kass, Leon 148
 Keller, Helen 18
 Kepler, Johannes 54
 Klein, Naomi 116
 kōan 53, 60

L

Lamarque, Peter 76
langage 18–19
Leibniz, Gottfried 123, 133
Lewis, David 20
libéralisme 116
libertarisme 16
liberté 82, 102, 104–109
liberté artistique 78–79
libre arbitre 6, 11, 13, 16–17, 102, 123, 132
Locke, John 26, 44–45
logique 6, 10, 48–63
Lumières 33, 72, 84, 130, 137

M

machine à expérience 92, 94–95
mal 122–123, 125, 132–133, 135
Malcolm X 73
male gaze 143, 150–1
Marx, Karl 105, 116
maxime 82, 84, 88
McLuhan, Marshall 150–151
McTaggart, John 20
mémoire 26, 42, 146–147
métaphysique 6, 8–27
Mill, John Stuart 44, 82, 105, 108–109
miracles 11, 13, 124, 128–129
modération 87
moi 7, 11, 13, 14–15
moralité 69
Mulvey, Laura 143, 150–1

N

Navon, Mois 144
Nguyen, C. Thi 154
Nietzsche, Friedrich 66, 69, 130
Noddings, Nel 96
Nozick, Robert 94–5
Nussbaum, Martha 38, 69, 76

O

objectivité 72, 90
obligation morale 118–119
omnibénévolent 122, 124, 136
omnipotent 122, 124, 136
omniprésent 122, 124, 136
omniscient 122, 124, 136
Orwell, George 46

P

panoptique 115
panthéisme 124, 136–137
paradoxe 51, 52–3, 60–61
de la fiction 69, 76–77
de Russell–Zermelo 60
du barbier 52, 61
du grand-père 12, 20–21
du menteur 51, 53, 60
Parfit, Derek 26–7
pari de Pascal 123, 125, 135
Pascal, Blaise 125, 135
paternalisme 108
pensée critique 30–31, 33, 44, 47
philosophe-roi 110
philosophie morale 80–99

philosophie politique 7, 100–119
Platon 24, 34, 66, 68, 70, 72, 110–111, 125
Popper, Karl 134
premier moteur 122
preuve 123, 125, 134–135
principe du tort 105, 108–109
Ptolémée 55
punition 114–15

Q

qualia 22–23

R

Radford, Colin 69, 76
raisonnement 50–53
circulaire 51, 53
déductif 52, 56–57
rasoir d'Occam 51, 52, 54–55
rationalité 30–31, 38–39, 44, 66, 68, 123
Rawls, John 108
réalité 10–11, 12, 13–15
objective 10, 12, 13
Regan, Tom 92
règles morales universelles 84, 88–89, 90, 98–99
régression à l'infini 122, 125, 126–127
Reid, Thomas 26
relativisme moral 84, 98–99
religion 7, 120–137
réseaux sociaux 150–153
rétributionnisme 105, 114
Riefenstahl, Leni 78
robots 144–5
Ryle, Gilbert 40

S

Sartre, Jean-Paul 106
Savin-Baden, Maggi 146
Savulescu, Julian 148
scepticisme cartésien 14–15
Schiller, Friedrich 72
science-fiction 10, 26
scopophilie 150
Sellars, Wilfred 22–3
sens 36–37, 38
Shelley, Mary 77
Singer, Peter 83, 90, 92, 118–19
socialisme 116
Socrate 24, 66
solipsisme 10, 13, 14
sophisme 50–53, 58–59
de l'intentionnalité 74–75
spécisme 92–93
Spinoza, Baruch 16, 122–123, 124, 136
Stokes, Patrick 146
subjectivité 72
Sunstein, Cass 154
Swinburne, Richard 128
syllogisme 52, 56–57

T

Taddeo, Mariarosaria 152
Tao te King 136
technologie 7, 138–155
téléportation 26–27
temps 20–21, 126

théisme 125
théorie du contrat social 82, 97
théorie institutionnelle 70
Thompson, Judith Jarvis 83
traces numériques 141, 142
tu quoque 53

U

univers parallèle 6, 10, 12
utilitarisme 82, 85, 90–91, 92, 96

V

valeur intrinsèque 67, 68
valeur morale 82, 91
valeurs 69, 79
vérité 30–33, 51
vertus 69, 83, 85, 86
vices 83, 85, 86
vices épistémiques 31, 33, 42–3
vie bonne 83, 86–7
violoniste inconscient 83
Vold, Karina 146
voyage dans le temps 10, 12, 20–21

W

Wagner, Richard 78
Walton, Kendall 76
Wimsatt, W.K. 74–5
Wittgenstein, Ludwig 18–19, 66, 69, 70
Wolf, Naomi 73
Wollstonecraft, Mary 32, 44, 112

REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement tous ceux qui ont contribué à donner vie à ces idées philosophiques dans *Short Cuts : Philosophie*. L'équipe d'UniPress et d'Icon Books ont apporté leurs talents créatifs, leur compétence, leur écoute et leur professionnalisme pour permettre que ce livre devienne réalité. Merci à Jason Hook, Kate Duffy, Katie Crous et Alexandre Coco pour tous leurs efforts.

Merci aux philosophes brillants qui, depuis les deux faces du globe, Angleterre et Australie, ont contribué à cet ouvrage. Merci Adam Andreotta, Jacqueline Boaks, Tim Dean, Christina Easton, Ian James Kidd, Cathy Legg, et Adam Piovarchy. Tous partagent ma passion de rendre accessibles à tous les idées philosophiques.

Un grand merci à Robert Fiszer, dont les illustrations toujours drôles ont ajouté de la couleur et permis au texte de jaillir de la page!

Cet ouvrage est une authentique collaboration, les remarques et suggestions sont venues de tous ceux nommés ici, ce qui était exactement le but : donner à penser, à parler, pousser le plus de monde possible à philosopher en notre compagnie. Puisse vous plaire ce voyage où tout commence par un *Pourquoi?*

Laura D'Olimpio, Directrice de publication

